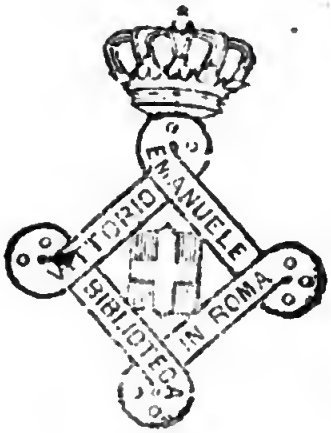
LOUIS

LE

BIENFAISANT

POÈME

BIBLIOTECA N.A.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



TOME I

A PISE

CHEZ PEVERATA ET COM.

1800

. . . . . *quo justior alter*
Nec pietate fuit . . . . . .

Virg. Æneid. L. I.

PRÉFACE

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

C'est dans le sein du malheur, dans l'Antre d'une Solitude, sans Livres, & sans Mécéne, que j'ai chanté l'infortuné, & vertueux Louis Seize. Je n'ai suivi que mon Apollon pour chasser l'oisiveté, & charmer comme un autre Ovide l'ennui de mon Exil. Aussi je n'entreprends point de justifier cet Ouvrage sur l'observation des régles sévéres de la Poèsie épique. Je laisse ce soin aux critiques. S'il plait, s'il touche, s'il intéresse, il ne craindra point leurs censures.

A la place d'un Héros imaginaire qui affronte les périls des terres, & des mers pour fonder un nouveau Royaume, ou pour réduire en cendres un autre Illion; on verra un Roi sage, modéré, bienfaisant qui sacrifie ses intérets personels au bonheur de son peuple. Un Prince d'un courage, & d'une sérénité inaltérables, au milieu des factions d'une révolution la plus orageuse que les annales du monde ayent connue. Toujours bon, tojours égal, sans fiel, & sans vengeance, triomphant de lui même, & faisant taire la voix de la nature, & du

sang dans des circonstances, ou les plus grands Hommes même ont succombé sous le poids de la douleur, & de l'opprobre. On verra enfin un Monarque pieux, sage, & malheureux, que l'Europe pleure encore, & un Martyr glorieux, à qui Rome doit des autels.

Cette histoire poétique doit nécessairement amener les horreurs de la révolution Française, le cahos de l'Anarchie, & la férocité des guerres sanglantes, & faire constraster les vertus de Louis Seize avec les crimes des factieux.

J'adresse cet ouvrage à deux sortes de personnes les uns sont ces Français victimes de l'honneur, & de la Réligion que le courage avec lequel ils supportent un exil affreux par toutes sortes de circonstances rend si respectables: eux que la fortune, le mérite, & les distinctions rendaint honorables, & qui maintenant par une conformité aux malheurs de leur Monarque actuel coulent leurs jours dans les humiliations, & les privations. Les autres sont ces fidelles sujets des Princes d'Italie dont la constance à été inébranlable au milieu des agitations de leurs gouvernemens, & dont les sentimens méritent les plus grands éloges. Tous trouveront ici, des vérites, qu'ils aimeront, des forfaits dont ils s'indigneront, & des vertus qu'il admireront.

SOMMAIRES

CHANT I

Entreprise de l'Ouvrage. Invocation. Tableau des faveurs que la Fortune avait répandu sur la France. Des mônstres préparent la ruine d'un Etat si florissant. Signes qui la précédent. Courage du Roi. Caractére & discours de l'Archevéque de Paris. Songe affreux du Dauphin. Constance de Louis. Il console, & instruit son fils. Elévation d'ame de la Reine. Energie des grands de la Cour. Discours du Prince de Condé: On propose de grands moyens pour prévenir les malheurs présagés. Nëker s'y oppose. Son Caractére, son Astuce, son Philosophisme.

CHANT II

Description du Temple de la Discorde. Son Caractére. Sa jalouse fureur contre les Bourbons. Elle comande a ses Génies d'infester la France. Ils volent, & par la bouche de tous les Sectaires, soufflent le feu de la discorde dans tous les Etats. Leurs ravages dans les Temples. A Versailles. Les Brigans égorgent les Gardes du Roi. Excès d'une Femme en fureur. Discours de Louis. Sa bonté, & sa clémence devenues inutiles. L'Espérance le soutient. Apostrophe a la France.

CHANT III

Ce jour tumultueux donne le principe a l'Anarchie. Deux partis a l'Assemblée. Caractère de Mirabeau. Son discours impie. Mauri le confute. Barnave. Son caractère. Son discours. Casalès. Son caractère. Il réfute Barnave. Le tumulte augmente dans l'Assemblée. Le Roi vole au Sénat. Son discours pacifique; Prodige. Une voix se fait entendre a Louis.

CHANT IV

Heureux le siècle pastoral. Les succès des Ligueurs. Nécker les favorise. La Licence. Son caractère, & ses fureurs. L'Egalité. Ses ravages. Apostrophe a divers Peuples. Apostrophe a l'Ombre d'Adolphe. Autre apostrophe a Léopold. La Reine évoque ses manes. Leur apparition, & leur prédiction. Energie des Prélats Français. Imitée par la Noblesse Française. Louis seul avec son frère. Le discours de Celui-ci Modération du Roi. Les Clubistes en abusent. Comparaison.

CHANT V

Coblentz le rendez vous, & le Théatre des évolutions de la Noblesse Française. Le Comte d'Artois. Arrivée du Comte de Provence. Aventure du Roi. Sa douceur. Il est reconduit a Paris. Energie de

l'Armée. Peinture du costume des Princes. Invocation. Entousiasme des Soldats. Discours du Prince de Condé. Ses Conseils. Réflexion, & compuraison.

CHANT VI

Prélude du printems. Les Princes de l'Europe, décidés pour la guerre. Evocation des Héros Français. Marches militaires. La Reine de Portugal. Son entousiasme. Ce que fait le Pape en faveur des Proscrits. Sensibilité du Roi sur la désolation de la France. Conquètes des Armées Liguées. Prise de Toulon. Fuite des Toulonnais. Exploits du Prince de Condé. La Vendée. Ses Batailles, & ses conquètes. Jeanne Cordaj poignarde Marat. Sa mort.

CHANT VII

L'Automne. Le Comte d'Artois se propose d'aller implorer le secours de la Russie. Son discours. La tempète le fait aborder en Sicile. Son entretien avec un Solitaire. Ses réflexions.

CHANT PRÉMIER

BIBLIOTECA N.S.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Sur les bords escarpés de la riche Anagnie,
Auprès des Appennins, dans l'antique Ausonie,
Loin des foudres de Mars, des ligues, des fureurs,
Je chante les vertus, les travaux, les malheurs
De ce Roi généreux, qui regna sur la France,
Par la douceur des mœurs, & par la bienfaisance;
Pére de ses sujets, héros dans les rèvers;
Prince grand sur le trône, & plus grand dans ses fers.
Vérité pure & sainte! arbitre de l'histoire!
Préte moi tes accents, révéle a la mémoire
Par quel bras, de Louis le scéptre fut brisé,
L'anarchie établie, & l'autel renversé.
D'un grand Regne agité, montre nous les abimes.
Peinds de grandes vertus, a cote des grands crimes:
Retrace la fureur, qui fit armer les Rois;
Dis enfin des tirans, les sanguinaires lois
Que jamais, n'ont connu les nations tartares.
Les Français ont-ils pu devenir si barbares?
Cette divinité qu'on adore en tous lieux,
Maitresse des humains, souveraine des Dieux,
Ainsi que dans son choix dans ses dons inconstante,
Prodiguait aux Bourbons sa faveur opulente;
La cruelle a changé son amour en horreur.
Fortune! tant de fiel entre-til dans ton cœur!
Le commerce, & les arts, sur leurs ailes dorées,
Attelés aux zéphirs, portaint dans leurs contrées
Des deux grands univers, les fruits, & les trézors,
Luxe cher a nos cœurs, nécessaire a nos corps.

Versailles, le séjour des pompes triomphales,
Centre des voluptés, & des vertus royales ;
Théatre. qu'animaint les grandes passions,
Et les rivalités, & les illusions ;
Lieux charmants, ou regnaint les fêtes, & les graces ;
Les jeux bruyants, les ris, les festins, & les chasses.
Versailles, dans le faste, au faite des grandeurs,
Pour son luxe, ses gouts, ses attraits enchanteurs,
Était, des autres cours, l'impérieux modéle,
Le reste de l'Europe, imitait avec zéle
Sa brillante splendeur, ses somptuosités,
Ses modes, ses travers, avec ses nouveautés.
Les charmes des Français, leur séduisant génie,
Les sublimes écrits de leur langue embellie,
Imprimaint a l'esprit de chaque nation,
Les prestiges vainqueurs de l'admiration.
Enfin, ils atteignaint au plus haut point de gloire.
Sagesse des conseils, énergie oratoire,
Alliances, traités, politiques rapports,
Puissance dans leurs murs, commerce dans leurs ports ;
Fortune tu versas tous les biens dans la France ;
Trésors, talens, vertus, hors la seule constance.
Autour du globe entier, comme l'astre des cieux,
Cet empire éclipsait, par son éclat pompeux,
Les plus fameux états. Ses armes, sur la terre,
Et ses lys, sur les mers, dans la paix, dans la guerre
Sa faisaint respecter, & chérir a la fois.
Ses souverains étaint les arbitres des rois.
L'Europe, entre leurs mains, que guidait le prudence,
Voyait, selon leur choix, incliner la balance

Des politiques droits : mais, o secrets divins !
Rien ne résiste aux loix des barbares destins.
Ce grand corps nourrissait, dans ses propres murailles,
Des monstres qui rongeaint, en secret, ses entrailles ;
Et dont, les coups mortels, lui creusaint des tombeaux,
Dans son plus grand éclat, dans ses jours les plus beaux.
Des ligues, des complots, déplorable victime !
Elle n'est plus qu'un sol, que dévore le crime.
Tel un cédre orgueilleux, dont les rameaux épais,
Communiquent leur ombre, aux hôtes des forets,
Le fer du laboureur, ni les vents, en colére ;
Ni les brulants effets du rapide tonnerre,
Ne l'ont point entamé, quand un ver destructeur
Corrode de sa dent, & sa séve, & son cœur ;
L'arbre séche & languit, ce qui faisait sa force,
N'est plus qu'un tronc privé de feuilles, & d'écorce.
Il devient le jouet de la hache, & des vents ;
L'aliment de la flamme, & le mépris des champs.
Ainsi, quand on croyait tà base inébranlable,
France ! sous toi, couvait un volcan effroyable ;
Semblable a ce terrain, convert d'un beau gazon,
Qui parait immobile, aux yeux de la raison,
Mais, dont les souterrains, par les jeux de la mine,
Sont sapés, sourdement, & tombent en ruine,
Dabord, rien ne s'ébranle, & tout paroit uni ;
On n'entend, on ne voit, les coups, ni l'ennemi ;
Lorsque la masse croule, & forme un large abime,
Que préparait, de loin, les secousses du crime ;
Et bientot, l'ennemi, sur cet affaissement,
S'empresse d'élever son rival monument.

La licence, on le sçait, sous des vernis stoïques,
Avoit empoisonné les écoles publiques.
Le sceptre de l'erreur en avait écarté,
Ces sages, ces sçavans, cette société,
Colomne de la foi, de l'église & du trône,
Dévouée a nos Rois, fidelle a leur couronne.
Alors, sans aucun frein, sans vertu, sans leçon,
N'écoutant que l'orgueil d'une fière raison,
Le jeunesse fléxible, espoir de la patrie,
Devint facilement, l'instrument de l'impie.
Delà les attentats, germés, multipliés;
Les vices triomphans, les devoirs oubliés.
Delà le sang que verse une main fratricide;
Et surtout, de Louis l'horrible régicide.
Par des monstres sans foi, sans honneur, sans vertu,
L'autel des bonnes mœurs, dans la fange abbattu,
Le Français profana son ancien caractére;
De sage, doux, humain, il devint sanguinaire.
Tout avoit présagé ce changement affreux;
Les orateurs sacrés, les cieux même, les cieux.
L'orbite du soleil, éclipsé par une ombre,
Ne donna, tout un jour, qu'un crépuscule sombre.
Un grand astre parut tomber, pendant la nuit.
L'aurore plut du sang; la mer, au loin, mugit.
L'air devint tout en feu; des montagnes tremblérent,
La terre s'entrouvrit, des fleuves rebroussérent.
On se trouble; on croit voir l'abime des enfers;
On invoque le ciel, les temples sont ouverts.
On fait, pour détourner ce trop funeste auspice,
Offrir, selon l'usage, un pompeux sacrifice.

Mais, pendant qu'aux autels, les prêtres prosternés,
Dans les cris, & les pleurs gémissent consternés,
O merveille ! o terreur ! la timide assemblée,
Par des sons désastreux, encore fut troublée.
Grand Dieu ! c'était, assez, nous donner le signal,
D'un avenir sinistre, & d'un regne fatal.
Trois fois, en exerçant le sacré ministère,
Le Pontife entendit le bruit sourd du tonnerre ;
Et d'un lys, animé des plus vives couleurs,
La foudre alla bruler les boutons, & les fleurs.
Une lugubre voix, dans la sacrée enceinte,
Acheva de glacer & d'horreur, & de crainte.
Des sifflements aigus, sortis du fonds des bois,
Répondaint aux hiboux, voltigeants sur les toits.
L'on vit même, l'on vit, une comète errante,
Entrainer après elle, une nuée ardente.
D'un pole a l'autre pole, allaint obliquement,
Des signes ignorés, au haut du firmament.
Des volcans enflammés, de leurs grottes profondes,
Sortirent pour bruler l'air, la terre & les ondes.
Ces bruits, ces feux, ces cris, même, aux plus courageux,
Sur leurs fronts palissans, font dresser les cheveux.
Louis, que la vertu, de sa main immortelle,
Par de grands traits de flamme, avait formé pour elle,
Qui l'avait distingué du reste des humains,
En lui faisant braver le courroux des destins
Louis, tel que le Dieu qui chasse les ténébres,
Repousse de son cœur ces images funébres.
Plein d'un male courage, il parait en héros,
Et du haut de son trône, il leur parle en ces mots :

Que vois je ? sommes nous dans l'antre des Sibilles ?
A Delphes, dans Ammon, des faux Dieux les asiles ?
Quand le ciel veut donner, quelque utile leçon,
Son organe est conforme a la saine raison.
Ces signes, sont l'effet, ou de quelque imposture,
Ou de simples ecarts, produits par la nature.
Chassez donc ces terreurs ; méprisez ces vains bruits,
Qui sément le désordre, & troublent les esprits ;
Prendre un bruit pour un Dieu ; qu'elle folie insigne !
Le Français est-il fait pour redouter un signe ?
Pontife ajouta-til, immolez sur l'autel,
L'agneau pur, non sanglant, digne de l'Éternel,
Puis levant ses regards, il fit cette priére :
Grand Dieu ! si nos forfaits méritent ta colére ;
Épuise la sur moi ; j'en attends tout les traits,
Tonne, mais, que ta foudre, épargne mes sujets.
Puisque, tu ne veux plus le sang de la génisse ;
Ni la chair du taureau, je t'offre, en sacrifice,
Pour racheter leurs jours, ma couronne & mon rang ;
Et s'il le faut encor, je t'immole mon sang.
Il dit ; & pour son Roi, bienfaisant, magnanime,
Chacun présente a Dieu, l'immortelle victime.
Ce peuple, bon encor, ne sçavait pas, qu'un jour,
Extrême dans sa baine, ainsi qu'en son amour,
Esclave des ligueurs, dominé par des traitres ;
Il serait le bourreau, du meilleur de ses maitres.
La paix reparoissait, quand de larmes baigné,
Offrant a Dieu l'encens, le Pontife Juigné.
Parait ému. Son cœur, était un cœur de pére.
Il était, de louis, l'ami tendre, & sincére.

Heureux, qui l'a trouvé cet ami, don des cieux!
Tel etait ce prélat sçavant, humain, pieux.
La sagesse se plut, a verser dans son ame,
Un rayon lumineux, de sa divine flamme.
Suivant, d'un zéle saint, les secrètes ardeurs;
Il leur fait, ce discours, qu'interrompaint les pleurs.
Le trône a ses douceurs, comme il a ses orages.
C'est un vaisseau doré, sujet a des naufrages.
Son éclat éblouit; ce c'est, qu'au dernier jour,
Qu'on verra. s'il est digne, ou de haine, ou d'amour.
L'age du plus long regne, est l'age d'une aurore;
Le destin d'une fleur, le brillant d'un phosphore;
Dieu seul est Éternel; les Rois de l'univers,
S'éclipsent a ses pieds, ainsi que les éclairs.
Il voit, sans s'émouvoir, les empires du monde,
S'élever, & rentrer dans une nuit profonde.
Il gouverne, a son gré, le regne des humains;
Détruit, reléve, abbat, l'ouvrage de ses mains.
Souvent, il donne au peuple, un Roi, dans sa colére;
Il l'arme, d'autres fois, contre un Roi débonnaire.
La fortune bizarre, a de facheux retours;
La cruelle se plait, a changer tous les jours.
L'hipocrite, a l'œil gai, sous un tendre sourire,
Couvre un cœur assassin, elle endort, elle attire;
Elle agite, dans l'air, ses deux ailes d'argent,
Pour verser ses faveurs, sur un prince innocent;
Quand, tout-a-coup, sur lui, devenus homicides,
Les révers ses enfants, lancent leurs traits perfides.
Ainsi que, sous les fleurs, circule un lent venin,
Elle cache, & nourrit, des serpents, dans son sein;

Elle pare de lys, ses brillantes victimes,
Pour les sacrifier, sur l'autel des grands crimes,
Son bonheur, trop constant, menace des révers;
Ainsi qu'un arc-en-ciel, prépare des éclairs.
Elle est, surtout, des Rois, le perfide ministre;
Et son front rayonant, jette un eclat sinistre.
Elle tient, en ses mains, & la vie & la mort;
Les effets du hazard; les caprices du sort.
D'un grand Evénement, les cieux nous avertissent.
Calmons-les, s'il se peut; que les crimes finissent.
Un vain philosophisme, un luxe corrupteur,
De laches courtisans, un ministre trompeur,
Sont les vrais ennemis du prince, & de son trône,
L'austère vérité fuit loin de sa personne.
Le torrent des abus entraine, dans son cours.
D'un pas lent, mais certain, par de subtils détours,
La chute de l'empire, & celle de l'Eglise.
Le crime fait la loi, l'usage l'autorise.
J'entends gronder la foudre, elle est prête a frapper.
Que vois je? . . . Je frémis . . . puissé-je me tromper!
Dieu! détourne ton bras; fais plutôt, sur moi même,
Pleuvoir de si grands coups, tomber ton anathême.
Là le prélat se tait: puis vers les assistans,
Le visage enflammé, les yeux éteincellans,
Il se tourne, & tonnant, comme un autre Isaïe;
Plein du Dieu qui l'agite, il frémit, il s'écrie:
Aux accents de ma voix, éveillez-vous, Français!
L'esprit saint, a mes yeux, dévoile ses secrets.
Les suppots de l'enfer, vont être vos oracles.
Vous ne connaitrais plus, ni raison, ni miracles

Vos sages insensés, que Dieu, dans sa fureur,
A frappé de l'esprit, de vertige, & d'erreur,
Dans les brulants transports, d'ivresse, & de folie,
Blasphémant le seigneur, diront avec l'impie;
C'est notre volonté, non le divin concours,
Qui dirige nos cœurs, & modére nos jours.
Nous ne connaissons plus, des maitres, sur la terre.
Arrachons de leurs mains, le sceptre, & le tonnerre.
Abjurons, a la fois, l'Eternel, & nos Rois.
Usurpons leurs pouvoirs, & leurs célestes droits.
Étouffons, a jamais, pour tout être suprême,
Et la crainte, & l'amour, brisons tout diadème.
Tous les Rois, a nos yeux, sont autant de tirans.
Que le plus grand d'entre eux, meure dans les tourmens.
Qu'un supplice éclatant, signale notre histoire;
Et que le sang royal, cimente notre gloire.
Ainsi, vous commettrez le plus grand des forfaits;
Vous n'aurez nul egard aux vertus, aux bienfaits.
Votre main n'offrira, que d'impurs sacrifices.
Sous le fer des licteurs, vos prêtres, vos Pontifes,
Ou seront mis a mort, ou deviendront captifs,
Outragés, dépouillés. proscrits, & fugitifs.
Vos temples serviront de trophée, aux Athées.
L'homicide, le vol, l'oubli des lois sacrées,
Seront autorisés. Paris sera séduit,
Le parjure exalté, le divorce introduit.
Tant de maux, forceront la divine colére,
De répandre, partout, le deuil, le sang, la guerre.
Il dit: & ses regards se tournent, vers Bourbon.
Il se trouble; & conserve un silence profond.

A peine a-t-il parlé, que le Dauphin, en larmes,
Vient mettre, par ses cris, le comble a tant d'allarmes,
Ou court ce tendre enfant ? quel prodige nouveau ?
Vient de troubler ses sens ; exalter son cerveau
Il arrive, il s'attache, aux genoux de son pére.
Se reléve, s'abbat, sur le sein de sa mére.
Ah ! cher prince ! épargnez des cœurs déja blessés
Calmez vos sons plaintifs ; vos yeux parlent assez.
Après ce que j'ai vu, dit-il, d'épouvantable,
Puis-je, ne pas pousser une voix lamentable ?
Il est vrai ; c'est un songe, il n'a rien de réel,
Mais quand on voit un monstre, armé d'un trait mortel ;
Encore, je ne puis l'oter de ma pensée ;
Sa tête, jusqu'aux cieux, paroissait exaltée.
Il foulait a ses pieds, les couronnes des rois ;
De leur pleurs, de leur sang, il écrivait des lois.
Un casque rouge, & bleu, couvrait sa chevelure ;
Le tonnerre, & la mort, était sur sa figure ;
Et son char, que trainaint, deux monstres ses enfants,
Portait a découvert, les crimes triomphants.
Implacable ennemi ! cruel factionaire !
Il trainait, a sa suite, & la flamme, & la guerre.
Le front étincellant, l'œil exterminateur,
Il portait, en tous lieux, la foudre, & la terreur.
Dans un livre, étaint peints, en sanglant caractére.
„ Être libre, ou la mort „ Une étrange chimére
Faisait flotter, en l'air, dans ses bras demi-nuds,
Un drap, a trois couleurs, ou ces mots étaint lus :
„ Egalitè, Français ! aux armes, tous, aux armes.
„ Égorgez les Bourbons ; noyez-vous dans leurs larmes „

Mes cheveux se dressaint ; je ne respirais plus.
Pour m'éveiller, je fais des efforts superflus ;
Quand je vois, du géant, la dague meurtriere
Percer les flancs sacrés, de mon auguste pére.
Et ne la retirer, que pour frapper, soudain,
La Reine, Elizabeth, & ma sœur, & mon sein.
Barbare ! sur moi seul, épuise ta vengeance !
Mais sauve les auteurs, de ma triste naissance.
M'écriai-je ; a ces mots ; ce songe fatigant,
M'agite, avec effort, & m'éveille en laissant
Dans mon esprit troublé, de confuses images,
Des cadavres épars, des têtes, des carnages.
Paris était en pleurs ; Versailles tout en sang ;
De vos gardes armés, le glaive ouvrait le flanc.
Vos fideles amis, pour vous perdaint la vie.
Votre trône croulait, la seine était rougie.
Je ne finirais pas ; si, de ce songe affreux,
Il me fallait donner, le detail des-astreux.
Louis parait ému, mais, sans nulle foiblesse ;
Il réléve son fils ; l'embrasse, le caresse,
Il dit, que dans son ame, un ennemi malin,
D'un prestige odieux, a versé le venin.
Il calme ses transports ; il le plaint, il l'éclaire ;
Affin de le remettre, a sa tranquille sphére.
Tel Neptune, indigné, contre les aquilons,
Réprime leurs écarts, par d'utiles leçons ;
Les obblige a rentrer, dans leurs sombres asiles ;
Quand ils osent, des mers, troubler les eaux tranquilles.
Il conjure l'orage, & la sérénité
Vient, de nouveau, regner sur le flot agité.

Cher Prince, lui dit-il, objet de ma tendresse!
Peut-être, un jour, hélas! l'apui de ma viellesse!
Enfant de tant de Rois! héritier de leurs noms!
En vous, l'auguste race, & l'espoir des Bourbons
Repose. Puissiez-vous encore, de leur gloire,
Par de grandes vertus, retracer la mémoire!
Rassurez-vous, ce songe, est un songe trompeur.
C'est l'effet passager, d'une sombre vapeur.
La nuit, quand la nature, au repos est livrée,
On sent, que la raison, dans son siége est rentrée;
L'esprit se plait, alors, d'assembler, a-la-fois,
Des mélanges confus, des images sans choix.
Un Roi juste craint Dieu, mais non d'autre puissance.
C'est au crime a trembler & non a l'innocence.
Je n'ai jamais formé, que de nobles desseins;
Ne rédoutons donc point des poignards assassins.
Le sommeil, dans ses jeux, maitre de nos organes,
Agite nos humeurs, excite nos membranes.
On le peint, comme un Dieu, qui préside au repos;
Ses trônes sont des fleurs, ses Sceptres des Pavots.
Il fait, autour de nous, promener des phantomes;
Voltiger des esprits, sur l'aile des atomes.
Tels sont ces monstres vains, que Morphée a produit.
Simulacres fictifs que le rèveil détruit.
Il dit · & cependant, son fils encor soupire.
Rarement, la raison nous guérit d'un délire.
Sur tout, quand un objet, terrible, aimable, ou beau,
A frappé fortement, le cœur, ou le cerveau.
Ainsi, le voyageur, dans une nuit obscure,
Craint, de loin, un tronc d'arbre; un antre, une masure.

L'ombre, le vent, le bruit des rameaux agités,
Sont des spectres hideux, ou des larrons postés.
La Reine, toute fois, écoutoit avec crainte;
Cachant le trait nouveau, dont son ame est atteinte;
Deux fois, au haut du front, elle porta sa main;
Et deux fois, ses soupirs firent gonfler son sein.
Un douce paleur, forma, sur son visage,
Du blanc, & du vermeil, un heureux assemblage.
Tels de l'aurore on peint les divers coloris,
Sur son char, parsemé de perles, de rubis.
Ou telle est, dans nos champs, nouvellement éclose,
Par les pleurs du matin, une brillante rose.
L'image du malheur, dans son esprit est peint;
L'homme voit arriver, souvent, ce qu'il a craint.
Envain, par son orgueil, veut-il y mettre obstacle;
Le trouble de son ame, est son plus sûr oracle.
Ainsi, la Reine veut étouffer cet effroi,
Et cesser devant tous, de craindre malgre soi.
Décorant donc son front, sérein en apparence,
Des grands traits de fierté, que partout, elle lance;
Quoi! dit-elle, un vain songe, une noire vapeur,
Sont-ils faits, pour troubler l'innocence du cœur?
Le cœur juste, est exempt de frayeurs inutiles;
Tel est le mien; assis sur des bases tranquilles
Formé dans la vertu, rien ne peut l'ébranler,
Vit-il de l'univers les fondements crouler;
En moi, coule le sang d'Autriche, & de Lorraine.
Se rendrait-il, un jour, indigne d'une Reine?
Fille d'un Empereur, épouse d'un grand Roi;
Le courage, & l'honneur sont mon unique loi.

Que l'enfer, secondé des tirans de la terre,
Fasse bruire, a mes yeux son injuste tonnerre !
Qu'un volcan enflammé, me donne le trépas !
Que Versaille ébranlé, s'écroule, sous mes pas,
Avant de te souiller, noble sang de Thérése !
Ou, que de vils remords, l'affreuse sindérése,
Fasse rougir mon front, me faisant concevoir,
Le moindre sentiment, contraire a mon devoir.
Méprisons donc la crainte, ou ce Rêve nous plonge ;
Mon cœur seroit il fait, pour redouter un songe ?
Foulons ses préjugés, au monstre prétendu,
Offrons deux freins puissans, la force & la vertu.
Elle dit ; chaque mot. que sa bouche profère,
Est un trait enflammé., de zéle, & de lumiére,
Qui pénétre les cœurs, & ravit les esprits
De tous les assistants attentifs & surpris.
La Majesté Royale allume le génie ;
Exalte le courage : imprime l'énergie.
Pleins de ce noble feu, tous les grands de la Cour,
Sont jaloux de montrer, pour le Roi, leur amour.
De dépit, & d'horreur, l'ame atteinte & frappée,
Chaque Seigneur saisit sa redoutable épée.
Condé le fier Condé, balance dans les airs,
Celle qu'il doit rougir, en cent combats divers ;
Comme, un taureau fougueux, provoque de sa tête
Ou l'aréne, ou l'ormeau qu'a tronqué la tempête ;
Princes ! guerriers ! dit-il, notre glaive vainqueur,
Doit rassurer vos sens, & bannir la terreur.
Des présages, leissons la recherche importune ;
Et quelle quelle soit, la bizarre fortune ;

Bravons son inconstance ; affrontons son orgueil,
Offrit-elle, a nos yeux, les fers, ou le cercueil.
Au nom de votre gloire, au nom de votre race,
Et des motifs sacrés, que l'honneur vous retrace ;
Paraissez héritiers, & soutiens de nos lys !
Du Monarque chéri, les fréres, les amis !
De Provence, d'Artois, jeune Duc d'Engoulême,
De Berry, de Bourbon, mon fils, autre moi même.
Vous aussi, tendre Enfant, aimable & cher Dauphin !
De qui le Regne, hélas ! est encore incertain.
Montrez-vous a leur suite, illustres Capitaines !
Penthiévre, Maillebois, Broglie, autres Turennes.
Chartres, Valois, Conti, Mouchi, Bouillé, Crillon,
Chevreuse, Beaujolais, Lambesc, Boufflers, Dillon.
Suffren, Choiseuil, Brissac, Périgord, Bréteville,
Lachatre, Malvoisin, Duplessis, Longueville,
Villequier, Mirepoix, Nemours, Brige, Beaumont,
D'Estaing, de Vaux, Segur, Harcourt, Guiches, Caumont,
Thémines, Chatelet, Monmorenci, de Nesle.
Thavanes, Toulongeon, Beauveau fier & fidelle :
Monmorin, Saint Priest, Hu, Chamilli, Fleurieu.
Saint Maurice, Foucault, Rohan, Créqui, Virieu.
Boisdauphin, Canillac, Levi, Clermont-tonnerre !
Vous tous, chefs & soldats, brillans foudres de guerre !
Jurez, sur cet autel, & sur vos Ecussons,
De mourir pour le trône, & le sang des Bourbons ;
Je ne suis pas de ceux, qu'un transport chimérique
Anime, & rend l'esprit crédule & fanatique ;
Ni de ces esprits forts, sans principe, & sans loi,
Corrompus dans les mœurs, mécréans dans la foi.

La vertu veut regner, entre les deux extrêmes ;
Du foible, & de l'impie, elle hait les sistêmes.
Mais, quels que soint les cris, qu'on entend, entous lieux,
Ces signes menaça ns, ces sons mistérieux ;
Qu'ils viennent du hazard, du ciel, ou des mensonges,
Des écarts naturels, ou qu'ils ne soint que songes ;
Ré étons a Louis, les serments solemnels,
Qu'il reçut de nous tous, au pied des saints autels,
Quand, vêtu de la pourpre, & ceint du diadême
Dieu le chargea du sceptre, & du pouvoir suprême.
Alors-que sur son front, coula l'huile des cieux
Crême saint, qui servit a sacrer ses ayeux ;
Combien nous etions loin, de craindre pour sa tête ;
Ré étons donc les airs, chantés a cette fête.
Il dit : & dans le temple, on entendit soudain :
„ Vive le Roi, la Reine, & l'auguste Dauphin
Maillebois le bouclier des têtes couronnées,
Courbé sous les lauriers, blanchi par les années,
Soldat, & général, émule du Dieu Mars ;
Intrépide héros, vielli dans les hazards,
Fixe les yeux de tous sa profonde sagesse,
Est l'exemple des vieux. & l'œil de la jeunesse,
Il se lé ve, & paroit le soutien d'un État.
L'air fier, l'œil vif, ainsi qu'en un jour de combat.
Sa voix, ses cheveux blancs, son front octogenaire ;
Le rendoint vénérable, aux Princes de la terre
On goutait ses conseils, a la guerre, a la paix.
L'olive ou le laurer couronaint ses succès.
Il fait signe ; on l'écoute ;& plein d'une ardeur vive :
Prétons, dit-il, au ciel, une oreille attentive

Ces songes sont trop clairs ; ces signes trop nombreux,
Pour qu'ils soint, d'un grand mal, un pronostic douteux.
On dit que l'Éternel, de ses hauts tabernacles,
Par la voix du tonnerre, ou par d'autres oracles,
Fit connoitre, en Sion, ses loix, & son pouvoir,
Pour instruire, & fixer l'homme dans son devoir.
Je n'ai, que d'un soldat le simple caractère;
Et ne sçaurais parler justement, d'un mistère;
Mais la prudence voit, comme des vérités,
Ces signes, menaçant nos tranquilles cités.
Prévenons ces malheurs. O France! O Prince auguste!
Verrions nous de sang-froid, un étranger injuste
Renverser ton empire; écraser, a nos yeux,
Nos péres, nos enfants, nos femmes, nos neveux
Abbatre les autels, persécuter les Princes,
Abbreuver les sillons du sang de nos Provinces?
Affreux pressentiment! . . . o Bourbon! . . . o mon Roi! . . .
Quel nuage importun, me trouble malgré moi?
Fatal avant-coureur! . . . il se tut; & les larmes,
Pour la prémiere fois, vinrent mouiller ses armes.
Il soupire, il frémit; ses gestes menaçants,
Marquent, d'un désespoir, les effets impuissants.
Sa colére enflammait les glaces de son age.
Tel un Lion blessé ne suivant que sa rage,
Transporté de courroux saisit avec les dents
Le fer qui l'a percé; fait mille mouvements;
Roule des yeux de sang, hérisse la criniére;
Et de ses pieds fougueux, provoque la poussiére.
Les guerriers, dont les ans, penchent vers leur déclin,
Frappés par la terreur, d'un langage incertain;

Hatons nous, disent'ils, de conjurer l'orage ;
Du vaisseau de l'état, prévenons le naufrage.
Des voix, dans les saints lieux, des monstres dans les airs ;
Des globes enflammés, en cent endroits divers,
Semblent nous dire assez ; Français ! sur votre tête,
Et vous n'y pensez-pas, se forme une tempête.
Les grands événements, les révolutions
Ont souvent commencé par des prédictions.
Épuisons les moyens, d'une sage prudence.
L'état penche aisément, vers une décadence.
Tout empire a changé, dans ce vaste univers.
Le Roi, le plus chéri, peut avoir ses révers.
Surtout, c'est du Français, l'inconstant caractére,
D'une extrême douceur, qu'il passe a la colere.
Excessif dans ses gouts, de la haine a l'amour,
De l'amour a la haine, il passe en moins d'un jour.
Le mal, dans son Principe, a guérir est facile.
Un remede tardif, est souvent, inutile.
Prèvenons ces malheurs, doublons nos garnisons.
Autour de notre Roi triplons les escadrons.
Il faut des camps nombreux, de puissantes armées.
Des généraux experts, des cohortes formées.
Ouvrons nos arsenaux ; & par de feints combats,
Aux évolutions, exerçons les soldats.
Des Monarques voisins, recherchons l'alliance ;
Augmentons le trézor, l'ame d'une puissance.
Ainsi, quand le soleil, vainqueur des gros frimats,
Entrant dans le taureau, radoucit nos climats,
Les abeilles, en foule, armant leurs républiques,
Montrent, en bourdonnant, leurs effrayantes piques,

A la guépe ennemie, aux frélons assassins ;
Et se tiennent en garde, autour de leurs essaims.
Tous approuvent, bientôt, de si sages mesures.
L'astucieux Néker, par ses secrets murmures,
Persuade seul au Roi, que de si grands efforts ;
Achevent d'épuiser ses modiques trézors ;
Et sous ce vain prétexte, il le trompe, il l'égare.
D'un ministre ami vrai, la fortune est avare.
Ce Satrape étranger, qu'un destin, en courroux,
Ammena de Genéve, & jetta parmi nous,
Aux finances du Roi, prétendu nécessaire,
Mais mouvant, en secret, l'audace populaire ;
Tiran, dans ses projets, adroit agitateur,
Sous l'appas du repos, & du public bonheur ;
Courtisan déguisé, séducteur emphatique,
La ressource, & l'espoir d'un autel hérétique ;
Néker deux fois devint le confident trompeur
Du Monarque, & deux fois, fourbe administrateur,
Ce Nécker tour-a-tour, & la haine, & l'idole
De la cour, du sénat, & du peuple frivole.
Le perfide, abusait de son facile accès,
Pour pouvoir, arracher le Prince, a ses sujets.
Et, pour mieux colorer son entreprise inique,
Il mélait l'artifice, au ton philosofique.
Ce n'est plus disait-il, le temps, ou nos ayeux,
Écoutaint le prestige, encensaint de faux-Dieux.
Les siécles des jongleurs, le regne des oracles,
Des aruspices vains, des prétendus miracles,
Sont rentrés au cahos de l'éternelle nuit
Tout prodige est l'appas du vulgaire séduit.

Le Prêtre l'inventa, par un trait politique,
Pour conduire a ses fins, le peuple fanatique.
De ces fourbes, laissons les artifices vains;
Dieu n'avertit jamais, quels que soint ses desseins.
Ce Dieu prend-il plaisir a tourmenter les hommes?
Fait-il sentir sa voix? crédules que nous sommes?
S'il le fait, qu'il nous parle, avec plus de clarté.
Tout autre accent, n'est point celui de sa bonté.
La raison, ce flambeau, présent de la nature,
Nous doit seul éclairer dans cette conjoncture.
Eh! que doit craindre un Roi, qu'adorent ses sujets?
Alors, de leur amour, qu'il ressent les effets?
Pour lui, prets a mourir, prodigues de leur vie,
Ils portent ce penchant, jusqu'a l'Idolatrie.
Oui, soit instinct, raison, devoir, ou préjugé,
Le Français en naissant, par un charme engagé,
Voit un Dieu dans son Roi, c'est a lui seul qu'il pense.
C'est, au fonds de son cœur, l'idole qu'il encense.
Pour sa gloire, son nom, son élévation,
Il n'écoute, il ne suit, que cette passion.
Elle est son élément. Le Prince, & la patrie,
Remplissent tous ses voeux, cette sainte énergie,
Que l'Éternel prescrit, est un devoir sacré,
Et par le peuple Franc en tout temps révéré.
Quel étrange motif, doit donc nous faire craindre
Quel sauvage sujet, du Roi pourrait se plaindre?
Juste, doux, libéral, bon pére, ami constant,
Il se plait a porter le nom de bienfaisant,
On le voit, en tous lieux, répandant ses largesses,
De ses sujets chéris, accroitre les richesses.

Leurs guérets, par ses soins, abondent en moissons;
Leurs ports sont enrichis leurs troupeaux sont féconds.
De nombreux laboureurs, sillonent leurs campagnes,
Les pampres, & les fruits tapissent leurs montagnes.
Autant, qu'un doux printems efface un rude hiver,
Et qu'un pin effilé surpasse un chêne verd,
Autant, par sa grandeur, dans la paix, dans la guerre,
Louis est, audessus, des Princes de la terre.
Les cœurs de ses sujets, sont ses forts boulevards;
Leur glaive sa deffense, & leurs corps ses remparts.
Louis le bienfaisant, digne du diadême,
Partout est adoré, respecté du ciel même.
Au dedans, au dehors, une profonde paix,
Assure son pouvoir, couronne ses succès.
Son trône est éternel, son sceptre inébranlable.
La fortune a rendu son regne inaltérable.
La France est parvenue, au comble du bonheur.
L'univers incliné, reconnait sa grandeur.
De l'aurore au couchant, les deux mers, les deux terres,
Sont en ce jour heureux ses humbles tributaires.
Et Louis, distingué du reste des humains,
Des peuples, & des Rois, maitrise les destins.
De l'Océan, aux bords des brulantes contrées,
Et jusques aux glaçons des monts Hiperborées,
On voit avec éclat briller ses étendards,
Son commérce, son nom, ses armes, ses beaux arts.
L'olive & le laurier, suivent sa politique.
Tous goutent son sistême, humain, philosophique.
Suivons ce doux attrait; bannissons des esprits,
Les signes impuissans, par la crainte produits.

BIBLIOTECA NAZIONALE VE ROMA

Je n'en dis pas assez. La France n'est, encore,
D'un état plus brillant, qu'a sa prémiére aurore.
Le grand jour de son lustre, est pret a se montrer.
Les abus de l'Empire, au néant vont rentrer.
Déja, de nos cités, le clergé, la noblesse,
Au tiers-état unis, pleins d'une sainte ivresse,
Vont porter aux Français, par de nouvelles lois,
Des biens, qu'ils n'ont jamais gouté sous d'autres Rois.
Aux regnes des Titans, des opresseurs, des traitres,
Des despotes cruels, des tiranniques maitres,
Vont succéder, des jours libres & fortunés,
Par les voeux du Monarque, a l'Europe amenés,
Bientot, le miel naitra, de l'écorce des chênes.
Et des fleuves de lait, couleront dans nos plaines.
Le laboureur surpris, cueillira de sa main,
Sur l'épineux buisson, la rose & le raisin.
Egaux, libres entre eux, sous des regnes prospéres,
Les Peuples ne feront, qu'un seul peuple de fréres.
De grands faits surprendront & la terre & les cieux,
Et Louis sera mis au rang des demi-Dieux.

Fin du prémier Chant.

CHANT SECOND

Dans un lieu souterrain, creusé par la nature,
Est un temple profond, d'une antique structure.
Il servait, pour le culte, a nos prémiers parents.
C'est là, que chaque jour, ils offraint leur encens.
Là des fruits printemniers, de timides génisses,
Etaint, par leurs enfants, offerts en sacrifices;
Et leurs filles ornaint, de guirlandes de fleurs,
Ce Sanctuaire pur, simbole de leurs mœurs.
L'Eternel s'y montrait, par de fréquents prodiges.
On ne voyait, alors, ni faux-Dieux, ni prestiges.
Ce temps heureux fut court, le temple fut souillé;
Du sang de l'innocent, son marbre fut mouillé
Dans les flancs de son frère, un berger homicide,
Guidé par son courroux, plongea sa main perfide.
Soudain, l'air s'obscurcit, l'antre divin trembla;
L'oracle fut muet, & son autel croula.
Dieu le prit en horreur, les miracles cessérent.
La justice, & la paix, dans le ciel s'envolérent.
Un monstre prit leurs place. Il habite en ces lieux;
La discorde, au teint pale, aux regards furieux,
Exhalant le poison de sa bouche livide,
De querelles, de pleurs, de sang toujours avide,
Y regne. Dans sa droite, est un sceptre de fer;
Et dans l'autre, un poignard aiguisé dans l'enfer.
Des serpens enlassés, composent sa couronne.
Les combats, ses enfans, sont autour de son trône.
Ses yeux remplis de flamme, inspirent la terreur.
Le fiel est sur sa langue, & l'Aspid dans son cœur.

L'anarchie, a ses pieds, fille de la licence,
A coté de l'orgueil, opprime l'innocence ;
Et l'avide intèret, y dicte des décrets,
Qu'il a fait préparer, par ses agens secrets.
Là sont, & la vengeance, & les cruelles guerres,
Que les mortels se font, souvent pour des Chimères.
Son haleine, cent fois, pour de légers motifs,
Souffla, chez les humains, des feux vindicatifs.
Le désir de produire, est ce qui la tourmente.
Sans cesse, elle conçoit, & sans cesse, elle enfante.
Elle irrite les Rois, révolte les sujets ;
Provoque les tirans, applaudit aux forfaits.
La barbare quelle est, ne vit que de sa rage,
En excitant ses feux, ses serpents, son carnage.
Depuis long-temps, son bras menaçoit les Français,
De ses tragiques coups ; mais ce fut sans succés.
Heureux, jusques alors, leur ange tutélaire,
En avait écarté la torche incendiaire.
Elle frémit, de voir. les Bourbons triomphants.
D'une main invincible écraser ses serpents.
Quoi ! dit-elle, j'ai pu, brouiller l'olimpe même !
Et porter, dans son sein, ma malice supréme !
J'ai pu troubler la paix des célestes esprits !
Faisant cheoir lucifer, & ses anges proscrits !
J'aurai sçu, dans Eden, introduire, ma flamme !
Chez le prèmier mortel, & la prémiére femme !
J'aurais versé le sang, de tant de malheureux,
Vomi tant de poisons, allumé tants de feux !
Embrasé l'Amerique, & l'Europe, & l'Asie ;
Soulevé l'Ottoman, vaincu par la Russie

J'ai rougi tant de fois le Danube & le Rhin,
Et porté la fureur, du Tartare a Pékin;
J'aurais anéanti des nations entières,
Renversé tant d'états, provoqué tant de guerres,
Et je ne pourrois pas, porter chez les Bourbons,
Ma rage furibonde, & mes cruels brandons?
Je souffrirois qu'un Peuple, insultant a ma gloire,
Soit le seul, que je trouve, aux fastes de l'histoire,
Paisible, heureux, puissant, par son regne, et son Roi?
Je jure par le Styx; et je tiendrai ma foi,
De porter, dans son sein, ma terrible vengeance.
Qu'il éprouve, du sort, la fatale inconstance,
La fortune, déja, pleine de repentir,
Lui montre des révers, prets a l'anéantir;
Et consent, que la mort s'abbreuve, et se repaisse,
D'un sang, qui toutes deux nous irrite, & nous blesse.
Serait ce donc envain, que j'aurais répandu,
Mille écrits infernaux, pour flétrir la vertu?
Et que de mes agens, le stoïque langage,
Limerait sourdement les fers de l'esclavage?
Intrépides soutiens de ma divinité!
Véloces instruments de ma férocité j
Sortez de ces cachots; couvrez vous de mes armes;
Volez chez les Français, changez leurs ris en larmes.
Que la foudre des cieux, la flamme de l'enfer,
Et l'airain, & le plomb, & le bronze, & le fer,
S'unissent, pour briser les noeuds de cet empire.
Infestez de mes feux, l'air pur qu'on y respire.
Du peuple, & de la cour empoisonez les mœurs.
Aigrissez, de mon fiel, les esprits & les cœurs.

Elle dit : aussitot d'un essaim de furies,
Les terres & les mers se trouvent obscurcies
Du Danube a l'Escaut, de l'Elbe a l'Éridan ;
Les peuples enflammés, ne forment qu'un volcan.
Le Tartare vomit, de ses abimes sombres,
Ses monstres, & ses feux, ses mégéres, ses ombres.
Les sectes, les partis, & leurs noires fureurs,
Les combats intestins, qu'éscortent les horreurs,
Les ligues, les complots, terribles par leurs armes,
Versent des flots de sang ; ce serait peu de larmes.
Bientot, dans tout l'état, le peuple devient Roi.
Le crime est un devoir, la révolte une loi.
L'école de Rousseau, séduit les grands génies ;
Les erreurs de Voltaire, entrainent les impies.
Et le Rhéteur Rainal, frondant tous les pouvoirs,
Mine les fondements, du trône & des devoirs.
L'athéiste Alembert, Condorcet le sceptique,
Mably le plébéyen, d'un ton philosofique,
Font une guerre impie, a tout être divin ;
Le Dieu de Didérot, est le fatal destin.
Un autre, sous le nom d'ami de tous les hommes,
Renverse le sistême, & les droits des royaumes.
Collins, Loke, Tindal, Hobes, Clarke, Dicton,
Tolland, Bayle, d'Argens, Spinose, Euler, Volston,
Ainsi qu'Helvétius, pour qui tout est matiére ;
Tous se font, du Trez-haut, un songe, une chimére.
L'un foule aux pieds, les lois, les trônes & l'autel ;
L'autre fait l'homme brute & le monde éternel.
Ils forment, dans l'état une secte homicide,
Montrant, d'un beau dehors, l'apparence perfide,

Qui verse, chez le peuple, un poison apprêté,
Sous le nom imposant, de sainte humanitè.
Soit Pirronisme, orgueil, caprice, indifférence
Ces ennemis des moeurs, sapent toute croyance
Leurs tisons sont les Clubs ; leur venin les écrits,
Leurs armes, les discours que la presse a produits.
Tels sont ces vains auteurs, orgueilleux démagogues,
Du foible genre-humain, corrupteurs pédagogues.
Le théatre, la cour, le cloitre, le barreau,
Se trouvent infectés ; un langage nouveau,
Gangréne tous les rangs ; enfante tous les crimes.
Les attraits séducteurs des modernes maximes,
Forment l'opinion des peuples fascinés.
Être libre, être égal ; voir les Rois détronés.
Des ministres sacrés, envahir les domaines.
Usurper, de l'état, les trèzors & les rennes.
Assassiner le riche, avec impunité
Gouter, sans nul remords, l'infame volupté,
Détruire, s'il se peut, l'ordre, & l'Être Suprême,
Anneantir les droits de la nature même.
Et pour comble d'horreur, par un dernier effort
S'attribuer le droit de se donner la mort.
Voila de tant de maux la source préparée,
Pour corrompre les cœurs. C'est la coupe dorée,
Dont les bords enrichis, d'un miel insidieux,
Contiennent, dans le fonds, un nectar venimeux.
Tu triomphes, Déesse ! une insigne victoire
Couronnera, bientot, ces supots de ta gloire
Leurs ouvrages ardens, écrits licentieux
Par une secte impie, introduits en tous lieux

Versent dans tous les rangs ces tons philosophiques
Des maux d'un grand état simptomes politiques
Le monstre philosophe, engendré chez l'Anglais,
S'avance, vole, accroit, triomphe du Français.
D'abord, foible, & rampant, de Province, en Province,
Il pénétre, & parvient jusqu'a la cour du Prince.
C'est-là, qu'avec orgueil, il léve un front altier;
Pour frapper le Monarque, & le Royaume entier.
Ainsi, d'un moribond, la froideur progressive,
Chasse, vers l'estomac, la chaleur encor vive.
Les membres éloignés, commencent a mourir,
Avant que, dans le cœur le sang cesse d'agir.
Au succès de ce monstre, un monstre plus barbare,
Echappé, mille fois, du ténébreux Tartare,
L'hérésie enseignant ses fatales erreurs,
S'unit, & fait répandre un déluge de pleurs.
Elle attelle a son char, deux antiques chiméres,
Dont les flancs sont pressés, par le fer des Mégéres.
Sur ses lévres parait le mensonge odieux,
Bravant la vérité, d'un air audacieux.
Sur ce char, sont, sans ordre, infectant chaque empire,
Des volumes nombreux, qu'enfanta le délire,
Au sein de la licence; ouvrages imposteurs!
Qui cachent leur vénin, sous de brillantes fleurs.
Là parait triomphant, l'insolent Calvinisme;
Soutenant, de sa main, l'absurde Richérisme,
L'un, & l'autre, adoptant l'hipocrite leçon,
Du Janséniste imbu, d'un austére poison.
A leur suite, l'on voit le Déiste & l'Athée,
Sans autel, & sans mœurs, visages de Prothée,

Fermant, en frémissant, les yeux a la clarté
Et du flambeau de Rome, & de la vérité.
Le prémier blasphémant la parole divine,
De la nature, suit l'attrait qui le domine.
L'autre, au fonds de son cœur, veut étouffer la voix,
D'un Dieu, qui le soumit, a d'éternelles loix.
Ces monstres que nourrit la Secte franc-maçonne
S'unissent, pour briser l'encensoir & le trône;
Ils contestent leurs droits, voulant les affoiblir,
Ou les rendre rivaux, pour les annéantir.
Tel un torrent, accru par les ondes voisines,
Tombe a flots entassés, des plus hautes colines;
Sa chute ébranle, abbat ces anciens chênes verds,
Dont les rameaux touffus, se perdaint dans les airs.
Dèja, des deux pouvoirs, détracteurs téméraires,
Les ligueurs ont forcé les prémiéres barriéres.
De la rébellion, l'étendard est planté
La Bastille, en éclats, la libre impunité
Domine dans Paris. Le reste de la France,
Des Anarchistes Clubs, respire l'influence.
Une feinte terreur, fait armer l'artisan,
Les chateaux sont brulés, par l'avide paysan
Les fiefs sont envahis, les Princes sont en fuite,
Les temples dépouillés la justice détruite.
Aux yeux de l'Assemblée, a l'ombre des décrets,
On assassine, on pille, on commet les forfaits.
Pour séduire, avec art, on use d'imposture;
Et contre la noblesse, on arme la roture.
Le soldat corrompu, son infidélité,
Contre son Souverain, léve un front révolté.

La Race des Gaulois, s'avilit, dégénère ;
Et jusqu'au sexe armé, tout devient sanguinaire.
L'honneur, & la vertu, cherchent d'autres climats.
Le commerce, & les arts, suivront, bientot, leurs pas.
Les Muses, ont perdu leurs sièges, leurs Mécénes.
La justice est sans voix, le Théatre sans scénes.
Tous les nœuds sont rompus plus de fidélité.
Les époux sont sans foi, sans ingénuité.
On trahit le voisin ; la douce confiance,
Est proscrite, ou devient une insigne imprudence.
La plus tendre amitié passe pour un écueil.
Chez le peuple, on ne voit qu'arrogance, qu'orgueil.
Son esprit gangrené, n'est ni doux, ni sincére,
La Franchise, n'est plus son noble caractére.
Au lieu de la gaité, les chants & les festins,
Ne respirent que deuil, que plaintes, que chagrins.
Et pour comble de maux, l'affreuse tirannie,
S'exerce, a la faveur des loix de la Patrie.
Le commerce est éteint ; les guérets sans moisson,
Les atteliers déserts ; les chaires sans leçon.
Nos Licurgues nouveaux, devenus Cannibales,
Établissent, par tout, des fêtes baccanales.
A la place des lys, flottent les trois couleurs ;
De tout droit, de tout rang, emblêmes destructeurs.
Pour couronner, enfin, tous les crimes ensemble,
L'Idole de Baal, est dans le divin temple
O crime ! o honte ! o mœurs ! d'insignes scélérats,
Sont mis au rang des Dieux, après leurs attentats.
Les cendres d'un Rousseau, la poudre d'un Voltaire,
Les os d'un Pelletier, d'un Marat sanguinaire,

Dans des urnes de prix, sur l'autel de nos saints,
Reçoivent & les vœux, & l'encens des humains.
Un Abime profond entraine un autre Abime;
Et le crime est, bientot, suivi d'un autre crime.
Couvre toi de quelque ombre, Astre brillant des Cieux!
Dérobe a nos regards, ces chefs audacieux.
Féroces conducteurs, d'esclaves populaires!
Ces Titans révoltés, ces nouvelles Mégéres.
Ces vils gladiateurs, armés de contelas.
Ou vont ces spadassins, qu'escorte le trépas?
Est-ce pour mieux couvrir leurs sacriléges trames,
Que certains, sont cachés, sous des habits de femmes?
Et que, pour les forfaits, des femmes, a leur tour,
Sous des bonnets trompeurs, paroissent en ce jour?
De hurlements confus les roûtes retentissent,
D'une secréte horreur les bons Français frémissent;
Ce mélange effrayant de glaives, de Poignards,
Ces baccanales voix, ces nouveaux étendards,
Font naitre, dans leurs cœurs, les plus vives allarmes.
Ils sont glacés d'effroi, leurs yeux fondent en larmes.
Affreux pressentiment! déplorable avenir!
Du Songe du Dauphin, triste ressouvçnir!
Ou portes-tu tes pas? arrête, troupe, arrête.
Quoi! le fer a la main! perfide Lafayéte!
Infame d'Orleans! factieux Pethjon!
Lache & traitre Lameth! parjure d'Aiguillon!...
Respectez ce palais; épargnez ces murailles,
Et le dépot sacré, que renferme Versailles.
Vénérez cette enceinte, ou res ident nos Rois,
Berceau de leur naissance! asile de nos lois!

A mes cris ils sont sourds ; cette tourbe sauvage ,
Pénétre dans les cours ; fait éclater sa rage.
Le Prince , & ses Enfants , gémissent assiégés.
On traine , sous leurs yeux , les gardes égorgés,
Prémices des horreurs. Leurs entrailles fumantes ,
Rougissent les parquets des salles dégoutantes.
Par de brutales mains , leurs cœurs son arrachés ,
De ces corps palpitans , pour être déchirés .
De leurs troncs mutiles , les têtes sont tranchées
Pour être , au bout d'un fer , tristement accrochées.
Une femme , graud Dieu ! (faut-il souiller mes vers ,
Par le récit affreux de crimes si pervers?)
Une femme farouche , & de sang alterée ,
Une pique a la main , la figure égarée ,
Trois fois , autour du Louvre , inspirant la terreur ,
Cherche , & veut immoler la Reine a sa fureur.
Elle court , elle arrive , ou dormait la Princesse ;
Et d'inutiles coups , dans sa barbare ivresse ,
Elle perce son lit , & le souille du sang
D'un garde , dont sa main venait d'ouvir le flanc.
Tel , Ovide nous peint cette horrible tigresse ,
Qui vole après Tisbé , l'épouvante , & la presse ;
Quand , de sa dent féroce , elle ne peut percer ,
Que le voile innocent , qu'elle avoit fait glisser.
Voyant son vœu trompé , la Bacchante en furie ,
Exhale son courroux , marque sa barbarie ,
En poussant , vers le ciel , d'exécrables serments ,
Des blasphémes affreux , d'impuissants hurlements.
Monstre fait pour s'unir aux Panthéres sauvages ,
Du Caucase , ou des bois des Caraïbes plages ! .

Cependant, des soldats, & des femmes surtout,
Avaint porté le fer, & le trouble partout.
Le carnage, les cris, les menaces terribles,
Faisaint craindre des maux, encore plus horribles;
Quand Louis, tout ému, parait sur un Balcon.
Son front majestueux, ou même avec raison,
Un reste de respect, pour le sang de leurs maitres,
Fait rougir, calme, étonne, épouvante ces traitres.
Son regard adoucit l'ame des plus mutins;
Suspend leurs noirs complots, & désarme leurs mains.
Ainsi, lorsque les airs sont noircis par l'orage;
Que le tonnerre gronde, & perce le nuage;
Que les fiers aquilons, balancés sur les flots,
Font craindre le naufrage, aux pales matelots,
L'Ange des mers parait; la paisible lumiére,
Qui sort de ses regards, écarte le tonnerre;
Enchaine la tempête; & dissipe les vents,
De la terre, & de l'onde, impétueux tirans.
Bourbon, de ses sujets, l'ami tendre, & sincére,
Leur parle avec un cœur, non de Roi, mais de Pére.
Français! Peuple chéri! quels charmes, quels accents?
Ont égaré vos cœurs, & fasciné vos sens?
Que vois-je? est-ce l'effet d'un prestige, ou d'un réve?
Ce sont mes chers enfants, qu'égorge votre glaive.
Parisiens si connus par votre loyauté!
Modéles de douceur & de fidélité!
Écoutéz votre honneur; consultez ma tendresse.
Arrètez les effets d'une barbare ivresse.
Ou, si vous aimez mieux, ensanglanter vos mains;
Tournez, contre moi seul, vos couteaux assassins.

Faut-il percer mon cœur, pour arrêter vos crimes ?
Frapez, il est a vous ; mais ces autres victimes ;
Cessez de les poursuivre ; épargnez des Français ;
Vos frères, votre sang, mes bien aimés sujets
De quel œil puis-je voir cette terre rougie ?
Versailles dans les pleurs, & mes gardes sans vie ?
Prêtez l'oreille aux cris de votre piété.
Reprenez, de vos mœurs, la douce urbanité.
Cette noble vertu, l'ornement de la France ;
Ces affables dehors, cette honnête décence,
Rapellez, de vos lois, les principes pieux ;
Votre franche candeur, présent chéri des cieux !
Heureux, & beau penchant ! aimable caractére !
Qui vous met, au-dessus des peuples de la terre.
Pouvez vous vous souiller, d'un sang qui, tant de fois,
Illustra vos ayeux ; ces célébres Gaulois ?
Ce sang, ce même sang, qui cimenta leur gloire ?
Ce sang, qui dans Paris, honore leur mêmoire ?
Quand ils vous l'ont transmis, pensoint-ils que vos bras,
Pussent le profaner, par des assassinats ?
Ils étoint bons Français, leur gloire fait la notre ;
Ils mouroint pour leurs Rois, vous outragez le votre.
Et vous, chefs de complots ! indignes Sénateurs !
De perfides conseils, laches instigateurs !
Vous, plus coupable encor, commandant infidelle !
Qui faites de ce peuple une troupe rébelle
Quoi ! sans mon ordre armé, vous osez, sous mes yeux,
Paraitre, & seconder ces desseins odieux ?
Et vous ne craignez pas ma trop juste colére ?
Ni le feu des enfers, ni celui du tonnerre ?

Je devrais, sur vous seul . . . mais j'aime mieux songer,
A rammener la paix, plutot qu'a me venger.
Revenez sur vos pas ; éprouvez ma clémence.
C'est par elle ; que j'aime a regner sur la France.
A seconder ses vœux, a gagner tous les cœurs ;
A vaincre, & pardonner, les coupables erreurs.
Quoique je pense en Roi, je veux agir en pére,
En tout temps, mon amour, sera ma loi prémiére.
La rougeur sur le front, par la honte saisis,
Il semble, que ces chefs vont regagner Paris.
L'utile repentir, déja frappe leur ame ;
Quand le Volcan caché s'électrise, & s'enflamme.
Par de secrets moteurs, le murmure s'accroit ;
La tempête s'étend ; l'orage reparoit.
On ne garde, dans peu, ni pudeur, ni mesures.
On n'entend que des cris, on éclate en injures.
Un peuple révolté devient persécuteur ;
Ingrat par intèret, arrogant par humeur.
Superbe au sein de l'or, souple dans l'indigence,
Enclin aux cruautés, au sang, a l'insolence.
Il surpasse, en fureur, le Lion rugissant,
Bientot, l'affreux plaisir d'égorger l'innocent,
Devient un jeu public. Ainsi, Rome Idolatre
Voyoit avec transport, dans son amfithéatre,
Des hommes malheureux déchirés a lambeaux,
Sous la griffe & la dent, d'avides animaux.
Ou lorsque, enduits de poix, aux fêtes des Bacchantes,
Il servoint de spectacle, & de torches ardentes,
Aux Trajans, aux Nérons, qui repaissoint leur cœur,
Des membres palpitans, sous le fer du licteur.

Louis, pour dissiper ce criminel orage,
Dans sa vive douleur, remet tout en usage.
Il étale, des loix, la peine & la douceur.
Mais, il ne fait qu'aigrir leur invincible humeur.
Ces hommes ne sont plus, Français que de figure;
Un barbare destin a changé leur nature.
Ou plutot, nos climats ne les ont pas nourris.
L'Hircaniéne plage, ici les a vomis.
Ils ont succé le lait des Tigresses sauvages;
Pris les mœurs des Hurons, & des Antropophages.
Que dis-je! le barbare honore les autels;
La raison, la nature, & les Dieux immortels.
Il plonge, rarement, sa lance meurtriére,
Dans le sein d'un parent, d'un voisin, ou d'un frére.
Fidéles alliés, entre eux, toujours amis;
Seulement, ils feront la guerre aux ennemis.
Contre le Crocodille, ou le Tigre féroce,
Ils lévent leur massue, ou leur fléche véloce.
Allez donc, faux Français! parmi ces nations,
Conter vos cruautés, vanter vos trahisons.
Faites frémir d'horreur, les rives barbaresques,
Quand vous leur apprendrez, ces scénes soldatesques,
Malgré tout, dans Paris, le Monarque constant
Espére de fléchir le sénat insolent.
Invincible ennemi, des moindres violences,
Sa sagesse se préte, aux graves circonstances.
L'espérance soutient les malheureux mortels.
Les rèvers d'ici-bas, ne sont pas éternels.
Bienfaisant, il gémit, prudent, il dissimule,
Contre ce peuple ingrat devenu son émule.

Amateur de la paix ; abhorrant la rigueur ;
Son regne est, constament, un regne de douceur.
Le Français est, dit-il, volage dans sa haine.
De la haine, à l'amour, il retourne sans peine.
Il peut être séduit, mais la séduction,
Qu'on combat ; rarement résiste a la raison.
On peut tout espérer, d'un naturel facile.
Et Paris, pour ses Rois, fut toujours, bonne ville.
L'homme le plus sauvage écoute les remords ;
Et pour l'humaniser, il faut quelques efforts.
On domestique l'ours ; & le Maure tranquille,
En flattant le Lion, le rend doux & docile.
Le Tigre s'aprivoise ; & les Ouran-outans
Deviennent, par degrés, soumis avec le temps.
Ainsi parle le Roi, dans ce péril extrême.
Il ne pense qu'aux siens, sans songer a soi même.
Souvent, sa contenance arrête les tirans ;
Évente leurs desseins ; croise leurs sentiments.
O France ! heureuse encor, dans ton malheur funeste !
De posséder Louis, ce seul bien qui te reste.
Ah ! que dis-je ? il te reste . . . o Dieu ! Quel avenir ?
A mon esprit troublé, semble se découvrir ?
Éloigne toi de moi, sombre & triste lumiére !
Qui peinds, devant mes yeux, un bourreau sanguinaire !
Sa vertu, son penchant, à faire des heureux,
Son caractére saint, son front majestueux,
Ecarteront de lui, les poignards homicides.
Les Français ne sont pas inhumains, parricides.
Non, ils ne mettront pas le comble à tant d'horreurs.
Il reprendont, enfin, la bonté de leurs mœurs.

Cette crainte, est l'effet d'une image importune,
Que présente, à l'esprit, la trompeuse fortune.
La cruelle se plait, dans l'excès des tourments,
Souvent, d'en faire encor, redouter de plus grands.
Mais, malgré ses révers, malgre son inconstance ;
La vertu de Louis soutient mon espérance
Cette fille du ciel, sourrit à nos désirs,
Et son illusion, donne encor, des plaisirs ?

Fin du second Chant.

CHANT TROISIÉME

Ce jour tumultueux fut l'époque fatale,
Du coup; qui foudroya la dignité royale;
Tous les ressorts du trône, ouvertement brisés,
Et les pouvoirs du Roi, circonscrits, méprisés,
Servirent de signal aux bandes conjurées
Pour combler leurs forfaits. Nos cités révoltées
Déja teintes de sang, font entendre la voix
De l'horrible anarchie, insultant a nos lois.
Un cahos ténébreux, succède a l'harmonie,
Dès qu'on n'coute plus, le chef de la patrie.
La fureur fait des chefs; la rage des décrets;
La vengeance proscrit; & la mort suit de près.
Bientot, le citoyen, au citoyen contraire,
Marche sous l'étendard du pouvoir arbitraire,
Et la rébellion finit par ruiner,
Le concert, nécessaire à l'art de gouverner.
Semblable à l'instrument mécanique & sonore,
Que le Berger sensible, au lever de l'Aurore,
Remonte, pour chanter ses paisibles chansons.
Les cordes, sous sa main, rendent différents sons.
De leurs accords parfaits, l'oreille est satisfaite.
Et jusqu'a son troupeau, guidé par sa houléte,
Tout prend plaisir aux airs répétés des Échos;
Faunes, Nimphes, Silvains, moutons, fauves, oiseaux.
Mais quand, cet unisson, cheri de la nature,
Et des divers filets l'organique structure,
Par une main rivale & féroce à la fois
Sont méchament rompus, alors, sous d'autres doigts,

Le son interverti sans régle & sans cadence,
Forcément excité, produit la dissonance.
Il regne, entre les airs de ce rauque instrument,
Un sauvage concert, un dur frédonement.
Les habitans des bois, la Nimphe & le Satire,
Autre-fois, enchantés des touches de la lyre,
Ne prénent plus plaisir, à cet air étranger;
Ce ne sont plus les tons, de l'habile berger.
Au milieu du sénat, les vengeances sévéres
Allument deux partis, sources de tant de guerres.
L'un fourbe, plus nombreux, & fier de ses talents,
De l'affreuse discorde, agite les serpents;
Et foulant les pouvoirs, reçus de ses provinces,
Il tend un piége au Prêtre, & des poignards aux Princes.
De là, bientot, il prend un vol audacieux,
Pour combatre, en Titan, les trones & les cieux.
L'autre, plein d'une douce & sublime énergie
Résiste a son rival, l'attaque, ou le défie.
Mauri, vaste, profond, & solide orateur!
Des ennemis des lois, Ange exterminateur!
Ingénieux, actif, sage, humain, flegmatique,
Défenseur des autels, & de leur Culte antique!
Contre les factieux, & leur fauteur altier,
L'intrépide Mauri, se montre le prémier.
Son organe tonnant, soutient son éloquence;
Et sa male vertu reléve sa science.
Il apprit, de bonne heure, à repousser les traits
Du sophisme subtil, & de ses faux attraits.
En lui, le zéle seul anime la parole;
Et la vérité pure, est sa simple boussole.

Quand il parle des droits, du Prince & du Chrétien,
Il porte, dans les cœurs, les mouvements du sien.
Ieune, il sçut se frayer la pénible carriére
Des muses; & surtout, l'heureux talent de plaire.
Le cœur brulant d'amour, pour l'Eglise & l'Etat,
Il descend, dans l'arène, & provoque au combat
Mirabeau, ce vénal & perfide critique;
Trop celébre écrivain, téméraire sceptique.
Philosophe sans mœurs, noble sans sentiments;
Mais, adroit conducteur, des grands événements.
Monstre formé, dans l'art de blesser & de nuire;
Prothée ingénieux, enclin à tout détruire.
Ce superbe Goliath accepte le défi;
Et commence, en impie, à blasphémer ainsi.
Vénérables Solons! dont l'auguste puissance,
Doit par de saints décrets régénérer la France!
D'un empire nouveau, jettons les fondements,
Dressons pour nos neveux, d'éternels monuments.
Que le Culte imposteur, des Chrétiens fanatiques,
Leurs prestiges, leurs lois, leurs maximes antiques,
Rentrent dans le néant. Déja, la nation
Méprise, de leurs chefs, la superstition.
Elle attend de vos mains, un nouvel Evangile,
Plus conforme à vos gouts, égal, libre & facile;
Celui de la nature. Elle préche à nos cœurs,
D'un ton aimable, & doux, la liberté des mœurs.
Cette divine mére, a placé, dans notre ame,
Les rayons éloquents, de sa stoïque flamme.
Ce sont autant de voix, & de livres ouverts,
Dès l'enfance du monde, a cent mondes divers.

Religion commune, & partout étendue
A Paris, à Pékin, aux Tartares connue.
C'est elle, qui guida Thraséas, & Caton ;
Et Socrate, & Sénéque, & le divin Platon.
Les vices, les vertus, aux yeux de l'homme sage,
Ne sont qu'un préjugé conçu dès le bas-age.
Les plaisirs d'ici-bas, sont sa divinité.
Il ne connait ailleurs, d'autre félicité.
Le Dervis, le Chrétien, le Bonze & l'Idolatre,
Par de vains arguments, ont tort de se combatre.
Ils n'ont tous qu'un seul but ; chacun d'eux, sur ses bords,
Adore un même Dieu, sous différents rapports.
Les tourments éternels, pour les larrons, les traitres,
Sont un épouvantail inventé par les Prêtres.
Le droit sacré de tous, dans la société
C'est d'être égaux, en tout ; c'est d'être en liberté.
Jurons donc, en ce jour, d'égorger, de proscrire,
Quiconque, à cette foi, refuse de souscrire.
Il dit : & dans l'instant, des murmures confus,
Font voir, des deux partis, les sentiments reçus.
Chacun, de son penchant, suit l'attrait qui le guide,
Pour louer, ou blamer le député perfide.
Ceux, en qui, le poison des écrits clandestins,
A perverti les cœurs, ces êtres libertins,
Dont l'intéret secret, consiste a ne rien croire,
Préparent avec faste, a sa cendre, a sa gloire,
L'honneur du Panthéon, & l'idolatre encens.
Les autres indignés de ces nouveaux accents,
Ne pouvant soutenir, des maximes pareilles,
Lancent des yeux de feu, se bouchent les oreilles ;

Mauri, surtout s'enflamme, & ne peut, plus long tems,
Retenir, de son cœur, les zélés mouvements.
Il vole a la tribune, & d'une voix sonore;
Législateurs, dit-il, qu'un vaste Empire honore!
Confiant a vos soins, ses plus chers intérets;
De la Réligion, connaissez mieux les traits.
Le Dieu qui vous créa, vous fit, à son image:
Innocents, ayant droit, à l'heureux héritage.
Le péché fut commis; l'ignorance, & l'erreur,
Portérent, dans votre ame, un germe corrupteur.
Du prémier des mortels, la faute héréditaire,
Infecte les enfants, dès le sein de leur mére.
Delà, viennent les maux, que le ciel irrité
Verse sur les humains; nul n'en est excepté.
La nature ne put, dans cet état funeste,
Reconquerir ses droits, sans un secours céleste.
Pour reconduire l'homme à son intégrité,
Un Dieu descend du Ciel, prend notre humanité;
Et pour nous, se faisant volontaire victime,
Il souffre; & par sa mort, il efface le crime.
Ses exemples divins, ses austéres leçons,
Fondent le culte vrai qu'au Trez-haut nous devons.
Son Evangile enseigne, une sainte réforme,
A la droite raison favorable & conforme.
Tout prouve un homme-Dieu, sa naissance, & sa mort.
Ses Prodiges, ses loix, forment un saint accord,
Avec ce qu'ont écrit, & prédit les Prophétes;
Qu'il viendrait, renverser les faux-Dieux, & leurs fêtes.
Des milliers de Héros, vénérables martirs,
Un plus grand nombre, encor, foulant tous les plaisirs,

Ont scélé cette foi, que reçurent nos péres,
Pour la faire passer, à leurs races derniéres.
Que peut, donc, l'homme seul, sans le secours du ciel?
Tomber, à chaque pas; devenir criminel.
Cette Réligion, consolante Déesse!
Fille de l'Eternel, garantit sa noblesse,
Ses vertus, ses travaux; elle est tout son espoir;
Et le seul frein sacré, qui tient dans le devoir.
Envain, de la nature, il consulte le livre;
Son langage est obscur: il ne sçaurait le suivre.
Rome par son sçavoir, si célébre en tous lieux,
Adorait n anmoins, d'abominables Dieux.
L'Egipte, en lois, en arts, en hé os, si féconde
Elle, dont la sagesse étonnait tout le monde,
Érigeait des autels, à de vils animaux,
Aux astres, à la terre, aux fleurs, aux végétaux.
Frémissez, donc, de voir, que dans cette tribune,
On vous dit, d'étouffer la lumiére opportune,
Que le doigt du Trez-haut a gravé, dans vos cœurs,
Pour suivre, aveuglément, les dogmes corrupteurs
De ces sophistes vains, Idolatres d'eux mêmes;
Adorant les plaisirs, comme leurs Dieux suprêmes.
Profancs! Arrêtez, des êtres immortels,
Ont une fin plus noble, & des biens plus réels.
L'Eternel, qui fit l'homme, ingénieux, sensible,
L'a-t-il, fait seulement, pour ce globe visible?
Seroit-ce sans dessein, que son front, vers les cieux,
Leveroit, malgre lui, ses regards orgueilleux?
Sagesse, loix, vertus, divinit s célestes
Pour lui seriez vous donc, des Enigmes funestes?

De cruelles erreurs, & de nouveaux fléaux,
Qui viendraint, désormais, se joindre a tous les maux ?
Si la vertu, le vice, & la saine croyance,
Sont, d'un vain préjug', l'inutile influence,
L'homme, & la brute, alors, ensemble confondus,
Ne feront qu'un seul tout, mêmes individus.
La raison, & l'instinct, l'esprit, & la matiére,
Conviendront, à tous deux, de la même maniére.
Quel langage ! allez donc, philosophes pervers !
Dans quelque antre sauvage habiter les déserts.
Nourrissez vous du gland, des animaux immondes.
Et Marchez sur les pas des Ourses vagabondes.
Le Tigre & le Lion, dans leurs réduits obscurs,
Seront dignes encor, de vos discours impurs.
Il finit a l'instant, l'insolent adversaire,
La rougeur sur le front, baisse les yeux a terre.
Et malgré les complots, l'indépendant Sénat,
Se décide, en faveur, du culte de l'etat.
Heureux ! si des ligueurs, les factions puissantes,
N'eussent point avili par des lois subséquentes,
De la réligion, l'empire solemnel,
Pour lui substituer, un schismatique autel?
Ce combat terminé, la discorde cruelle,
Jette, dans l'assemblée, une pomme nouvelle.
On attaque, du Roi, le droit législatif.
On prétend, que tout joug, est un joug oppressif.
L'astucieux Barnave, instruit dans l'art de feindre,
Pour cette motion, plus qu'un autre, est a craindre.
Jeune Tigre, altéré du sang des souverains.
L'echo de Mirabeau, l'ame de ses desseins.

Protestant sans vertu, politique novice,
A bonne heure, formé, dans l'école du vice.
Éloquent ennemi des plus sacrés devoirs.
C'est lui, qui vient sapper les rangs, & les pouvoirs.
L'orgueil & l'intèret deviennent les mobiles,
Qui soutiennent l'effort, de ses détours habiles,
Il commence, & d'un ton séduisant, & flateur :
Peuples, qui gémissez, sous un joug oppresseur !
Ecoutez mes accens : les rois, & les despotes,
Doivent descendre an rang des simples patriotes.
Ils n'ont, que trop long-temps, maitres de l'univers,
Fait gémir les humains, sous le poids de leurs fers ;
La liberté de l'homme, est un droit de nature,
A l'instant, que le lait devient sa nourriture.
Il doit la respiser, comme l'air le plus pur ;
Soit enfant, soit viellard, ainsi qu'a l'age mur.
De quel droit, un autre homme, à l'homme raisonable,
Peut-il donner des fers, sans se rendre coupable ?
Qu'il exerce, en tiran, sur les vils animaux,
Un esclavage utile, en domptant les Taureaux,
En enchainant un Singe, un Aigle, une Panthère.
Dieu le fit souverain, des bétes de la terre.
Il peut tendre un filet, aux Baleines des mers ;
Aux hôtes des forets, aux habitans des airs.
Mais c'est, aux yeux du ciel, un abus effroyable,
D'opprimer la raison d'enchainer son semblable.
Déchirez donc vos fers, hommes de tous les rangs !
Foulez aux pieds l'orgueil, des princes, vos tirans.
Connoissez mieux vos droits ; ils sont imprescriptibles.
Forgez tous vos chefs. Montrez vous inflexibles

Ainsi que les Brutus des antiques Romains,
Chassez, ou poignardez vos Césars, vos Tarquins.
La nature, en travail, ne fit qu'une famille;
Et le pére, & le fils, & la mére, & la fille
Deviennent, en naissant, libres, égaux en droits.
C'est la loi du plus fort, qui fait regner les Rois.
Peut-on voir, de sang froid, aux bords de la Guinée
Du Négre fugitif, l'existence enchainée?
Pour servir de victime, esclave malheureux,
A l'absolu pouvoir, d'un maitre ambitieux,
Auquel il doit son fils, son travail, & sa vie.
Et forcé d'ignorer & parens, & patrie.
Semblable à l'animal, que la force a dompté,
Travaillant sans espoir de voir sa liberté.
Opposons, il est tems, l'esprit philosophique
Aux fureurs de regner, à l'abus despotique
Et pour comble de biens, en ce jour glorieux,
Brisons, du cloitre, encor, le sceptre impérieux.
Ouvrons tous les cachots; déchirons les entraves,
Dont le vil fanatisme, enchaine ses esclaves,
Quel déplorable sort, que des êtres pensants;
Aillent, dans des prisons, s'ensevelir, vivans.
La superstition, peut elle, dans sa haine,
Infliger aux humains, l'inéxorable chaine
D'une captivité barbare, & sans espoir,
Sous la trompeuse foi, du prétendu devoir?
Les serments faits a Dieu; ne sont que des chimères.
Affranchissons du joug, tous ces spectres austéres,
Que les faux préjugés des rigueurs de l'enfer,
Rétiennent forcément, sous des barreaux de fer.

Des Prêtres imposteurs, reprenez l'apanage,
Qu'a l'église, on légua, dans un siècle sauvage.
Oisifs, dans l'abondance, au gré de leurs désirs,
Ils coulent d'heureux jours, perdus dans les plaisirs.
Ils ont, de tous les rangs, usurpé les fortunes;
Etendu leur domaine, asservi les communes.
En prêchant la terreur, des préceptes divins,
Ils ne font que nourrir, l'orgueil des souverains.
Leur voix soumet, ainsi, nos ames trop crédules,
Au tirannique frein, des édits, & des Bulles.
Des Papes, & des Rois, fanatiques soutiens,
Ils nous ont, trop long-tems, fait chérir leurs liens.
Renversons donc, l'idole & profane & sacrée;
Affin de voir, la France, un jour, régénérée.
Que dis-je? par la force, ou la ruse, ou la mort,
Pour l'intèret commun, faisons un autre effort.
Banissons jusqu'aux droits, des époux, & des Péres.
Et que le globe n'ait qu'un grand peuple de fréres,
Egaux, indépendents, philosophes, humains;
Pour leurs gouts, pour leurs mœurs, maitres de leurs destins.
A la sainte nature, offrons ce juste hommage;
Arrachons l'homme, aux fers, d'un antique esclavage.
Que tout sceptre mortel, source de tous nos maux,
Se brise, en se plongeant, dans l'éternel Cahos.
Tel fut, du novateur, le discours téméraire,
Qu'il alluma, par tout, la torche incendiaire.
Les tribunes, la salle, & tous les spectateurs,
Retentissent du choc de leurs folles clameurs.
Aux modernes leçons les méchants applaudissent;
Mais les cœurs vertueux réclament & gémissent.

Une lutte obstinée, & d'effroyables cris,
Accroissant par degrés, aveuglent les esprits.
Cazalés, homme sage, & d'un cœur inflexible,
Député vertueux! guerrier incorruptible,
Catolique zéle, défenseur de ses rois,
Ami du Monarchisme, & de ses justes, lois;
Philosophe, alliant les vertus héroïques,
Aux muses, au sçavoir, aux talens énergiques
Favori de Minerve, éléve du Dieu mars,
Maniant, tour-a-tour, les armes & les arts.
Partisan de Mauri, moins él gant peut-être
Casalés plein de feu, se hate, ose paraitre,
Contre cet ennemi des devoirs, & des Rois.
Son zéle véhément, anime ainsi, sa voix:
Lache réformateur! que le courroux céleste
A vomi, parmi nous, quel désordre funeste,
Prépare ton discours? de quelle liberté
Oses-tu nous parler, avec tant de fierté?
L'homme foible, en sortant des mains de la nature,
Demande son semblable, avec la nourriture.
Les sociables lois sont l'unique secours,
Qu'il invoque, en pleurant, pour conserver ses jours.
Sa foiblesse a besoin, des forces concentrées,
Dans les sociétés, par des chefs modérées.
Les autres animaux, de lui, sont différents;
Le ciel donne à ceux-ci des ongles, & des dents.
Tout corps d'individus, forme une République;
Un Despotisme, ou bien un regne Monarchique?
Ce dernier est le seul, qui s'adapte aux Français.
Les autres, a leur gout, ne conviendront jamais.

Depuis plus de mille ans, la sage expérience,
De ce choix préférable assure l'importance.
Par des Rois souverains, jusqu'ici gouverné
Chacun d'eux a rendu cet etat fortuné.
Sénateurs! j'en appelle aux fastes de l'histoire,
Quel Prince y compte-t-on, qui n'ait accru sa gloire?
La France fut, d'abord, un fleuve dédaigné,
Qui grossit, plus il fut, de sa source, éloigné.
L'Europe montre-t-elle une autre Monarchie,
Si féconde en talents, en richesse, en génie?
Comme l'est de nos jours, cet empire fameux,
Ouvrage des exploits de nos Rois demi-Dieux.
Ainsi, l'a-t-elle cru, cette nation fiére;
Quand elle nous donna sa confiance entiére;
Et qu'elle prescrivit, avec solemnité
Le maintien absolu de son antiquité.
Que les Bourbons, dit-elle, au trône de la France,
Soint les seuls successeurs par le droit de naissance
De ce juste mandat, ainsi manifesté,
Sous la foi du serment, par nous tous, accepté
Qui seroit assez vil; qui serait assez lache?
D'en être l'infracteur, & d'encourir la tache,
D'infame criminel de léze-nation?
Le parjure irait-il combler la trahison?
Sénateurs! vers le ciel, élevons nos pensées,
Dieu confond, de l'orgueil, les leçons insensées.
Dieu seul a, sur nos Rois, un pouvoir exclusif.
Il défend, sous l'appas d'un pouvoir abusif,
D'attenter à leur gloire, à leur trône, à leur vie.
C'est vouloir renverser l'éternelle harmonie,

Que de juger les Rois. Les oracles divins,
Menacent de la foudre, & des feux souterrains,
Quiconque ose porter une main exécrable
Sur l'oingt de l'éternel, innocent, ou coupable.
Ecoutez ce qu'ont dit, dans les livres sacrés,
Par l'esprit du trez-haut, les devins inspirés :
Nations! honorez le Prince, quoique injuste ;
Il porte, du seigneur, le caractère auguste.
C'est de lui, non de vous, qu'il reçut son pouvoir.
Respecter sa personne, est un sacré devoir.
Ce n'est pas sans raison, qu'il porte cette épée,
Dans le sang du méchant, qui doit être trempée.
Résister a son ordre, est résister au ciel.
C'est attaquer, d'un Dieu, l'empire solemnel.
Si, pour le bien commun, il faut des lois nouvelles,
Formons les au plutot ; terminons ces querelles,
Qui ne font, qu'augmenter la somme des abus.
Èteignons les défauts, avec le tems, accrus.
Que sert, des députés l'éloquence stérile ?
S'ils ne font, de nos maux, qu'un dét-ail inutile ?
Si, de tant de conséils, le déplorable effet,
Est de n'en suivre aucun laissant tout imparfait ?
Dans cette égalité, qu'on vous fait nécessaire,
Je ne sens, je ne vois, qu'un but imaginaire,
Dont l'abus impossible, offre mille dangers.
C'est rammener, en vain, le siécle des Bergers,
Que la fable inventa, pour orner ses caprices,
Et pour donner au gout, des ornements fictices.
Le temps, même, ammena cet inégal accord,
Du plus foible tombé, sous les coups du plus fort.

Des Géants monstrueux, de leurs mains inhumaines,
Au reste des mortels, imposérent des chaines.
Tel serait le désosdre, impie, & monstrueux,
Qu'on verrait introduit, dans l'état malheureux.
Le plus foible habitant, deviendra la victime
Du plus fort, qui voudra l'opprimer, par un crime.
Eriger donc, en loi, l'absurde égalité,
De Tigres, c'est former, une société;
Dont la libre fureur, & l'inégale audace,
Eteindront, des humains, la plus débile race.
N'est ce pas, a vos yeux, le comble de l'horreur,
Et fouler la raison, pour encenser l'erreur?
Pensez, donc mieux, pensez, que les races futures,
Sur nous, sur nos décrets, porteront leurs censures.
Pensez, qu'il est affreux, de suivre obstinément,
Ces philosophes vains, de qui l'entétement,
Et l'incrédule orgueil, sont l'unique boussole,
Et le Dieu des plaisirs, leur sacrilége idole;
Penseurs licentieux? critiques insenses!
Contre les droits divins, sans cesse courroucés?
Phosphores vaporeux! gigantesques phantomes!
Jaloux d'avoir un nom, aux fastes des grands hommes.
Arbres infructueux! dont les rameaux fleuris,
Éblouissent les yeux, des ignorans surpris.
Ainsi que d'un étang, l'eau brillante, & tranquille,
Dans sa vase, nourrit le venimeux reptile;
Tel est, de leurs discours le poison corrupteur,
Distillé, sous l'appas, d'un langage flatteur.
Séjour chéri des cieux, patrie infortunée!
France! te verrait-ou désormais condamnée,

Aux anarchiques maux, d'un peuple furieux,
Sous l'appas d'être libre, égal, & plus heureux?
Il se tut : & l'on vit, au milieu de la salle,
Voler, comme autre fois, aux plaines de Pharsale,
L'homicide discorde, attentive a ces bruits,
Qui de son fiel brulant, aigrissait les esprits.
Bientot, des deux cotés, des débats effroyables,
De menaçantes voix, des chocs épouvantables,
Font tonner les échos des voutes, des plafonds.
La Poussiére, dans l'air, s'éléve a tourbillons.
On se pousse; on s'agite; on fait trembler la terre.
On excite des coups, semblables au tonnerre.
Envain, pour arrèter, le désordre fatal,
Trois fois, l'auguste chef, du suprême signal
Fait entendre le son; trois fois, couvre sa tête;
Rien, ne peut appaiser, l'effort de la tempête.
Tels, on voit, dans un champ, étroit, & dangereux;
Combattre, corps-a-corps, deux escadrons poudreux.
Ils rompent tous les rangs, se mélent s'entrechoquent.
Par des coups mutuels, ils s'attaquent, se bloquent.
Ils font éteinceller le fer, contre le fer;
On entend bruire, au loin, un cliquetis, dans l'air.
La fureur les emporte audelà des Barrieres.
Rien, ne peut ralentir leurs fougues guerriéres.
Ces soldats ennemis, qu'on voyait, autrefois,
Dociles, écouter l'impérieuse voix,
Lorsqu'au nom, de leurs chefs, l'imposante trompéte,
Aux bataillons rompus, commandait la rétraite.
Ne suivent qu'un aveugle, & fier entétement,
Une vengeance atroce, un fol acharnement.

Dans cet état confus, l'aveugle Aréopage,
Se laisse dominer, par un courroux sauvage,
Qui se tourne en fureur, contre l'opinion,
Des défenseurs du culte, & des droits de Bourbon.
Ceux-ci, plus modérés, épuisent l'éloquence,
Pour rammener au vrai, ceux que l'extravagance
Égare, & fait tomber, par cent détours divers,
Dans un abime affreux, de principes pervers.
Mais, que peut, sur des cœurs, corrompus par le crime,
De la droite raison, l'empire légitime?
Des Ephores nouveaux, les combats intestins,
Ne firent qu'enfanter de violents desseins,
Jusques au Luxembourg, mille bruits en coururent.
Louis en fut touché; ses entrailles s'émurent.
Sans cortége, sans arme, autre que son amour;
Soudain, il se dérobe aux regards de la cour.
Il arrive au sénat, & d'une voix plaintive,
Présentant, de sa droite, une branche d'Olive,
Emblême de la paix, simbole de son cœur;
Jamais vindicatif, & toujours bienfaiteur;
Français! dit-il, Français! quel infernal génie?
Vient troubler, parmi vous, la tranquille harmonie?
Faut-il, pour rammener la paix, la douce paix,
Sacrifier mes droits, céder mes intérets?
Interrogez mon cœur; je suis qui je dois être,
Toujours paisible, bon, tendre, généreux maitre,
Père de mes sujets; leur plus ardent ami;
De leurs pleurs, de leurs maux, implacable ennemi,
Tel je suis; tel m'ont fait le ciel, & la nature.
Mon esprit ne connait le dol, ni l'imposture.

La France, & son bonheur, sa gloire, ses besoins,
Dans mon ame gravés, occupent tous mes soins.
L'univers en repos, par ma voix, & mon zéle,
Témoigne, hautement, ce que j'ai fait pour elle.
Ma propre autorité remise, entre vos mains,
Est un juste garant, de mes nobles desseins.
De la divinité que n'ai-je la puissance?
Ah! je l'épuiserais en faveur de la France.
J'aime a justifier le nom de Bienfaisant,
Que me donna, le peuple à mon avénement.
A peine j'essayai le trône de mes péres,
Que ma main soulagea les publiques miséres.
Des subsides pesants, j'allégeai les fardeaux;
Et sçus, du monopole, arrêter les complots.
Du code criminel, je supprimai les gênes.
Je rendis les prisons, moins dures, & plus saines.
Le barbare esclavage, & son droit oppresseur,
Provoquaint mes bontés j'en fus le destructeur.
Dans l'Europe, j'obtiens la prémiére influence;
Et dans les Cours, l'éclat de la prépondérance.
Votre juste intèret sera, toujours, le mien;
Et ma suprême loi, de vous faire du bien.
C'est pour donner, a tous, une éclatante marque
Des tendres sentiments, d'un bienfaisant Monarque,
Que sans distinction, de classe, ni de rang,
J'ordonnai, dans l'Empire, un choix indifférent
De sages députés, organes légitimes,
Pour porter, jnsqu'a moi, leurs voeux les plus intimes.
Tel qu'un pére attentif assemble ses enfants,
Pour traiter, avec eux, de leurs besoins pressants,

Si j'agis en grand Roi, pour l'honneur de mon trône,
Je pense en citoyen & je n'exclus persoune.
Le roturier, le noble, à mes yeux, sont égaux,
Quand ils sont mes amis, & mes sujets loyaux.
Loin de nous, cet orgeuil, trop ordinaire aux Princes,
Qui ne portent jamais, leur cœur, dans les Provinces,
Et pensent qu'un coup d'oeil aura récompensé.
Le mérite, ou le sang, qu'un sujet a versé
A ces mots, un prestige, une force inconnue,
Tient, des chefs factieux, la rage suspendue.
Ces Tigres, tout-a-coup, déposent leur courroux;
Tendent, vers lui, les mains, tombent à ses genoux.
Tel le fier Marius, affrontant la tempête,
Désarma l'assassin, pret à trancher sa tête.
Sa douceur est pareille, aux magiques accents,
Qui détournent le cours, de l'orage, & des vents;
Enchaînent la fureur, de la mer irritée,
Et suspendent les feux, de la foudre agitée.
Ce bon Roi, dirigé par sa franche candeur,
Reçoit sans nul soupçon l'hommage de leur cœur.
Attendri jusqu'aux pleurs, il va, d'une main sure,
Arborer le rameau, d'éternelle verdure,
Au milieu de la salle. O prodige! O terreur!
L'olivier se flétrit, & change de couleur.
De larmes, & de sang, son écorce est couverte;
Chaque feuille parait une playe entr'ouverte.
Une mourante voix, d'un ton lent, & plaintif,
Fait gémir, a l'entour, un écho fugitif.
Fuis, dit-elle? Bourbon! ce sénat hipocrite,
Son coeur cache, a tes yeux, le forfait qu'il médite.

Il veut briser ton sceptre, usurper ton pouvoir,
Et priver tes enfants, de leur unique espoir.
La licence a déja corrompu ton armée;
Déja, pour t'egorger la ligue s'est formée.
Cette ligue, bientot, portera le poison,
La flamme, les combats, les vols, la trahison,
Au milieu de ton peuple, au delà des frontiéres;
Ses coups n'épargneront, ni palais, ni chaumiéres.
Hate toi, d'ammener sur des bords plus heureux,
Ton épouse & ton fils, espoir de nos ayeux.
Du Pére des Bourbons, reconnais l'ombre sainte;
Ah! s'il pouvait souffrir, ce serait par la crainte
De voir, a tes cotés, un Poignard assassin,
Dans la main d'un Bourreau, prêt a percer ton sein.
Elle dit: ces accents, formés par la tristesse,
Mélés à des soupirs, & répétés sans cesse,
Semblent, en s'éloignant, se perdre dans les cieux;
Et s'indigner, de voir ces exécrables lieux.

Fin du troisiéme Chant.

CHANT QUATRIÉME

Heureux le siécle d'or ! Heureux l'état champétre !
Pour le bonheur des Rois, que ne peut-il renaitre !
Heureux ce tems, au quel, ils étaint, tous, bergers!
Ils coulaint des jours purs, & des nuits sans dangers.
Libres dans leurs désirs; exémpts de toute peine;
Leur joye était sincére, & leurs amours sans géne.
C'étaint autant de Dieux, qui regnaint sur les cœurs.
Leur sceptre était un lys, leur trône un tas de fleurs.
Le Myrthe, & le Laurier, environnaint leurs armes;
Et l'Olive, au Pavot, unissait ses doux charmes.
Leurs drapeaux n'étaint point souillés de sang humain.
Ni leur cœur, menacé d'un Poignard assassin.
Ne suivant, que l'attrait de la simple nature,
Leurs mœurs ne connaissaint, que la Franche droiture.
Ce tems n'est plus; les Rois, par la crainte, abbattus;
Sont obbligés de voir, sur leur chef suspendus,
Des glaives meurtriers, dont la pointe ennemie,
Menace, à tous moments, la trame de leur vie.
La dorure, & l'éclat des somptueux lambris,
Les splendides festins, & les parfums exquis,
Les spectacles, les jeux, la plus douce musique;
Des jardins, des Bosquets, le contour simétrique;
Rien, ne peut écarter, leurs mortelles frayeurs,
Ministres, favoris, gardes, amis, flatteurs.
L'inespéré succès, ainsi que l'arrogance
Des ligueurs, qu'épargnait l'excessive indulgence,
Allait croissant. Louis pensait les apaiser.
La prudence, souvent, gagne a temporiser.

Sur ce fonds, les méchants étayaint leur sistème,
Pour envahir, plutot, le sacré Diadème.
Les parlements détruits, la fiére impunité,
Apuyait, tous les jours, la fausse autorité.
Louis regnait, encor, sur la France incertaine,
Mais sa puissance était une puissance vaine.
S'il voulait résister aux injustes décrets,
Néker, par ses agents, ou publics, ou secrets,
Opposant, à sa voix, la révolte perfide,
Animait, a propos, la caballe homicide.
Il sçut s'en prévaloir; & ses écrits pervers,
Au Monarque indulgent, avait forgé des fers.
Le fourbe employait méme, un prudent artifice,
Pour lui porter le coup, sans en être complice.
Il feignait, des ligueurs, d'ignorer les desseins,
Pour en faire, en secret, de cruels assassins.
C'est, alors, que l'on vit la licence barbare,
Sortir, comme un volcan, du ténébreux tartare.
On lisait, sur son front, le grand mot *Liberté*.
Deux mégéres trainaint son char ensanglanté.
La lache trahison, a l'œil louche & timide,
La féroce vengeance, au teint pale, & livide,
La jalouse fureur, les conseils violens,
L'astuce au front masqué, l'orgueil & ses enfans,
Le sordide intéret, les amours infidelles,
Marchaint tous, en triomphe, à l'ombre de ses ailes.
Son Sceptre était d'airain, entouté de soucis.
Le honteux déshonneur, près d'elle était assis.
A sa suite, volaint les ardentes furies;
Et le Dieu turbulent, qui préside aux Orgies.

Deux esprits infernaux, de leurs fallaces sons,
La trompéte à la main, faisaint trembler les monts.
Peuples ! s'écriaint-ils, qu'a séduit l'imposture !
Voici la Liberté, fille de la nature,
Qui vient rompre les fers, qui vous tenaint captifs.
Sous le joug rigoureux, des tirans oppressifs.
Vous êtes ses enfants, & dès votre naissance,
Dans vous, elle versa, sa divine influence.
Tout mortel est né libre, & ne diffère en rien,
Du tiran, qui l'attache, à son affreux lien.
Écoutez ses conseils; dites aux autres hommes :
Qu'avez-vous, êtes vous plus que ce que nous sommes?
La force de l'esprit, les organes du corps,
Dans, chacun d'entre vous, ont les mêmes rapports.
Bravez, donc, tous vos chefs. Quell'est votre follie,
De ramper à leurs pieds? brisez leur tirannie.
Saisissez ces poignards; plongez-les, dans leur sein.
Que chaque nation, contre son souverain,
Se souléve, l'égorge, & que, dans son suplice,
On étouffe les cris, d'une vaine justice.
Sans trop examiner, s'il est bon, ou cruel;
Il suffit qu'il soit Roi, pour être criminel.
Tremblez, reprit le monstre; oui tirans de la Terre?
Vous avez, trop long tems, balancé le tonnerre.
Et frappé vos sujets, de vos injustes coups.
Tombez, a votre tour, tombez a leurs genoux.
Terrassons leur orgueil, & leur fiére arrogance.
Délivrons l'univers; commençons par la France.
Louis, dont le grand nom, est monté jusqu'aux Cieux,
Doit, enfin, s'éclipser le prémier, sous mes yeux.

Être issu des Bourbons, devant moi, c'est un crime.
Pour mon avide autel, quelle douce victime!
Ce sang consternera les autres potentats.
Envain, pour m'accabler, armeront-ils leurs bras.
Mon tonnerre a frappé le Brabant, la Holande;
Mayence, les deux Ponts, et la rive Allemande.
Je tiens Cologne, Liége, et Tréves sous ma loi.
Le nord & le midi, bientot, seront a moi.
Rome, Génes, Milan, vont m'ériger un temple.
Pour les encourager, je leur offre l'exemple
Des Français révoltés, contre leur Souverain.
L'Europe va subir mon empire inhumain.
L'Europe est encor peu; je vaincrai de l'Asie;
Les Chérifs, les Sophis, le Kam de Tartarie;
L'Ottoman, le Chinois, le brulant Affriquain;
Le Russe, le Mogol, l'ardent Amériquain.
Tout Peuple sera libre; et ma trompe fatale,
Secondant les accords, de ma bouche infernale,
Apprendra des tirans l'inéxorable sort;
En prononçant, contre eux, des sentences de mort.
Les peuples aimeront mon trouble, & mes alarmes;
Les pleurs, le deuil, le sang auront pour eux des charmes
De mourans & de morts, les champs seront couverts.
Et mon glaive perçant, rougira les deux mers.
J'abreuverai, de sang, les sillons des campagnes,
Les ombres des forets, les sommets des montagnes.
La guerre & le trépas, chercheront à s'unir,
Pour nuire, s'il se peut, aux races avenir.
On connoitra ma force, à ces féroces marques.
Quel triomphe pour moi, d'écraser les Monarques?

La flamme, et le néant sont un heureux destin,
Quand il faut, d'un tel mal, guérir le genre humain.
J'offre, au peuple rébelle, une puissante amorce;
Les domaines sacrés, le pillage, & la force;
La fortune des grands, leurs emplois, leurs honneurs;
Du riche, & du Clergé les trésors séducteurs.
Des crimes impunis j'établis l'assurance.
J'abolis, des forfaits, la publique vengeance;
Et pour comble de biens, dans l'ame d'un chacun,
J'étouffe, des remords l'aiguillon importun.
La folle égalité, peut-être, aussi coupable,
De cette horrible sœur, compagne inséparable,
Sur son char enflammé, monte, & son feu subit,
Embrase du bas peuple, & le cœur, & l'esprit.
Elle étend son pouvoir; forme des entreprises.
Vivre égaux, ou mourir, sont ses seules devises.
On les lit, sur les murs, en caractére d'or.
Aux Temples, aux Drapeaux du nouveau tricolor.
Elle est sur des autels, ainsi qu'une Déesse,
Adorée en public, par des cris d'allégresse.
Elle inspire, a-la-fois, les meurtres, les combats;
Commande le poison, & les assassinats.
Divinité farouche, opprimant l'innocence,
De tout culte ennemie, & de toute puissance.
Elle enfante la guerre, & les séditions;
Et foulle sous ses pieds, le droit des nations.
Elle abhorre les grands, elle aime l'injustice,
Méprise la vertu, préconise le vice.
De l'amitié sensible, elle hait le lien,
Et l'amour des parens & l'honneur de l'himen.

Monstre, enfin, qui souilla la céleste origine,
Et de l'ange & de l'homme; & creusa leur ruine.
L'univers a-t-il pu voir les mœurs des Français
Aussi rapidement passer à tant d'excés?
Les fertiles climats de la vaste Amérique,
Le torride Équateur, l'un & l'autre tropique,
Qu'un immense Océan sépare loin de nous,
Ont du monstre, éprouvé les plus terribles coups.
Des décrets destructeurs, des guerres inouies,
Ont inondé de sang, ces belles colonies.
On a vu, du Colon, le Négre ouvrir le flanc,
Et le Négre, à son tour, massacré par le blanc.
Leur torche y met en feu, les villes, & les havres;
Les champs y sont déserts, & jonchés de cadavres.
Les terres sont sans bras; leurs canaux desséchés.
Les plantes sans produit, les arbres arrachés.
Les fleurs des citroniers, la canne aromatique,
N'exhalent plus, dans l'air, leur parfum balsamique,
Le caffé, le tabac, le sucre, don des cieux
Le Coco, l'Indigo, le Coton précieux,
Devenus a l'Europe, un luxe nécessaire
Ne sont plus qu'un monceau, de cendre, & de poussiére.
La flamme a dévoré ces riches arbrisseaux,
Fruit de tant de sueurs, prix de tant de travaux.
Saint Domingue, le centre, & la source féconde
Des produits florissants, de tout ce nouveau monde,
Est une isle sauvage, ouverte aux assassins,
En proye, à la fureur, de leurs bras inhumains.
L'opulente cité du Cap, presque détruite,
Léogane, saint Marc, la pleine Artibonite,

Port-au Prince, & ses bords, les deux Gonaves, jacmel,
Mille autres lieux, frappés d'un dommage éternel,
Forment, autant de cris, qui demandent vengeance,
Contre les imposteurs, qui prêchent la licence,
Sous le nom spécieux, de simple égalité,
Et sous l'appas trompeur, de sainte liberté.
D'un abime de maux, chaque état, chaque Empire,
Voit son sol menacé. Chaque Prince soupire.
Incertains, si l'ardeur de la contagion,
Chez eux, ne viendra pas répandre le poison.
Ils doivent tous trembler, dans cette lutte horrible;
Le Volcan est ouvert, la flamme en est terrible.
Heureux! si les soldats, fidelles a leurs lois,
N'étouffoint point la foi qu'ils doivent à leurs Rois,
Et si les citoyens, eloignés du parjure,
Portaint, au fonds de l'ame, une volonte pure!
Plus heureux, si les chefs n'coutoint point, encor,
Au lieu de leur honneur, l'amour sacré de l'or!
Le monstre furieux, déployant ses enseignes.
Détruit, dans un seul jour, le fruit de plusieurs regnes.
Témoin le triste sort de ceux qui, les premiers;
Goutérent les leçons de tant d'avanturiers.
Coupable Brabançon! rébelle & fier Batave!
Sous vos princes chéris, Flammand jadis si brave!
De quel œil voyez-vous, ces théatres d'horreur?
Ou regnent les Tirans, qu'escorte la terreur?
Ces Palais abattus, ces Places sans défence,
Vos citoyens séduits par les clubs de la France,
L'ancien culte proscrit, les autels dépouillés,
Du sanctuaire saint, les ministres souillés;

Vos filles, dans les pleurs, que leurs méres sanglantes
Aux soldats effrénés, vont arracher tremblantes.
Voila les prémiers fruits, de votre liberté,
Et les grands monuments de cette égalité,
Qu'etablit, parmi vous, cette horde sauvage,
Sous l'attrait enchanteur, d'un libertin langage.
De Trêves, de Mayence, habitants opprimés!
Et vous, à la raison, non encor rammenés!
Malheureux Liégeois! Que de larmes amères
Ont répandu vos yeux, sur vos fils, sur vos péres!
Vos Pontifes errans; vos blessés, & vos morts,
Prouvent a l'univers, votre honte & vos torts;
Quand, lachement, séduits, volontaires victimes,
Vous prêtates l'oreille, aux pompeuses maximes
De ces vils orateurs, perfides étrangers,
Appellés, introduits, au sein de vos foyers.
Rives de Chamberri! Montagnes Helvétiques!
Pays Liguriens! Provinces fanatiques!
Nissards efféminés! Milanais criminels!
Traitres à la Patrie, à vos Rois, aux autels!
Vos neveux pourront-ils, aux fastes, de l'histoire,
Lire, un jour, sans rougir, la honteuse mémoire,
D'avoir livré vos fils, vos pénates, vos murs,
Par un gout de licence, à des brigans obscurs?
Vos Prêtres fugitifs, chassés de leur patrie,
La gloire de l'état, que vous avez flétrie,
Vos femmes sans pudeur, vos sermens profanés,
Et vos princes enfin, que vous abandonez,
Tout laisse, à l'avenir, l'ineffaçable tache,
Du dernier déshonneur, & du trait le plus lache.

Tel étoit le désordre, alors, & l'univers,
Sur la France rébelle, avait les yeux ouverts.
Les Rois étaint assis à l'ombre des délices,
Et le luxe flattait encore, leurs caprices.
Tranquillement frappés d'une oisive stupeur,
Un mur d'airain couvrait & leurs yeux, & leur cœur.
Bientot, dans leurs états, le subtil artifice,
Distilla le poison de sa noire malice.
Il coula chez le peuple, ennemi des devoirs,
Et si prompt, à braver les austéres pouvoirs.
Les Apôtres zélés du nouvel évangile,
Soufflaint, partout, le feu de la guerre civile.
Ils troublaint, dans les cours, la paix des potentats,
Ou conspiraint, contre eux, par des assassinats.
Prodigues de trésors, d'une main ils séduisent,
Et de l'autre, ils font voir le poignard qu'ils aiguisent.
Adolphe infortuné! de Gustave héritier!
Magnanime héros! tu tombes le prémier,
Sous le coup médité, d'une arme clandestine,
Qué préparait, de loin, cette secte assassine.
De Provence, & d'Artois, tu meritas les pleurs.
Ton nom sera gravé, pour jamais, dans leurs cœurs.
Tu fus leur tendre ami; tu voulus, de leur frére,
Devenir le soutien, par une juste guerre.
Puisse, ce beau motif, apprendre à nos enfans,
Qu'ils doivent, à ta cendre, un éternel encens.
Illustre Léopol! dans votre plus bel age,
Votre ombre passe, aussi, sur le triste rivage;
Si vos manes plaintifs, sentent quelque douleur,
C'est de voir dans les fers, votre héroïque sœur;

Grande par ses vertus ; image de vous même ;
Au dessus d'elle, encor, dans son malheur extrême.
L'heure qui vit trancher la trame de vos jours.
Vit aussi, son espoir, s'éclipser pour toujours.
Et votre ame, échappant, sans qu'elle l'ait vengée,
Fut, par ce coup mortel, doublement affligée.
Heureux ! si votre sang, dut seul être versé !
Et le dernier regret, que la mort eut laissé !
Après, que le pouvoir de la Parque cruelle,
Eut couvert ce héros, de son ombre éternelle,
Parmi les pleurs amers, & les soupirs fréquents,
Qu'a la Reine arrachaint, les accès violents ;
Au milieu d'une nuit, quand la pale lumiére,
A peine vient à nous, à travers l'Atmosphére
Et que l'astre, changeant son disque, & sa lueur,
En silence, nourrit l'amour, ou la douleur ;
On entendit ces sons, qu'interrompaint sans cesse,
L'accablante frayeur, les sanglots, la tristesse :
Déplorable Empereur ! frére trop malheureux !
Qu'enléve, à mon espoir, un destin rigoureux !
Du fonds de ce palais, ou la rage m'enchaine,
Écoutez les accents, que m'arrache ma peine.
Si mes pleurs, si mon sort, si la tendre pitié
Peuvent encor, toucher votre ancienne amitié ;
Si votre ombre innocente, aux bords des sombres rives,
Peut attendrir, des cieux, les rigueurs excessives ;
Que le maitre des morts, dérogeant à ses loix,
Vous rende à la lumiére, une seconde fois.
Que votre esprit guerrier, vienne enflammer l'audace,
Des héros de la France, & ds ceux de ma race.

Que vos fils, vos soldats, unissent leurs efforts,
Pour remplir les projets, & les justes accords,
Arrêtés à Pilnis, à Vienne, à Ratisbonne.
Volez, venez défendre & mes jours, & mon trône.
Mon Epoux généreux, ne songe qu'au bonheur
De ses sujets, malgré l'excès de leur fureur.
Ah! je plains sa foiblesse; il ne sçait qu'être pére!
Il ne sçait point, d'un Roi, balancer le tonnerre.
Il excuse l'horreur, de cent mille attentats.
Il me dit, qu'il est beau, de faire des ingrats.
Il regarde sa vie, & moins chére, & moins noble,
Que celle du dernier de cette classe ignoble.
Si, quelque-fois, il veut frapper ces inhumains,
Son ame s'attendrit, quand il léve les mains.
Sa bonté me pénétre, & d'amour, & de crainte.
D'un égal sentiment, sa famille est atteinte.
Mais le sang de Thérése, est trop impétueux,
Pour ne pas s'allumer, contre les factieux.
Que ce sang venge donc, par le fer, & la flamme,
Et le fils, & la fille, & l'époux, & la femme.
Que! du sein de l'Autriche, & du sol des Hongrais,
Sortent des bataillons, contre ces vils Français.
Qu'ils épuisent les flancs, de ces ligneurs funestes;
Et des clubs monstrueux, qu'ils éteignent les restes.
Que Rome, & toute le Nord; Londres, le Brandebourg,
L'Ibére, & le Batave, & Dresde, & Pétersbourg.
Volent, sous les drapeaux de l'Aigle de l'Empire.
Pour les exterminer, contre eux, que tout conspire.
Les peuples, & les Rois, l'un, & l'autre univers.
La foudre, les volcans, les naufrages des mers.

Puissent les élémens, & les enfers m'entendre;
S'armer contre Paris, & le réduire en cendre.
Et nos persécuteurs, dans ces embrasements,
Devenir un monceau d'horribles ossements.
Elle dit : et bientot, sous un sombre phantome,
Son œil vit, on crut voir, la figure d'un homme.
Léopol n'avait plus, ces traits vifs, & charmants.
La mort avait terni ses anciens agrémens.
Ses yeux étaint éteints ; son visage livide,
Annonçait, du poison, la morsure perfide.
Ses cheveux hérissés, & ses membres roidis,
De la Reine tenaint tous les sens engourdis.
Des lambeaux d'ecarlate, avec deux banderoles,
Ensemble réunis pendaint de ses épaules.
Seulement, à son doigt, brillait l'anneau royal.
Reste unique, & mesquin, de son regne fatal.
Une lugubre voix, qu'a peine on put comprendre.
Sortant, avec effort, ainsi se fit entendre :
Fille de tant de Rois ! Toi si chére a mon cœur !
O Reine infortunée ! Antoinette ! o ma Sœur !
Mes manes attendris, ont entendu ta plainte.
Hate toi de quitter, s'il se peut, cette enceinte.
Vole, avec ton époux, vers ces auguste lieux.
Témoins de nos beaux jours, tombeau de nos ayeux.
Cette antique cité ; berceau de notre enfance ;
Ou Thérése, en nos cœurs, fit germer l'innocence.
J'entrevois, à travers les ombres de la mort ;
Qu'un régicide fer, veut t'unir a mon sort.
Des monstres révoltés, qu'une main bien-faitrice,
A comble de ses dons, le cœur plein d'artifice

Aiguisent, en sécret, un poignard assassin,
Pour percer ton époux, tes enfants, & ton sein.
Malgré les noirs complots, de leur rage profonde,
Contre eux viennent s'armer, tous les guerriers du monde.
Je vois d'Artois, Condé, Cobourg, & Frédéric,
Sous les drapeaux germains, que guidera Brunswich.
Leurs soldats marcheront, de victoire, en victoire,
Pour venger les Bourbons, mon trépas & ta gloire.
Les Rois triompheront, tant qu'ils seront unis,
Et pourvu que leur cœur, n'ait pour but que Louis.
Mais si l'enfer troublait leur heureuse harmonie,
Si l'or, l'ambition, l'amour, la jalousie . . . .
En achevant ces mots, sa langue se glaça.
La parole lui manque, envain il la chercha.
La Reine étend ses bras fixe les yeux sur l'ombre,
S'élance, & ne saisit qu'une masse d'air sombre.
Elle voudroit, encor, le voir, l'entretenir.
Mais, le destin s'oppose, à cet ardent désir.
Ainsi, lorsqu'une épouse, au milieu d'un vain songe,
Enfant né de Morphée, aime un flatteur mensonge,
Qui fait voir, à ses yeux, un époux, que la mort,
Ravit, dans son printems, à son fortuné sort.
Il lui semble le voir, l'embrasser & l'entendre.
Elle l'a retrouvé! quelle illusion tendre!
Ses bras, pour s'assurer, de ce trésor menteur,
Souvrent pour l'embrasser. O mouvement trompeur!
Sa voix manque; ses mains n'agitent que ténébres.
Cette illusoire erreur, de ses plaintes funébres,
Rappelle la mémoire; & son prémier réveil
Dissipe la vapeur qui flatait son sommeil.

Cependant, au Sénat, des hommes de courage,
Aux tiranniques loix, opposaint leur suffrage,
Leur énergique voix, que guidait la candeur,
Combattait les desseins de l'esprit novateur.
Bonal, ce grand Pontife, en cette étrange crise,
Présente un front d'airain, pour défendre l'Eglise.
Rohan, Juigné, Lara, Monmorenci, Cucé,
La Luserne, Le Franc, Thémines, de Cicé,
Roquelaure, Marboeuf, & vous, jeune Lafare!
Que l'Hélicon orna, d'une éloquence rare.
Grimaldi, Saint Sauveur, d'Etienne. Polignac,
Colbert, Latour-du-Pin, Beausset, Cheilus, Girac,
Castellane, Clugni, Bonneval, Mérinville,
Balore, Des Augiers, de Lessin, de Neuville,
De Mouchet, de Beauvais, les La-Roche-Foucaud,
Hercé, Nicolaï, Duplan, Bovet, Moreau,
Tous opposent leurs voix, leurs vertus, leurs suffrages,
Au schismatique effort, aux fureurs, aux outrages
De ces Catilinas. Anastases nouveaux,
Ils présentent leur tête en Martirs, en Héros,
Plutot, que d'abjurer, la Thiare, ou le Trône.
Par la crainte de ceux, que la force environne.
Dusson est le prèmier, qui se montre, en héros.
Sénateurs! leur dit-il; plutot mille échaffauds,
Que de perdre la foi, l'honneur, et votre estime,
En foulant, avec vous, le pouvoir légitime.
J'attirerais sur moi, le chatiment des Cieux,
Si j'adoptais jamais le serment odieux.
Anathême à Jarente, à Brienne pajure,
A Tallerand, fauteur d'une doctrine impure.

Ministres du Trez-haut, on ne nous verra pas
Trahir le sanctuaire, en laches apostats.
L'indigence, & peut-être, un plus affreux supplice,
Exercera, sur nous, la plus noire malice :
Mais dussent, tous les maux, dussent nos ennemis,
Attenter à nos jours ; on nous verra soumis
Aux lois saintes de Dieu, notre unique partage ;
Au Prince, a qui nos cœurs, doivent un juste hommage.
Nous dédaignons la mort, & tout autre tourment.
Ils ne durent qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Frappez : voila nos corps ; mais, que peut sur notre ame?
Le cachot, ou l'exil, ou le fer, ou la flamme?
Tels furent les transports, de ces cœurs embrasés.
Leurs coopérateurs, de ce zéle animés,
Souscrivent à leur foi, prets à donner la vie,
Pour leur Dieu, leurs autels, le prince, & la patrie.
Leurs noms se sont couverts, d'un éclat immortel.
On brulera, pour eux, un encens éternel.
Du méme amour épris, les héros de la France,
Suivent cette énergie, imitent leur cònstance.
Pour l'intèret commun, chacun d'eux s'enflamma.
Louis fut leur boussole : & l'honneur les arma.
D'artois, Condé, Bourbon, se placent à leur tête,
Pour conjurer l'orage & briser la tempête.
La noblesse s'échauffe ; & vole sur leurs pas,
Prête à braver les feux, le fer, & le trépas.
Le Roi dans le danger, & la France opprimée,
Enfantent cette ardeur. Ils forment une armée ;
Et chevaliers loyaux, ils jurent sur l'autel,
De mourir pour Louis, l'honneur, & l'éternel.

Ils volent à Coblents ; campent sur son rivage ;
Et par de feints combats, ils forment leur courage.
Ainsi Louis est seul. Hélas ! il est captif ;
Ses amis l'ont quitté d'Artois est fugitif,
Le comte de Provence est le seul qui lui reste ;
Pour être son conseil, dans ce révers funeste.
Prince sage, ami vrai, cher & fidelle époux.
Frére tendre, & sincére, & de l'honneur jaloux.
Ennemi des flatteurs, & des laches ministres,
Prévoyant les dangers, & les chutes sinistres.
Magnifique sans faste, économe en ses biens,
Prudent dans ses conseils, grand dans ses entretiens.
Si, d'une sceptre puissant, la fortune est avare,
Il sçut le mériter, par sa conduite rare.
Auprès de son Monarque, il se rend, quelquefois,
Pour parler le langage, & le devoir des Rois.
Prince ! dit-il, un jour, voici l'heure opportune,
De changer les révers de l'injuste fortune.
Vengez-vous, vengez-nous, d'un tissu d'attentats,
Par la flamme, & le deuil, le glaive, & le trépas,
Des escadrons tous prets, des Falanges nombreuses,
Vont punir, de Paris les marches orgueilleuses.
On attend sans retard, de votre ordre royal,
L'imperieux vouloir, & l'absolu signal.
Vous verrez nos guerriers, dans les flancs des parjures,
Enfoncer leur acier, & laver nos injures.
Bientot dans leurs faubourgs, les bombes, & les feux,
Voleront, pour punir ces exécrables lieux.
Vos Généraux outrés, Achiles implacables,
Vont diriger leur fer, vers ces murs détestables ;

Incendier Paris, frapper ses habitans,
Percer les factieux, égorger vos tirans.
Que le sang, & les pleurs, dans notre juste haine,
Ensemble confondus, aillent grossir la Seine.
L'impétueux Bouillé, dans son ardent courroux,
Anime ses soldats, a combattre pour vous.
Ils sont prêts a marcher, hatez vous, le temps presse.
L'excessive bonté, dégénére en foiblesse.
Voyez, de tout cotés, votre devoir écrit.
Le trône chancellant, & le culte proscrit.
La patrie aux abois, votre noblesse en fuite.
Prévenez, des grands maux, l'inévitable suite,
Si vous étiez plus dur, vous seriez respecté;
Vos rebelles sujets, auraint moins attenté.
Un cœur juste & sévère, est un frein pour le crime;
Et contre l'arrogance, un devoir légitime.
Arrêtez donc l'effort de la dissention,
En punissant l'audace, & la rébellion.
Quand l'état est bercé, par d'horribles tempêtes,
Une tête abattue épargne mille têtes.
Combien un pére vrai, d'un autre est different!
Un fils fut-il ingrat, est toujours son enfant.
Mû par un sentiment, a nul autre semblable,
Il se montre indulgent, même envers le coupable.
Tel Louis, dominé par un cœur paternel,
S'il punissait Paris, se croirait criminel,
Non, non, répondit-il, des coups de violence,
N'altéreront jamais ma royale clémence.
Je suis né trop sensible; & mon bras bienfaiteur,
Sera toujours propice, & jamais destructeur.

Je ne goutai, jamais, l'affreuse politique,
Qui prétend exercer un pouvoir despotique.
J'attendrai, du Français, un plus heureux destin;
Son esprit est changeant, mais son cœur est humain.
Mes yeux pourraint-ils voir, avec indifférence,
Par mon ordre, écraser l'élite de la France?
Exciter le carnage, au milieu de Paris;
Egorger les enfans, les femmes, les maris?
Verrais-je sans frémir, mille scènes tragiques?
Incendier ces tours, ces temples magnifiques?
Détruire ces palais, fruit de tant de travaux?
Moi seul, en être cause, & survivre à ces maux?
Ah! plutot, que le ciel, de son puissant tonnerre,
Me frappe, & m'engloutisse aux gouffres de la terre.
Avant que j'autorise un ordre si cruel;
Et que je me prépare un remords éternel.
Pardonnez, chére épouse! o mon fils! o ma fille!
La France fut plutot ma prémiére famille;
Et dut-on me trainer sous la faulx de la mort,
Mon invincible amour triomphera du sort.
Je mourrai, sans remords: & les races futures,
Sur le marbre, & l'airain lisant mes aventures.
A leurs fils dessillés, diront, en gémissant,
Que leurs péres avaint un Prince bienfaisant;
Qu'il vecut pour eux seuls: qu'il immola sa vie,
Plutot que d'exercer la moindre tirannie.
Sur mes cendres, Paris, alors désabusé,
Viendra pleurer un Roi, faussement accusé.
O mon frere! excusez ce langage sévére.
Monarque des Français, je suis, aussi, leur pére.

Je promis, en ceignant le suprême bandeau,
D'être leur bienfaiteur, & non pas leur fléau.
Je jurai, que ma main, au bien seul consacrée,
D'un sceptre ensanglanté ne serait point souillée.
Ce serment est sacré : je dois le maintenir,
Et montrer un coeur bon jusqu'au dernier soupir.
Je crains peu, des censeurs, les langues indiscrétes,
Moins encor, d'un état, les bruyantes tempêtes.
Pardonnons au coupable, & sauvons l'innocent,
Au hazard d'être cru, foible, & trop indulgent.
Quoi foible ! quand ma main, ne fut point vengeresse
La clémence d'un Prince, est-elle une foiblesse ?
Est-ce une crime d'aimer, pardonner, & souffrir ?
Non d'égorger, punir, se venger & haïr ?
Mon frére, à vos conseils, loin donc de condescendre,
Ma piété s'afflige & souffre a les entendre.
On redoute un tiran, sans qu'il soit estimé
Qu'importe d'être craint, je ne veux qu'être aimé
La Déesse à cent voix, indiscréte, & légére,
Du vrai comme du faux, véloce messagére,
Attentive au discours, ou regne la candeur,
Part, soudain, vole & peint, & l'esprit, & le coeur
De Louis, sous des traits de crainte, & de foiblesse.
Le méchant s'en prévaut, & sa maligne adresse,
Mêlant l'ingratitude, & l'insulte au mépris,
Ose tout ; & sa voix, ainsi que ses écrits,
D'un Monarque si bon, propagent les paroles,
Dans les Villes, les Bourgs, aux clubistes écoles.
Le succès suit l'astuce ; aulieu d'un tendre amour,
La fureur populaire augmente chaque jour.

Le Sénat s'enhardit, & sa noire malice.
Profitant des retards, du Monarque propice,
Abusera, bientot, de son cœur trop humain,
Pour usurper son trône, & lui percer le sein.
Hélas! loin d'appaiser cette fureur brutale,
Grand Roi! vous vous rendrez la piété fatale.
Fatale à vos sujets, à cent peuples divers,
A la France, à l'Europe, à l'entier univers.
Envain, pour arrêter une horrible anarchie,
Vos fidelles guerriers pour vous perdront la vie;
Envain, cent Rois puissants, armeront leurs soldats,
Pour livrer, aux tirans, de terribles combats,
Un excès de clémence, à vous même funeste,
Perdra vos bons sujets, loin de sauver le reste.
Et votre ame royale, écartant tout secours,
Ne pourra plus, sauver l'Empire, ni vos jours.
Ainsi, quand une main crédule, & confiante,
Sur un navire en feu, verse une huile innocente,
A la flamme, elle apprête un aliment nouveau;
Pour dévorer les mats, & le corps du vaisseau.
Et quand pour étouffer l'élément qui domine,
Le nocher fait effort, pour lancer l'eau voisine,
La pompe est trop tardive; alors le batiment,
Dilaté par le feu, créve dans le moment.
Et la poudre enflammée, élance sur la cote,
Les matelots mourants, & le corps du pilote.

Fin du quatriéme Chant.

CHANT CINQUIÉME

Tandisque, des ligueurs, les chefs plus résolus,
Des bontés de leur Roi, font un indigne abus;
Entre les bords du Rhin, & ceux de la Moselle,
De la France, on voyait, la noblesse fidelle,
Voler, devant Coblentz, au chemin de l'honneur,
A l'ombre du drapeau, guidé par la valeur.
Là, par de feints combats, cette troupe guerriére,
Apprend l'art de lancer la foudre meurtriére.
On s'anime, on s'excerce, & par de fiers essais,
Le novice soldat s'accoutume au succès.
A l'aide d'une habile & cruelle industrie,
Ces Héros pour veuger le prince & la patrie,
Par des jeux d'excercice, & des coups innocents,
Préparent, de concert, la chute des tirans.
Ainsi, des Villeroi, des Saxe, des Turenne,
La milice, autrefois, combattait sur l'aréne.
Ici, parait marcher, un bataillon poudreux,
Foulant, a pas comptés, un terrain sabloneux.
Il se rompt; il se plie; avec ordre, il s'avance;
Il suit un corps rival, qui se met en deffence.
Et comme, si c'étoit contre des ennemis,
Leurs bras sont opposés sans cesser d'être unis.
Là des chevaux fougueux, le mords blanchi d'écume,
Leurs flancs épais couverts, de leur guerrier costume,
Prêtent leur cou docile, au movement du frein,
Que dirige, à propos, une fléxible main.
Tantot, avec lenteur, ils marchent en silence,
Tantot, impétueux, chaque coursier s'élance.

Et s'ils vont au galop, leurs pas précipités,
Font trembler l'air, la terre, & les flots agités.
On entend bruire, au loin, les sons des clairons,
Les échos des tambours, & l'airain des trompétes.
Tout réveille l'ardeur des chefs & des soldats.
Tous brulent de combattre, & de plonger leurs bras,
Dans le sein des tirans, usurpateurs du trône.
Hazards, dangers, trépas, rien plus ne les étonne.
Tous les bords d'alentour, sont couverts de chevaux,
De mousquets, de canons, de lances, de drapeaux.
Les tourbillons, ou roule, une noble poussiére,
Dérobent, à leurs yeux, & le ciel, & la terre.
L'air frappé, retentit de mille bruits divers,
Pareils au noir courroux des tempêtes des mers.
L'impitoyable mort appréte ses ravages;
La guerre ses fléaux; & le fer ses carnages,
Sur un large plateau, tapissé de gazon,
La jeunesse fougueuse imite un cercle rond.
Deux-a-deux, tour-a-tour, vétus à la légére,
Ils croisent leurs fleurets; frappent du pied la terre.
Les bras, les reins, le corps mobiles en tous sens,
Le visage animé, les yeux vifs & perçants,
Par de feints mouvements, ils s'élancent, s'attirent;
Portent, parent des coups, s'allongent, se retirent.
Leur ardeur, leur souplesse, & leur agilité,
Sont égales, ainsi que leur rivalité:
Dans cette lice aimable, ou commande la gloire,
Tantot l'un, tantot l'autre effleure la victoire;
Et comme, si c'étoit pour défendre leurs jours,
Tout est, en eux, souplesse, artifice, & détours

Leurs assauts sont fréquents ; leurs manœuvres habiles,
Leur acier perce l'air, de cent coups inutiles,
Chacun, pour s'assurer, un succès balancé
Par le fer, & l'honneur, également pressé
Fait ses derniers efforts. La fortune, & l'adresse,
Terminent ce combat. Une vive allégresse
Couronne le vainqueur, honore le vaincu.
Un suffrage inégal, à tous deux est rendu.
Ce jeu simple, est exempt de malice, & de haine.
Les combattans, d'accord, s'embrassent dans l'arène ;
Repoussent toute envie, & promettent aux cieux,
De ne porter leur fer, que chez les factieux.
Plus loin, sur des coteaux, pour bien fixer leur vue,
Et pour mieux embrasser une vaste étendue,
Les enfants du génie, émules des Vaubans,
A l'aide du compas, & de leurs instruments.
Tracent, sur le carton, des lois géométriques ;
Des lignes, des degrés, des plans géografiques ;
Et combinent, de l'art, les calculs destructeurs,
Afin de peindre aux yeux, sous diverses couleurs,
L'explosion du feu, sa force & sa vitesse ;
Ce que peut, sous un mur, & la mine, & l'adresse,
L'attaque d'un bastion, d'un fort, d'un boulevard ;
Le bronze d'une tour, la foudre d'un rempart.
Dure nécessité, qui force la justice,
D'unir à la valeur, un cruel artifice !
D'autres, dans un valon, ou serpente le Rhin,
Assis sur un émail, de soucis, & de Thim,
Font entendre, aux échos, répétent aux deux rives,
Les accents douloureux, de leurs lires plaintives.

Tels étaint les concerts, tels étaint les regrets,
De leurs tendres clairons, de leurs doux flageolets.
Loin des bords de la France, assis près de cette onde,
Témoins de nos malheurs!
Rochers, plaines, forets, & vous source profonde!
Voyez couler nos pleurs;
A ces saules pliants, nos harpes suspendues,
Ne rendent plus leurs sons.
Envain, nous dites vous, Nayades ingénues!
Chantez-nous vos chansons.
Hélas! comment unir les chants de la tristesse,
A ceux de nos haubois?
Comment, à vos désirs, quand le chagrin nous presse,
Accomoder nos voix?
Climats, jadis, heureux que féconde la Seine!
Ah! si de vos bienfaits,
Je perds le souvenir: que ma langue inhumaine,
S'attache à mon palais.
Si je vous oubliais, soleil de mon enfance!
Tombeau de mes ayeux!
Puissè-je ne plus voir, qu'avec indifférence,
Et ma droite, & mes yeux.
De Sauvages tirans persécutent nos Princes;
Avides de leur sang,
Contre eux, ils ont armé, dans nos tristes Provinces,
Et tout séxe, & tout rang.
Nos filles, nos enfants, espoir de la Patrie,
Ecrasés sous leurs coups,
Sont, sans nulle pitié l'objet de leur furie,
Et de leur long courroux.

Trop rigoureux destin ! Avec tant d'injustice,
Et de fureur, peux-tu ?
A la force barbare, aux horreurs du caprice,
Soumetre la vertu ?
Au milieu de ces jeux, de ces bruits, de ces armes
Qui pour des cœurs Français ont d'invincibles charmes,
D'Artois, environné d'un cortége guerrier,
Fait mouvoir tous les corps, parcourt chaque quartier.
Encourage, applaudit, porte au cœur de l'armée,
Cette ardeur dont, au fonds, son ame est enflammée.
Il sçait conduire un camp, battre, donner l'assaut.
Tromper, changer d'attaque, & céder quand il faut.
On voit cent escadrons, par ses leçons utiles,
Avancer, faire ferme, ouvrir, serrer leurs files.
L'Oriflamme sacrée, antique monument,
Aux fidelles sujets, servant de ralliment,
Flotte a coté du Prince; un chacun la révére;
Adorant de sa croix, le divin caractére.
Un mouvement subit passe dans tous les rangs;
Et rallume le feu de ces fiers combattans.
Tous forment le dessein, de s'ouvrir un passage
Sur les membres glacés d'un ennemi sauvage,
Qui vient de leur ravir, dans sa férocité,
Leurs Pontifes, leur Roi, leurs biens, leur liberté,
Le berceau de leurs jours, la tombe de leurs péres,
Leur patrie, objet cher, même aux Ours solitaires;
Leur espoir, leur plaisir, leurs charmes, leurs douceurs,
Ce qui fait le soutien, & l'orgueil de leurs cœurs.
D'Artois goute, en secret, la douce jouissance.
De voir, dans ses guerriers, autant défervescence;

Ce n'était plus ce Prince, au temple de Paphos,
Endormi dans les bras, d'un indolent repos ;
Lorque jeune, & sensible aux graces de Cithére,
L'amour lui prodiguait l'aimable don de plaire.
Ou que, tranquille au sein, des molles voluptés,
Son esprit ne songeait, qu'aux jardins enchantés,
De Meudon, de La Meute, objets chers à la Reine,
De Marly, Saint Germain, Fontainebleau, Vincenne.
Souvent il dédaignait le triomphe des cœurs,
Pour voler, sur les pas, des veloces piqueurs.
Des Nimphes de la Seine, oubliant les beaux charmes,
Il prenait, de Diane, & l'adresse, & les armes,
Pour forcer le Sanglier, destructeur d'Adonis,
Ou rélancer le Cerf, dans le bois de Cypris.
Soit encor, pour percer, d'un plomb chaud, & rapide,
Ou le Daim fugitif, ou le Chevreuil timide.
Animé, par le son, du Cor retentissant,
Il suivait les détours, du Limier clapissant.
Tantot, sur son coureur, dans le Parc de Versailles,
Traversant les taillis, franchissant les broussailles,
Le pas léger, l'œil juste, il courait foudroyer,
La Perdrix échappée au choc de l'Épervier.
Tantot, s'il négligeait les grôtes, la verdure,
Des bois de Trianon, chéris de la nature,
Dans des chars, attelés aux ailes des Zéphirs,
Il allait, dans Paris, gouter d'autres plaisirs.
Là, ce Prince sensible, aux sons de Melpoméne,
Ses yeux, versaint des pleurs, dans une tendre Scéne,
Ou des Héros captifs, ou des Rois dans les fers,
Etaint suivis, par tout, de funestes révers.

Mais que la voix peignait bienfaisans, magnanimes,
Ressemblant à des Dieux, par leurs vertus sublimes!
Maintenant, insensible aux attraits de l'amour,
Aux chasses des forets, aux plaisirs de la Cour,
Il suit, dans ses malheurs, le penchant qui l'entraine,
Ne songeant, qu'au coursier, qui vole dans l'aréne.
Qu'a feindre, sur ces bords, d'habiles campements,
Ou qu'a faire crouler, de forts retranchements.
Ici son bras prépare une prompte défaite,
Là, son adresse forme une belle retraite.
A pied, comme à cheval, intrépide guerrier,
Il ne sent d'autre attrait, que l'attrait du laurier.
Il montre, d'un Lion, la fougue vengeresse,
Et du rusé Serpent, la prudente sagesse.
D'un bout de camp à l'autre, il vole, avec ardeur.
C'est d'un Eclair brillant, la rapide vapeur.
Il revoit, àtravers des files militaires,
Les corps, les divers rangs, les statures guerriéres;
Il observe, le port, de chaque régiment,
Et fait, des escadrons, l'exact dénombrement.
Des ailes, & du centre, il combine l'ensemble,
Il écarte les rangs, les presse, les rassemble.
Ici, les Fantassins, dans leurs lignes serrés,
Forment sur divers points, des bataillons quarrés.
Là, sur de vifs Coursiers, les Housards intrépides,
Sont tous prets d'affronter les foudres hommicides.
Les Flutes, les Tambours, les Fifres, les Hautbois,
Rehaussent le courage, inspirent, à-la-fois,
Par leurs nobles accords, & leurs sons énergiques,
Leurs roulements bruyans, leurs marches simphoniques,

Et la valeur aux chefs, & l'ardeur aux soldats.
Ce n'est point cette ardeur qu'on voit dans les combats,
Se changer en fureur ; mais une ardeur flexible,
Aux terreurs de la mort, rendant l'homme insensible.
Rivages de Coblents ! devenez orgueilleux,
De voir, sur votre sol, ces guerriers généreux.
Ces enfans des héros, célébres dans l'histoire,
Que la France a produit, dans ses beaux jours de gloire.
L'élite de l'Europe, & de tout l'univers ;
Immortels par leurs noms, leurs vertus, leurs revers,
Ils vont, en conquérans, comme autant d'Alexandres,
Comme autant de Henris renaissant de leurs cendres.
Voyez Beauvean, d'Enghien l'Achile des Bourbons,
Balançant de sang-froid, la foudre des canons.
Des Chevaliers Français, tel est le caractère.
Tel est leur grand dessein, en cette horrible guerre :
C'est pour venger le Ciel, leur Prince, & leur honneur,
Qu'ils montrent, sur ces bords, cette noble fureur.
Telle contre Illion, la Grèce dans sa haine
Arma le brave Ajax, le Prince de Micène,
Le grand Agamemnon, Diomède en courroux,
Ulisse aimé du Ciel, le plus sage de tous.
La tronpe asiatique, alors si redoutable,
Assiégea les remparts de la cité coupable ;
En abatit les Tours, & leurs Temples sacrés,
Mit en cendres ses murs, & ses lambris dorés.
Ainsi, Paris verra ses habitants volages,
Expier leurs forfaits, dans l'horreur des carnages.
Tandisque, dans le cours d'un jour pur, & serein,
Les champs de la Moselle, & les rives du Rhin,

Offrent, aux spectateurs, ces mouvemens habiles,
Et que, de nos Bourbons, les cohortes agiles,
Se rangeaint, pas-a-pas, sous leurs divers drapeaux.
De loin, on voit courir un char, et des cheveaux.
Ils arrivent au camp : leur conducteur avance.
On distingue, bientot, le Comte de Provence.
Par des vive le Roi, les soldats, à l'instant,
Font retentir les airs, les rives, & les camps.
Mais ces précoces cris d'un amour énergique,
Se changérent bientot, en tristesse publique.
Précédé, seulement, d'une page fugitif,
Le Prince, sur son char, triste, morne, & pensif,
Aborde ; & ses deux yeux se remplissent de larmes.
Elles font concevoir les plus vives alarmes.
On l'entoure ; on l'écoute, & d'un ton gémissant ;
Amis ! Tout est perdu. Louis le Bienfaisant,
Son Fils, ce tendre espoir, & sa Sœur, & la Reine,
Ont été reconduits, aux rives de la Seine,
Pour se voir prisonniers, sujets à nos tirans ;
Et peut-être, livrés à d'horribles tourments.
La nuit, à la faveur d'une pale lumière,
De Paris, nous avions traversé la Barrière ;
Il semblait que le ciel, secondait nos souhaits,
En nous faisant voler, avec un plein succès.
Sous des noms empruntés, un mesquin attelage,
Une garde secréte, un obscur équipage,
Le tems nous emportait, sur un zéphir léger,
Pour échapper encore, aux hazard du danger,
Nous prenons, de concert, une route diverse,
Le Roi choisit, exprès, un chemin de traverse.

Hèlas ! en le laissant, je l'arrosai de pleurs ;
Comme, si j'eusse, alors pressenti ses malheurs.
Il était, sur le point, d'outrepasser Varénes,
Quand deux monstres armés, se saisissent des Rennes,
Qui guidaint les chevaux ; les gardes courroucés,
Présentent, aussitot, leurs sabres aiguisés,
Opposant leur courage, au glaive téméraire,
De ces deux scélérats, qu'aveuglait la colère.
Le sang allait couler, quand Louis, de sa main,
Dètourne l'acier, pret à percer leur sein.
Arrêtez, leur dit-il, quel esprit vous égare?
Qui verse un sang Erançais, à mes yeux, est barbare.
Avant que de frapper, avec tant de rigueur,
Consultez ma clémence, interrogez mon cœur.
Ne suis-je pas, de tous, le Monarque, & le pére?
Vous le savez ; je hais la fureur sanguinaire,
Et s'il faut acheter ma propre liberté,
Au prix d'un citoyen, détruit, ensanglanté,
Dans les bras des tirans, qu'on me remette encore,
Plutot que de commetre un meurtre que j'abhorre.
On accourt, on s'échauffe. On sonne le tocsin.
O frére malheureux ! déplorable destin ! . . . .
La Déesse à cent voix, à cent yeux, cent oreilles,
Prompte à conter, des Rois les maux, & les merveilles,
Légére dans sa course, ainsi que les éclairs,
Vole, & répand ce bruit en mille endroits divers.
Sa voix qui sert d'oracle, allant de plaine, en plaine,
Arrive, & le rapporte aux peuples de la Seine.
L'impérieux Sénat, que ce départ sécret,
Avait déconcerté forme un nouveau décret,

Pour arrêter son Prince, enchaîner ses gens-d'armes,
Et traîner, dans Paris, sa famille, en alarmes,
Le sort, cruel enfant de la fatalité,
Sur un char, teint de sang, par la rage porté,
Traîne les trois agents de cet arrêt infâme.
On retourne à Paris. Épargnez à mon âme,
La perçante douleur, de tracer le récit
Des blasphêmes affreux, que le peuple vomit.
Des esprits forcenés, Louis toujours, en père
Excuse les erreurs, les flatte, & les modére.
Il ne consulte, encor, que leur félicité;
Opposant la clémence, à la férocité.
Pour tout dire, en un mot, mon frére est dans les chaînes;
Ainsi que ses enfans. La Parque, dans nos plaines,
Moissonne, de sa faulx, les citoyens proscrits.
Paris est le tiran des cœurs, & des esprits.
Le salut des Bourbons, seul salut de la France,
Dépend de nos efforts, & de notre vaillance.
De la cause des Rois, juste appréciateur!
Dieu! Soyez-en encor, le terrible vengeur!
Apeine a-t-il parlé, qu'un éloquent murmure,
Porte, de rang en rang, cette horrible aventure.
Tous en sont indignés. On entend, dans le camp,
Pousser, jusques au ciel, un long gémissement.
Pareil au bruit naissant, quand l'aquilon rapide
Murmure, & fait gronder, le sein de l'hespéride.
Alors, sourds, & lointains, ces sifflements divers,
Prépárent la tempête, aux ondes des deux mers.
Un mouvement soudain, s'empare des milices.
Quel genre de trépas, quels bourreaux, quels suplices?

Puniront, disent-ils, de si grands scélérats?
Accourons leur livrer, mille & mille combats.
Portons, chez les ligueurs, de cette ville infame,
Le désordre, la mort, & le fer, & la flamme.
Que leurs membres, par nous, épars, ensanglantés,
Aillent rougir la Seine, & ses bords infectés.
Du Tartare, invoquons, la terreur invincible,
Et de l'Olimpe aigri, la justice inflexible.
Ou plutot, de nos cœurs, suivons l'impression,
Et de notre valeur, la noble impulsion.
Quel obstacle, pourra, dans leur marche fougueuse,
Arrêter de nos pas, l'ardeur impétueuse?
Quand nous irons combattre, un peuple sans pudeur,
Des prêtres, & des grands, tirannique oppresseur!
De ces vils sénateurs, orgueilleux démagogues!
Allons exterminer les folles sinagogues.
Défendre la patrie, est une sainte loi.
Mourons, donc, s'il le faut, pour elle, & pour le Roi.
Ils dirent: aussitot, ils lévent, vers les nues,
Leurs mousquetons chargés, & leurs piques aignes,
Tous les corps, à la fois, font un seul mouvement,
Sans attendre, des chefs, l'exprès commandement.
La fureur se déchaine; ont croit voir les Orgies.
On entend des clameurs, jusqu'alors inouies.
Ils marchent vers Paris; vers ses faubourgs obscurs;
D'indignes assassins, réceptacles impurs.
Il leur semble, déja, lui livrer cent batailles.
Miner ses boulevards, abattre, ses murailles.
Mais ce zéle bouillant, téméraire & fougueux,
N'est qu'un couroux sans régle, aveugle, impétueux.

D'Artois, pour retenir, leur imprudente audace,
Met envain, en usage, & priére, & menace.
Morphée arrête seul, ces guerriéres fureurs.
En semant, sur leurs yeux, ses soporiques fleurs.
Déja le crépuscule, & ses sombres livrées,
Investissaint, des champs, les terres labourées.
Les flambeaux de la nuit attiraint, & troupeaux,
Et bergers, & soldats, aux lieux de leur repos.
Mais quand, le len-demain, la diligente aurore,
Eut conduit sa clarté, sur le rivage more,
Et que, de ses rayons, sortis du fonds des eaux,
Le soleil eut doré, les tours, & les coteaux,
Prompt, alors, & porté, sur ses ailes légéres,
Le sommeil fuit, au son, des Trompes militaires.
Les Tambours, dans les camps, par un fort roulement,
Invitent les guerriers, au commun ralliment.
Chacun s'arme à l'envi, se prépare, & s'empresse,
De reprendre, soudain, le rang qui l'intéresse.
Les Fifres, les Clairons, les Flutes, les Hautbois,
Raniment le courage, élévent à la fois,
Et l'ardeur du soldat, & la fougue enflammée,
Des coursiers écumans, & des chefs de l'armée.
Les Princes revétus, de leurs habits guerriers,
Pressent des éperons, les flancs de leurs coursiers.
Ces coursiers, pleins de feu, mais à la main dociles,
Impatients du frein, sous les rénes mobiles;
Fiers esclaves de l'homme, impétueux, légers,
Frappent du pied la terre, appellent les dangers,
Ils semblent à l'armée, assurer la victoire.
Et vouloir partager, ses lauriers, & sa gloire.

Xavier, se montre en prince, expert, tranquille, actif,
Prévoyant les dangers ; circonspect, attentif,
Aux besoins éloignés, aux prudentes mesures,
Qui couronnent la fin, des entreprises sures.
Flegmatique, évitant l'impétuosité.
Son action n'a rien, de trop précipité.
Excusant les erreurs ; n'imputant, à personne,
Le disgraces du sort, lorsqu'il nous abandonne.
Son panache, sa croix, ses armes, son collier,
Annoncent le Chrétien, le Prince, & le guerrier.
En caractère d'or, en bosse relevées,
Sur son casque d'argent, sont ces lettres gravées,
Qu'on voit luire, de loin, qu'on lit avec transport :
Notre Roi, nos autels, notre honneur, ou la mort.
Sa cuirasse éblouit : son merveilleux ouvrage
Surpasse la matiére, & porte un assemblage
De chiffres, d'écussons, & d'emblêmes heureux ;
Simboles des exploits, des héros ses ayeux.
La, Paraissent, sur pied, Pépin, & Charlemagne,
Subjuguant les Saxons, l'Ibére, & l'Allemagne.
Tous deux, Sauveurs de Rome, & grands restaurateurs,
Des sciences, des arts, des temples, & des mœurs.
Le Père des Bourbons, y parait, à la nage,
Un poignard à la bouche, opposant son courage,
Aux nombreux Sarrasins, qui tout le long des eaux,
Lancent, d'un bras nerveux, leurs aigus javelots.
Inutiles combats ! Louis force damiète
De devenir, comme eux, son illustre conquête.
Plus bas, de Marignan, est l'insigne vainqueur.
Montrant, à son rival, la loyale candeur,

Fille de l'éternel, embrassant la franchise,
Et foulant, à ses pieds, l'astuce, & la surprise.
Sans pareil, sans reproche, intégre chevalier.
Uranie, & Clio, le couvrent de laurier.
D'Artois marche en second, à coté de son frére ;
Plus aimable, peut-être, aussi vif, moins sévére.
Il semble, que l'amour, & le Dieu des combats,
Sont unis pour armer, & son cœur, & ses bras.
L'un a mis, dans ses yeux, les graces de cythére ;
Et l'autre, dans sa main, son terrible tonnerre.
De sa ceinture pend un cimeterre épais.
Et dessus sa cuirasse, on lit les plus grands faits
De nos deux plus grands Rois, chef d'œuvre inimitable,
L'Aegide des Bourbons, aux coups impénétrable.
On y voit, en rélief, dépeint Henri le grand ;
Lorsqu'il fut, de la France, & pére & conquérant.
La justice, & la paix, de leur bouche divine,
Éteignent le flambeau d'une guerre intestine ;
Et des anges ailés, sous d'aimables couleurs,
Présentent, aux Français, des palmes & des fleurs.
Autour du casque, on lit, ainsi qu'une sentence :
„ Tremblez, vils ennemis ! votre perte s'avance. „
A la honte, aux remords, les factieux livrés,
Pour éviter ses coups, coureut de tous cotés.
Mais Henri, comme un Dieu, dépose son tonnerre,
Pour cesser d'être craint, & devenir leur pére.
Au milieu de l'Aegide, est un coursier fougueux ;
Secondant, d'un héros, & la main, & les vœux.
Tout fier de son fardeau, souple & docile aux rennes,
Ses crins flottent au gré, des volages haleines.

Plus léger que les vents ; il marche avec fierté.
Il se plie, & bondit avec agilité
Sur son dos, est assis, d'un air male, & robuste,
Louis le grand ; ses yeux, son port, son front auguste,
Sont tels, que quand son bras foudroyait l'ennemi.
Le prestige de l'art, ensemble à réuni,
Ses exploits, ses vertus, avec chaque trophée.
Dans sa droite, il soutient son invincible épée,
L'éffroi des Rois ligués. Il comande au destin ;
Et fait signe aux soldats, de traverser le Rhin.
L'Espagne est, à genoux, qui lui demande un maitre.
Et l'aigle des germains, fuit n'osant plus paraitre.
Son front victorieux, brille sur ce métal.
C'est son geste, sa taille, & cet air martial,
Qu'il montrait, soit, qu'il fut adoré, dans Versailles,
On soit, qu'il présidat aux sanglantes batailles.
Son bras, vient de placer, ses armes, & ses lys,
Et le sceptre espagnol, dans la main de son fils.
Il montre à l'univers, la France couronnée,
Les ligueurs à ses pieds, & l'europe enchainée.
Condé marche après eux, soutenant tout le poids,
Des intérets du Ciel, de la cause des Rois.
Ce grand Prince est suivi des anciens capitaines,
Pareils aux Luxembourgs, aux Saxes, aux Eugénes.
Talaru, Chauvigni, Bréteuil, Brige, Durfort,
Lubesac, Puissegur, d'Argentré, Roquefort,
La Croix, Lessin, d'Osmond, Pressigni, d'Aubeterre,
Roquelaure, de Poix, Poliguac, Saint Aulaire,
Autrefois, généraux, sont maintenant, soldats.
Oubliant leurs amours pour voler aux combats.

Dociles à leur chef exempts de jalousie ;
Ils immolent l'orgueil de leur rang, de leur vie.
Une force divine, un attrait enchanteur,
Éléve leur courage, & transforme leur cœur.
Sous de tels conducteurs, ces troupes enflammées,
Marchent, au nom sacré, du grand Dieu des armées.
Tous attendent, des chefs, les ordres absolus,
Dans un sage conseil, murement résolus.
Quand, d'un ton inspiré, le Comte de Provence,
Impose, de sa main, un farouche silence.
Il parait, tel qu'un Roi, blessé par un affront ;
Tous les soucis publics sont écrits sur son front.
Ses traits majestueux, attirent les pensées,
Les cœurs, & les regards, des troupes ramassées
Elles prêtent l'oreille ; on n'entend aucun bruit ;
Tel est, après le jour, le calme de la nuit,
Quand, après les travaux, des champs, & de la ville,
Tout se tait, & s'endord ; tout devient immobile.
Et lorsqu'il vit, que tous, sur lui fixaint les yeux,
Le visage animé, levant les mains aux Cieux :
Grand Dieu ! s'écriat-il, qui sondez les abimes !
Et soutenez, des Cieux, les colomnes sublimes !
Anges du firmament ! témoins de nos malheurs !
Des Rois, & des autels, souverains protecteurs !
Monarques ! Potentats ! Puissances de la terre !
Qui voyez dans nos mains, le fer, & le tounerre !
Vous sçavez, qu'à regret, nous allons le lancer,
Sur des fréres ingrats, qu'on ne peut excuser.
Nos soldats sont armés pour en faire justice.
Malgré tout, ces soldats sont exempts de malice.

Pour fléchir les ligueurs, nos soins sont superflus.
Aveugles, insensés, rien ne les touche plus.
Le sang qui va couler, est le sang de nos proches;
Mais peut-il exciter des remords, des reproches?
Enflés par leur audace, & leurs prospérités,
N'ont-ils pas, trop long tems, abusé des bontés,
D'un Roi, qui n'a pour eux, qu'un extrême tendresse.
Ah! voyez leurs forfaits! voyez notre détresse!
Encor chérissons nous, cet ennemi mortel,
Quoique méconnoissant, quoiqu'injuste, & cruel.
Arbitre des combats! voulez vous notre vie?
Elle est à vous, au Prince, aux Lois, à la Patrie.
S'il faut mourir, mourons dans le champ de l'honneur.
Nous vous livrons nos jours, conçus dans le malheur.
Mais, des moustres, s'il faut opprimer la mémoire,
Que votre Ange, en nos camps, ammene la victoire.
Dieu ne doit, aux tirans, prêter aucun appui.
En combattant pour nous, nous combattons pour lui.
Lui seul peut, d'un clin d'œil foudroyer les perfides;
Entrouvrir les enfers, sous leurs pas homicides.
Terrasser les Géans, de ce peuple maudit,
Comme sous Gédéon, sous Juda, sous Judith.
Faire crouler leurs murs, au son de nos trompêtes;
Il peut changer en deuil, leurs baccanales fêtes;
Courber leur tête impie & forcer les méchants,
D'être, comme la feuille, éparse au gré des vents.
Lui seul peut en un mot, rétablir la couronne,
Nos temples, & nos lys, & la France, & le trône.
Mais, faut-il, sur lui seul fonder tout notre espoir?
Non; il veut que nos bras secondent son pouvoir,

Il exigea, toujours, par ses loix éternelles,
Le concours des humains, aux œuvres naturelles.
Attendre tout de lui c'est le tenter envain.
Notre effort doit répondre, à son secours divin;
Il dit: & dans le camp, tel est l'ardeur guerriére,
Qu'elle veut, sans tarder, s'ouvrir une carriére,
Pour marcher vers Paris. Sous leurs drapeaux flotants,
On voit, de la fureur, les affreux mouvements.
Déja, les escadrons, se tournaint vers la France;
Lorsque, le grand Condé, fend la presse & s'avance.
Son age, son régard, plus encor que son nom,
De tous les combattants, fixent l'attention.
Princes! & vous, dit-il, bandes confédérées!
Modérez les transports de ces ardeurs outrées.
Ecoutez tous; je dois pour l'intéret commun,
Faire à votre bravoure, un reproche opportun.
La valeur, ne peut être une vertu de l'ame,
Qu'autant, que la sagesse, en dirige la flamme.
Aller à tout péril, c'est n'être que soldat;
Et le courage seul, ne sauve pas l'état.
Le mépris de la vie, est un ardeur brutale;
Un frenetique effort, une fougue fatale.
Quand un guerrier, ne suit, que sa présomption,
Sans prudence, sans loix, sans modération.
Alors, cette fierté, comme un coup de tempête,
Au lieu de la victoire, entraine la défaite.
Ce n'est pas, que mon cœur ne reconaisse, en vous,
A ces beaux mouvements, à ce noble couroux,
Le sang de nos Français, & de nos chefs suprêmes.
Mais, dans nos grands projets, fuyons les deux extrêmes.

Avant notre entrepise, épuisons les avis.
Consultons nos efforts, sondons nos ennemis.
Le Ciel, qui prend plaisir, aux legitimes guerres,
Proscrit, en même tems, les moyens téméraires.
Avec si peu de bras, vous seriez vous flattés,
De terrasser, vous seuls, des géants révoltés?
Qui présentent des fronts, & des camps formidables;
Des remparts hérissés, & des forts redoutables.
Nos guerriers, il est vrai, sont hardis, pleins d'ardeur,
Mais ils sont peu nombreux, contre un peuple en fureur,
Emporté par un zéle aveugle, & fanatique;
Dans ses prétentions, d'autant plus énergique.
Voudrez vous, confier, à des coups incertains,
De notre Roi captif, les prétieux destins?
Je sçais que le grand nombre est souvent inutile;
Mais, convient-il d'attendre, un miracle facile?
Je suis pret, comme vous, a braver les hazards,
A mépriser le fer, & les feux des remparts.
Mais, si je ne suivais qu'un aveugle courage,
Le Ciel me jugerait plus imprudent, que sage.
Et, si de la fortune, un révers malheureux,
Venait combler nos maux; dans ce désastre affreux,
Nous serions le jouet, de l'Europe attentive,
Et, des siécles futurs, la fable distinctive.
Sont ce-là ces héros, diraint les nations,
Dans la malignité, de leurs dérisions,
Ces célébres Français, dont les noms, & la gloire,
Ornérent, en tous tems, les fastes de l'histoire,
Lorsqu'enflés, par le vent de leur présomption,
Ils ont ouvert l'abime à leur destruction?

Des caprices du sort, prévenons donc l'injure.
Et pour frapper nos coups, d'une maniére sure,
Cherchons, chez nos voisins, un appui généreux,
Pour un même intéret, lions nous avec eux.
C'est la cause des Rois, que nous allons défendre;
Si nous étions vaincus, que doivent-ils attendre?
Une ruine entiére; & la loi du plus fort,
Qui leur fera subir, l'esclavage, ou la mort.
N'importe, quel motif guidera leur puissance;
Soit honneur, ou devoir, soit terreur, ou prudence.
On les verra, bientot, devenant nos amis,
Combattre, de concert, nos communs ennemis,
L'Europe intéressée, est dans l'inquiétude;
De ses projets flotants, rompons l'incertitude.
Apprenons, a ses Rois, quel espoir les attend,
S'ils ne secondent point, ce dessein important.
Choisissons, parmi nous, des esprits, dont l'adresse,
Joigne à la politique, une mûre sagesse,
Qui sache l'art heureux de décider les cours,
A nous donner de prompts, & d'effectifs secours.
Il dit: & du héros, la langue impérieuse,
Arrête, des guerriers, la fougue impétueuse.
Seulement, la jeunesse, ardente en ses désirs,
Souffre impatiemment, ces importuns loisirs.
Un excès de courage, & bien loin de s'éteindre
Croissant, de plus en plus, dans leurs yeux va se peindre.
Mais, la voix de leurs chefs, aux Princes réunis,
Les appaise, & les rend fidéles, & soumis.
Sous les drapeaux guerriers, la force, & la prudence,
Conduisent le succés; mais la fausse vaillance,

D'un chef, dont le courage est trop précipité,
Produit un Phaéton, plein de témérité.
Il vole à tout danger, sans nulle retenue.
C'est un éclair subit, qui se perd dans la nue.
Et quoique, plein d'ardeur, s'il ne sçait à propos,
Retenir cet élan, ce n'est plus un héros.
Mais une ame, brulant d'une flamme inutile;
Général inexpert, conducteur inhabile;
Qui prépare un abime, à son Prince, à l'état;
Un opprobre à son nom, & des fers au soldat.
Ainsi trop emporté, sans lois, sans discipline,
Il vole sans mérite, à sa propre ruine.
Tel, un cheval fougueux, sous une rude main,
Dans sa course, ne sent, ni le fer, ni le frein;
Il s'élance, avec force, & dans le précipice,
Tombant, il fait rouler, le conducteur novice.
Mais, si le cavalier, par un habile effort,
Lache, ou tient à propos, les rénnes, & le mords,
L'animal, se pliant, aux volontés du maitre,
Parmi les escadrons, bientot, ose paraitre,
Pour partager, ensemble, au milieu des guerriers,
Le prix de la victoire, & l'honneur des lauriers.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIÉME

La saison du printemps, étoit à son aurore.
Les gros frimats en fuite, on ne voyait encore,
Que les tendres boutons qui promettent des fleurs ;
De l'ornement des champs, jeunes avant-coureurs.
Dans l'enceinte des bois, privés de leur feuillage,
Les oiseaux bégayaint un informe ramage.
Flore, dans la prairie, à peine paraissait.
L'Orme était verdoyant, le Buisson fleurissait.
Dans l'ombre des vallons, la tendre Tourterelle,
Gémissait rarement ; une seule Hirondelle
Préludait, de l'hiver, la désirable fin.
Le jeune Agneau sévré, broutait deja le thim.
Le Taureau commençait à mugir, dans les friches,
Et le Cerf, à marcher, sur les traces des Biches.
Quelque fois, le Berger, sur le naissant Gazon,
Essayait, sur le soir, l'air de quelque chanson ;
Car le frais du matin, empéchait la Bergére,
D'aller, au point du jour, sur la pâle fougére.
L'amour, & les jardins secouaint leur sommeil,
Et la nature entiére, était a son réveil.
C'est alors qu'on embouche, au lever de l'aurore,
Les Flutes, les Clairons, & ce metal sonore,
Qui dispose la terre, à la voix des héros,
Et somme le soldat, à quitter le repos,
Pour voler, sur les bords du Rhin, ou de la Loire ;
Cueillir de verds lauriers, au champ de la victoire.
Les ministres adroits, auprès des souverains,
Ont déja des Bourbons fait gouter les desseins.

Chez tous les potentats ; ils ont sonné l'allarme.
Chaque prince frémit, l'univers est en armè.
Déja l'Europe entiére enfante des soldats ;
Fait tonner le canon ; prépare les combats.
A braver les hazards, chaque guerrier s'apprête,
Des chefs, issus des Rois, se mettent à leur tête
Leurs marches, leurs tambours, leurs foudres, leurs fureurs,
De l'horrible trépas sont les avantcoureurs.
Et l'affreux cri de guerre, ainsi se fait entendre :
„ Marchons contre Paris pour le reduire en cendre „
Manes des grands Bourbons ! ombres des fiers Valois !
Venez, venez, aussi, vous unir à ces Rois !
Vous Charles ! vous Clovis fondateur de la France !
François ! Louis, Henri ! Sa gloire & sa deffense !
Du fonds de l'Elisée, élancez vous Bayards !
Turénes ! Dugueselins ! Condés ! Saxes ! Villars !
Pour être, de nos lys, par vos bras, vos tonnerres,
Une seconde fois, les sauveurs, & les péres.
La ligue s'est formée ; elle n'a qu'un dessein ;
Sur les pas de Brunsvich, tous volent vers le Rhin.
Dans son rapide cours, dans son essor véloce
L'aigle de Léopold, va devenir féroce.
Sur les bords de la Sare, aux plaines de l'escaut,
Sur la Meuse, & la Lis, Mars porte son drapeau.
Wumser, comme un lion blessé dans sa retraite,
Accourt venger l'honneur de l'époux d'Antoinéte.
Clairfait, Beaulieu, Bender, pleins d'un noble courroux,
Menacent les tirans, de leurs terribles coups.
L'invincible Cobourg, dans la Flandre Française,
Fier soutien de l'honneur, & du sang de Thérése,

Marche, à pas redoublés, tel qu'un autre César,
Contre le tricolor, le rébelle étendard.
De la Save, à l'Oder, du Vézel à la Sambre,
De la Gaule Belgique, à l'antique Sicambre,
Prague, Vienne, Munich, Tréves, le Lauterbourg,
Mayence, Olmus, Cologne, Ofen le Luxembourg,
Les deux Saxes, Berlin, le Langrave de Hesse,
Le tendre Hohenloé, fidéle à sa promesse,
Tout s'ébranle, tout s'arme; on ne voit que chariots,
Qu'étendards déployés, que soldats, que chevaux,
On n'entend que le son des trompes martiales,
Et les sourds roulements des tambours, des timbales.
De Plimout, de Torbai, Neptune, sur les flots,
Fait, encore voguer d'innombrables vaisseaux.
Thétis protégera ces Britanniques flotes.
Les vents seront leurs dieux, les Tritons leurs pilotes.
Le rival des Bourbons, & leur fier ennemi,
Cesse de les haïr, il devient leur ami.
Vainqueur sur les deux mers, maître sans tirannie,
George suit les attraits, d'un bienfaisant génie.
A l'aspect des malheurs, & des fers de Louis,
Ses prejugés rivaux se sont évanouis.
Monarque malheureux! fais bruler dans ton ame,
De la reconaissance, une sublime flamme.
Si quelque sentiment peut soulager ton cœur,
C'est, de voir l'ennemi devenu bienfaiteur.
Un service est bien doux, dans un moment de crise;
Mais, surtout, quand il est suivi de la surprise.
Ce n'est plus, le désir de regner, sur les mers,
Ni d'étendre son sceptre, à cent climats divers,

Mais l'honneur, l'équité, l'amour seul, & l'estime
Le déplorable état, d'un Prince magnanime,
Qui transporte, en ce jour, le généreux Anglais,
Il est le défenseur, & l'appui du Français.
Ce n'est plus, d'Albion, le cruel insulaire,
Assassinant les Rois, d'Ecosse, & d'Angleterre.
Mais un peuple éclairé, doux, humain, vertueux,
Détestant aujourd'hui, l'erreur de ses ayeux.
Bien plus, des malheureux, Londres devient l'asile.
Londre est aux émigrés l'hospitaliére ville.
Et la diversité des préjugés chrétiens,
N'oppose aucun obstacle, à ses nouveaux liens.
L'Angleterre hérétique, admet dans son église,
Ce que, Rome la sainte, exerce & préconise.
Son peuple noble, & grand, par son humanité,
Passe tout autre peuple, en générosité.
Quel est cet autre Prince, environné de gloire?
Et dont les étendars, sont ceux de la victoire?
Il s'avance, à grands pas, du sein du Brandebourg;
Pour s'unir, à Bender, à Valdec, a Cobourg.
Dans ton or, & tes Clubs, parisien stupide!
As-tu mis ton espoir, & ton appui perfide?
T'es-tu, persuadé, qu'esclaves de tes lois,
Tu verrais, à tes pieds, les peuples & les Rois?
Ramper honteusement, adorant ton indole,
Ta folle égalité, ta liberté frivole?
Mais, au terrible aspect, de ces nouveaux Hectors,
De leurs feux, de leurs jeux, de leurs communs efforts,
Tes monstres, vils enfants de l'audace barbare,
Tomberont, sous les coups, que leur foudre prépare.

Pour arracher Louis, au fer des assassins,
L'Espagnol, en longueur, traine ses hauts desseins,
Il craint, par trop d'ardeur, d'irriter la vengeance,
Des cruels oppresseurs, qui font gémir la France.
Envain, pour le sauver, il meut tous les ressorts,
Des politiques droits, & l'appas des trésors.
Dans ses sombres projets, le Sénat insensible,
A ce pouvoir sacré, se montre inaccessible.
Et les charmes de l'or, que l'on vit, en tout tems,
Attendrir les Bourreaux, captiver les méchants,
Pour la prémière fois, sur des ames serviles,
Sont sans force, sans art, deviennent inutiles.
Ce refus obstiné, rend Charles interdit.
Il assemble les siens, les console, & leur dit.
Guerriers! puisque mon or, vos vœux, ni mes priéres,
Ne peuvent adoucir ces tirans sanguinaires,
Qui retient, dans vos mains, mon glaive tout puissant?
Faisons pleuvoir, sur eux un plomb éteincelant.
Nous n'avilirons, plus, le Royal diadême.
Et le canon sera notre raison suprême.
Trop long tems, nous avons compromis notre orgueil.
Volons, couvrons Paris, de larmes, & de deuil.
Déplorable Bourbon! ame trop généreuse!
Ta chaine, augure-t-elle, une fin desastréuse?
Ton cœur, n'a t-il été sensible, & libéral,
Que pour être opprimé par un parti rival?
J'en atteste le ciel, & mon sceptre, & ma gloire,
Ma foudre vengera tes pleurs, & ta mémoire.
Va vers le Roussillon; parts, vaillant Ricardos!
Couvre, de mes soldats, & la terre, & les eaux.

Au brave l'Angara, qui vogue sur mes cotes,
Conduits tes bataillons, pour les joindre à mes flotes.
Allez porter la guerre, avec nos alliés,
Dans le sein des brigands, contre nous tous ligués.
Effacez de concert, l'universelle injure
Faite aux Trônes, aux Cieux, à l'ordre, à la nature.
A ce pressant devoir, si quelque potentat,
Refuse d'accéder, par des raisons d'état,
Je porterai, moi seul, dans le cœur de la France,
Le tonnerre Espagnol, & toute ma puissance.
Moi dis-je, & c'est assez, pour réduire au néant,
Les desseins factieux, d'un Sénat insolent.
Je veux, que sous mon glaive il serve de victime,
Aux autels, à l'honneur, au prince légitime.
Entre tant de héros, armés de toutes parts,
Muse! dis-moi, comment, les guerriers étendarts,
Qu'une nouvelle force à nos regards déploye,
Viennent encor s'unir, contre cette autre troye?
Sur le Tage fertile, aux bords de l'Océan,
Dans le sein de la paix, sous un sceptre puissant,
Une reine, à ses pieds, enchainait la fortune,
Comandait aux destins, asservissait Neptune.
Pendant les grands projets, que faisaint tous les Rois,
Son règne fleurissait, sous l'empire des lois;
Son site était heureux, Lisbonne étoit tranquille,
Exerçant dans ses ports, un commerce facile.
Les arts y triomphaint, sa marine, au dehors,
Des Indes y portait le luxe, & les trésors.
La laine des troupeaux, les présents de Pomone,
Et les épis dorés, que Cérés y moissonne,

Entraitenaint l'aisance, en ces féconds climats,
Quand deux Anges, lancés, par le Dieu des combats,
Sur un char verdoyant, trainé par l'espérance,
Vinrent fixer leur vol dans ce lieu d'abondance.
Leur figure céleste, & leurs appas divins,
Se couvrent, pour un tems, sous des voiles humains.
Étrangers, affectant une route incertaine,
Ils entrent, introduits au palais de la Reine.
Ces messagers du Ciel, par un charme secret,
Tournent, en leur faveur, & le cœur, & l'aspect
De la Princesse, àlors, assise sur un trône,
Qu'un cortége nombreux de guerriers environne.
Ils parlent; elle ecoute, & d'un ton de douceur:
O vous! dont la justice égale la grandeur!
Disent-ils, souveraine, & sur l'onde, & sur terre!
Ah! puisse la discorde, & les maux de la guerre,
Épargner vos états: préserver vos sujets
De ces cruels Titans, dont les affreux projets,
Sont de fouler aux pieds, les sacrés diadêmes
Méconnaitre le Ciel, & ses ordres suprêmes;
Annéantir l'honneur, avilir les autels,
Rompre, des nations, les traités solemnels,
Et par l'assassinat, le poison, & les chaines,
Teindre du sang royal, les fleuves, & les plaines.
Déja, pour repousser ces monstres odieux,
Les canons sont dressés, l'arme brille en tous lieux.
Au nom du grand moteur de tout ce qui respire,
De ce Dieu, qui protége, & régit votre empire,
Couronnez vos vertus, en remplissant les vœux,
De Louis, de l'honneur, de la terre, & des cieux:

Unissez vos drapeaux, aux drapeaux de l'Europe,
Aux guerriers de l'Ibére, a ceux de Partenope.
Contre ces vils tirans, ivres du fol espoir,
D'abbatre tous les Rois, d'usurper leur pouvoir,
Et de regner, eux seuls, par le fer, & la flamme.
Contre vous, contre tous, ils ont ourdi leur trame.
Louis le Bienfaisant, dans Paris est captif;
Et vers votre grand cœur, il pousse un cri plaintif.
Renversé de son trône, incertain de sa vie,
Nous craignons tous les jours, qu'elle lui soit ravie.
La fille de Thérése, & sa famille en pleurs,
Font retentir Paris, de leurs tristes clameurs.
Paris les méconnait, il n'est plus leur asile;
Verrez vous tant de maux, d'un œil sec & tranquille?
Apeine ont-ils parlé qu'un nuage soudain,
Entoure, & cache aux yeux, tout ce qu'ils ont d'humain.
O prodige! Et bientot, cette masse liquide,
Se dilate, se fond, se change en air humide,
Exhalant le parfum d'un aromate exquis,
Qui découvre, a leur foi, deux célestes esprits.
La Reine, jusqu'alors, d'une flamme inconnue
Écoutant leur discours, sentait son ame émue,
Quand son cœur agité par divers mouvements,
Soupire, s'attendrit, éclate en sentiments;
Et les mains vers le Ciel, justice que j'implore!
Dit-elle, & vous guerriers que votre reine honore!
Ecoutez mon serment: je jure qu'a mon tour,
A la ligue des Rois, je m'unis, en ce jour;
Affin que le méchant, soit comme la poussiere,
Qu'un tourbillon rapide enléve de la terre.

Si le Ciel se refuse à lancer, contre lui,
Sa foudre, ou que l'Enfer lui prête son appui;
Pourra-t-il éviter l'étincelant tonnerre
De tant de rois armés dans cette juste guerre?
Elle dit: & du port, la surface des eaux,
Par son ordre, se voit couverte de vaisseaux.
L'escadre fend la mer; vogue vers l'hespérie;
Va se joindre aux Anglais; borde la Ligurie.
Protége le Piémont, l'Ammiral Espagnol,
Le Romain, le Toscan, & l'Etat Sardignol.
C'est, alors, que l'on vit l'antique & noble race
Des valeureux Romains, déployer son audace,
Dans l'intrépide Oneille, aux bords de Cagliari,
Fiers Ecueils des efforts d'un superbe ennemi.
La Sicile, jadis le foyer du Ciclope,
Par ses feux souterrains, la terreur de l'Europe,
Livourne port fameux, Naples, le Tarentin,
Le Calabrois, Messine, & le Siracusain,
L'Adriatique bord, la Méditéranée,
Leurs Golfes, leurs Cités, & la Mer Tyrrhénée,
Tout le Pays Latin, se couvre de Mousquets.
Le Corse laisse aussi, ses rochers, ses forets;
Le Cors[illegible] tour-a-tour, sur ses rives marines,
L'esclave, & le rival des puissances voisines.
Qui ne peut, ni servir, ni vivre en liberté,
Impatient du joug, sitot qu'il l'a porté.
Mais jaloux de ses loix, jaloux des ses Pénates,
Détestant les forfaits, de ces nouveaux Pirates.
Le Milanais, Mantoue, & le sol Florentin,
Modéne, le Tirol, Parme, le Plaisantin,

Abhorrant du Génois la lache indifférence,
Et du Vénitien le timide silence,
Mêlent leur cri de guerre, aux cris des defenseurs,
Du malheureux Louis, gémissant dans les pleurs.
Ainsi pour arracher, aux affronts de l'impie,
Solime, & le tombeau, de l'auteur de la vie,
Les nobles Chevaliers, les Princes, & les Rois,
Du Nord, & du midi, s'armérent à la fois;
Firent gémir les mers, sous le poids de leurs flotes,
Et rougirent, des Turcs les ondes, & les cotes.
O Toi! d'un schisme impur, implacable ennemi!
Oracle des Chrétiens, grand Pontife Braschi!
Ta sainte dignité, ton sacré caractère,
Et ton auguste nom, de saint, & commun père,
T'impose le devoir, d'étouffer le courroux,
Qui fait frémir les Rois, & qui les arme tous.
Mais si, de l'Eternel pacifique grand Prêtre,
Au carnage, aux combats, tu ne peux pas paraitre,
Comme un autre Aaron, tu forceras les cieux,
D'accorder la victoire, à ces nouveaux Hébreux.
Tu pousses des soupirs, vers la prison funeste,
Qui cache, des Louis, le déplorable reste.
Bien plus, tes bras, ton cœur, tes trésors, tes palais,
S'ouvrent au sang royal, aux pontifes Français,
Aux héros immolés au sceptre, à la tiare,
Persécutés, proscrits, par un décret barbare.
A ces nouveaux martirs lancés de touts les coins,
Braschi prodigue, encor, ses éloges, ses soins.
Par son ordre, on les voit, dans ces fuites cruelles,
Protégés, consolés, à l'ombre de ses ailes.

Ce zéle plein d'amour, serait trop resserré,
Dans ses domaines seuls, s'il était concentré.
Il presse, avec chaleur, tous les grands, tous les Princes
De leur ouvrir, aussi, leurs Chrétiennes Provinces;
Puisse Pie, être heureux, & sa tendre bonté,
Passer, de bouche en bouche, à la postérité.
Son nom, sera gravé dans nos cœurs, nos Musées,
Sur le marbre, l'airain, & jusqu'aux Elisées.
Clio le placera, dans l'histoire des temps,
Et les meilleurs burins, dans tous les monuments.
On lira sur les murs, des sacrés édifices;
Que l'Eglise admira le plus grand des Pontifes;
De l'antre, ou tu gémis, Monarque généreux!
Vois, de l'Europe entière, & les cris, & les vœux.
Vois, les Princes tremblants, pour une tête chère;
Vois, leur foudre, leurs feux, & leur juste colère.
Car, c'est trop peu des pleurs; contemple dans leurs mains
Leurs armes, pour frapper tes rivaux inhumains.
Appaise la douleur de ton ame plaintive,
Sur ton fils, sur ta sœur, sur la Reine captive.
Des milliers de héros, sous divers étendards,
Pour venger ton affront, s'arment de toutes parts.
Nous sçavons que ton cœur, prodige d'indulgence,
Saignera, quand les maux, inonderont la France;
Car la tendre nature, envers les malheureux,
Te rendit, à l'excès, sensible, humain, pieux.
Mais, comment excuser des sujets, dont la rage,
Surpasse la fureur, de l'Ours le plus sauvage?
Si les Rois vertueux chérissent l'innocent,
Leur glaive doit aussi, réprimer le méchant.

Quand tu reçus, du ciel, ces entrailles sensibles,
Souviens toi, qu'il t'arma de ses foudres terribles,
Affin d'exterminer tes vils usurpateurs,
De tout droit, de tout rang, barbares oppresseurs !
Leur crime est avéré. Leur horrible insolence,
De l'univers entier, réclame la vengeance.
Il faut donc, qu'elle éclate, ainsi qu'un prompt volcan
Que le gonflement ne peut retenir plus long-tems.
Cependant les apprêts de l'affreuse vengeance,
Affligent, du bon Roi, la tendre bienfaisance.
Ses peuples consumés, par les calamités,
Les cylindres de bronze écrasant leurs cités ;
Ces fleuves teints du sang, qu'ils roulent dans leurs ondes
Ces cadavres, jettés dans des fosses profondes,
Ces débris ondoyans, de mourans, & de morts,
Que le flot maritime, entraine, dans les ports,
Tous ces pâles objets, se peignent dans son ame.
Je sens, dit-il, je vois, & le fer, & la flamme,
Immoler mes sujets ; leur creuser des tombeaux ;
Joncher les champs de morts ; gorger les hopitaux.
Je suis Roi, je suis pére, & ne puis par mes larmes ;
Eteindre les fureurs, de ces funestes armes.
Quel tourment, que des Rois, l'universel accord,
Porte, chez mes Français, le feu, le fer, la mort !
En effet, des Césars l'Aigle dévoratrice,
Qu'enfle l'ambition, qu'agrandit l'artifice,
Dans son terrible essor, fend les plaines du Rhin,
Va Foudroyer Courtrai, Lille, Furnes, Ménin ;
Fond sur les camps Français, prend Condé, Valenciennes,
Et soumet Landreci, Quesnoi, Maubeuge, Avénes.

Le bouillant Frédéric, secondé par les siens
Invincibles guerriers, redoutables Prussiens
Tel qu'un lion ardent, le long du Rhin s'avance;
Tonne, lance ses feux, prend Cassel & Mayence.
Se rend maitre des forts de Bruges de Svalmen.
Entre dans Ruremonde, & force Bciagen.
Après tous ces assauts, ces marches, ces batailles;
Paris craint de le voir, bientot dans ses murailles.
D'Artois, Condé, d'Egmond, d'un pas audacieux,
Guident, vers les tirans, ces héros généreux.
Le Sénat consterné, voit déja sa défaite.
Fait sonner le tocsin, prépare sa retraite.
Ricardos franchit l'Ébre, & le sol Catalan,
Assaillit Bellegarde, assiege Perpignan.
Prend saint Elme, Colioure, & Roses, & Port-vendre,
Tous les forts d'alentour, sont contraints de se rendre.
Toulon, fidelle au Ciel, à son Prince, à ses Lois,
Invoque les héros des deffenseurs des Rois.
Ceux-ci vogucnt: tout plie, & flottes, & redoutes.
L'ordre se rétablit, les temples & leurs voutes
Retentissent de joye, au lieu du tricolor,
Les lys flottent par tout, dans la rade & le port.
Heureux! si ce succès, n'eut rencontré des traitres!
Ou plutot, que le sort, eut de ces nouveaux maitres,
Soutenu les exploits, épuré les desseins,
Et rendu les Anglais de moins jaloux voisins.
Mais Bellonne, en fureur, & les Dieux maritimes,
Exigeaint, dans ces lieux, de nouvelles victimes.
Ils furent satisfaits. Sur ce malheureux bord
Les ondes, & les feux, par un contraire effort,

Unis, & divisés, désolérent la plage,
Par la flamme & les flots, le glaive, & le naufrage.
Tout était dans l'Alarme, au milieu de la nuit,
De mille horribles voix, on entendait le bruit,
Qu'interrompaint les sons des instrumens de guerre.
Les vagues mugissaint, tout tremblait sur la terre.
Chacun fuit, des brigands, les sanguinaires bras.
Vers la rade, chacun précipite ses pas.
Même, on opposerait des résistances vaines.
L'Arsénal est en feu les mines souterraines,
Forment l'explosion; crévent de toutes parts;
Et portent, dans les cieux les tours, & les remparts.
Par de Brulots lancés, un feu vif, & rapide,
Consume, aussi, dans peu, sur l'élément humide,
Les cordages, les mats, & les palais flottans;
L'air pousse, vers la nue, ainsi que des Volcans,
Des tourbillons épais de flamme & de fumée,
Qui retombent en cendre; on voit, comme allumée,
Une mer en courroux offrant au spectateur,
Un horrible plaisir; une agréable horreur.
Le Ciel se joue, encore; & son puissant tonnerre,
Épuise tous ses traits, dans cette affreuse guerre:
Contre le peuple en pleurs, tout s'arme, au même tems
Et les eaux, & les feux, & les airs, & les vents.
Parmi ceux, que le bronze & la mousqueterie,
Epargnent, plusieurs vont, dans l'eau finir leur vie
Les femmes, les viellards, que les coups poursuivaint,
En voulant éviter le trépas qu'ils fuyaint,
Chargés de leurs trésors, poussant des voix plaintives,
Pour gagner les vaisseaux, s'avançaint sur les rives.

Ils se lancent envain ; & ne pouvant franchir,
L'espace qu'il leur reste, encore à parcourir,
Ils tombent dans les flots ; sont couverts par les ondes ;
Et la mort les reçoit, dans ces grotes profondes.
Triomphez fiers tirans ! implacables Bourreaux !
Du sang des vrais Français, honorez vos drapeaux.
Ce sang noble & sacré dont votre ame est rougie,
Coule pour les autels, le prince, & la patrie.
Tandisque ce trophée, & ces lauriers honteux,
A l'univers entier, vous rendront odieux.
Laches exécuteurs des décrets sanguinaires !
Féroces généraux ! barbares comissaires !
Regnez, puisque la force, à subjugué ces bords.
Foulez ces lieux déserts ; commandez à des morts.
Sur un tas de rochers, sur un monceau de cendres,
Exercez votre empire, & vos soins les plus tendres.
Dirigez cette flotte. & montez ces vaisseaux,
Consumés par la flamme, ou coulés sous les eaux,
Faites vous obéir, par ces nouveaux esclaves,
A qui vous promettez, de si nobles entraves ;
Et forcez, de venir embrasser vos genoux,
Ces trop fiers Toulonais, qui s'éloignent de vous.
Combien d'autres Français, contre les régicides,
Signalent leur courage ; & comme autant d'Alcides
Vainqueurs, sous les drapeaux de leurs augustes lys,
Combattent, pour venger l'infortuné Louis !
Le courroux dans le cœur la Française noblesse
N'écoute que le cri de l'honneur qui la presse.
Au nom de la Patrie, & du Prince opprimé.
Elle porte au ligueur, contre le trône armé,

D'inévitables coups ; elle lance sa foudre.
Le Perce, le poursuit, lui fait mordre la poudre.
Fait des captif nombreux, & sur les murs conquis,
Au lieu du tricolor, elle place ses lys.
On la voit, en un jour, par des exploits insignes,
Triompher, à la fois, & des célèbres lignes,
Et des postes fameux, des Forts de Wissembourg.
Soumettre Bersabea ; conquérir Lauterbourg.
Ces Achiles nouveau, marchent serrés ensemble ;
Font un carnage égal, sur tous ceux que rassemble,
La rébelle fureur. A Strasbourg, à Landau,
Sur le Rhin, sur la Lis, aux champs de Haguenau,
Il rougissent de sang, les routes incertaines,
Abbreuvent les sillons, les forets, & les plaines.
Et les tas de corps morts, dans ces combats sanglans,
Leur servent de retraite, & de retranchements.
Les deux partis rivaux s'échauffent au carnage,
Dans le cœur ennemi, chacun cherche un passage.
Des cilindres d'airain, le salpétre, & la mort,
Dilatés par le feu, volent avec effort.
Ici, sont étendus, des cadavres sans vie ;
Là, nagent des corps morts, & l'onde en est rougie.
Sous les pieds des chevaux, les uns sont écrasés,
Dans des fossés bourbeux d'autres sont enfoncés.
L'air en est infecté, les eaux en sont enflées.
Les rangs embarrassés, & les routes jonchées.
Ce que épargne le plomb, la bombe, ou le mortier,
Succombe, sous le poids du sabre meurtrier,
Ou cede au double fil de la mortelle épée,
Que des coups redoublés, tiennent, de sang trempée.

La nature en frémit, les parens opposés,
Font, pour s'exterminer, des efforts insensés
On outrage le sang, l'amitié, la nature;
Et des haines surtout, on comble la mesure.
C'est alors, que l'on vit, au pied d'un vieux rempart,
Deux frères ennemis; Hugues, & Léotard,
Par leur opinion, l'un à l'autre contraire,
Ne suivre divisés qu'une aveugle colère.
Hugues est pour son Roi; l'autre pour le Sénat.
Leur rencontre est terrible, ainsi que leur combat.
L'affreux plaisir de voir, la fratricide rage,
Suspend les deux partis, fait cesser le carnage.
Ils s'attaquent, d'abord, à coups de pistolet.
Mais les balles, dans l'air, sifflent, sans nul effet.
Furieux, chacun d'eux, s'arme de son épée.
Le fer brille, se croise, & se cherche un entrée
Dans leur féroces cœurs. Léotard est plus fort,
Son frére plus adroit. Tous deux, avec effort,
S'allongent pour s'atteindre. Ils se cherchent, s'évitent.
Leurs chevaux les prémiers aux flancs blessés s'irritent;
Se cabrent, font des bonds, jettent leurs cavaliers,
Ébranlés, incertains, déja sur leurs étriers.
Leur chute ne nuit point bientot ils recommencent.
Poussés par la fureur, l'un sur l'autre ils se lancent.
Un silence farouche, étouffe, en eux la voix.
Des deux rivaux blessés, le sang coule à la fois.
Quand poussant des deux bras son glaive sanguinaire,
Léotard veut donner, le trépas à son frére.
Celui-ci le prévient; se baisse, & dans le flanc,
Le perce, & fait sortir son ame avec le sang.

Il meurt en forcené, les yeux pleins deVengeance.
Son bras menace encor, quoique dans l'impuissance.
Et pour donner l'exemple, aux siécles avenir,
D'un fanatisme affreux, d'un cœur sans repentir,
Tel est son dernier cri, dans cet état tragique :
„ Vivé la Liberré : Vive la République „.
Les partis irrités éloignent de leur cœur,
La douce humanité, la paisible valeur.
A l'aspect effrayant, de la brulante foudre,
Et du nuage épais que forme en l'air, la poudre,
Tremblans, déconcertés, les chefs républicains,
Montrent des yeux troublés, & des pas incertains.
Ils entendent, au fonds de leur ame avilie,
Un reproche importun, une voix, qui leur crie :
Heureux, qui dans la fuite, a mis tout son espoir!
Plus heureux, qui rentrant, dans son juste devoir!
Aux genoux de Louis, va déposer les armes,
Et lave son erreur dans d'honorables larmes!
Tandisque l'on n'entend, que le bruit des mourans,
Et les cris des blessés qui tombent expirans,
Les soldats sont jaloux, de voir dans la mélée
Vêtus, comme eux, sans faste, armés de leur épée,
Des princes, aux dangers, accourus les prèmiers;
Emules des chasseurs, rivaux des grenadiers.
Ils veulent oublier, & leur rang, & leur race,
Pour les étonner tous par leur guerri re audace.
Ils vont aux coups comme eux ; mais de pareils héros,
Sont faits pour affronter, les feux, & les assauts.
Ils sçavent, tour-a-tour, quand la gloire, l'ordonne,
Être chefs, & soldats, quoique nès pour le trône.

Ils savent étonner Wumser, Waldec, Brunsvich.
Muse ! pour un moment, écoute Frédéric.
Des Chevaliers Français l'antique renommée,
Par nos ayeux, dit-il, se crut exagérée.
Mais moi, je les vois tels, que Clio les à peints ;
Courageux, bienfaisans, intrépides, humains.
Esclaves de l'honneur, jaloux de leur parole.
La franchise est leur Dieu, la gloire leur boussole.
Si le Ciel, autrement prodigue de ses dons,
M'eut fait Roi des Français, & du sang des Bourbons ;
Je voudrais, secondé de leurs efforts sublimes,
Remplir tous les climats ; la terre, & les abimes,
Du nom de Frédéric, & Roi de l'univers,
Étendre mon Empire, autour des vastes mers.
Vaincre les Ottomans, les Chinois, les Tartares,
Les peuples policés, le nations barbares,
Et s'il était, encore, un globe à découvrir,
Leurs bras me suffiraint, seuls pour le conquérir.
Des Français, il est vrai, perfides, & féroces,
Imbus, jusqu'à l'excès, de maximes atroces,
Ont jetté, dans les fers, leur Monarque trop bon ;
Prince, digne de pleurs, l'infortuné Bourbon.
Malgrè tout, loin de nous, une aveugle injustice.
Je ne suis point de ceux, que guide le caprice,
Pour imputer à tous, ce forfait odieux,
Quand il n'est que le fruit de quelques factieux.
Dans chaque individu, la faute est personelle.
Un traitre ne rend pas mon ame criminelle,
Si je ne trempe pas, dans son honteux méfait
Aux yeux d'un esprit vrai, le préjugé se tait.

Quoi ! parcequ'un bas peuple, animé par l'envie,
Guidé par l'intèret, l'orgueil, & la folie,
Se livre, à des transports, d'un fanatisme ardent,
Et ne connait ni lois, ni pitié, ni serment,
Qu'ivre de sang humain, il imite la bête,
Qu'aucunne voix ne touche, & qu'aucun frein n'arrête,
Faudra-t-il, de sang froid, placer injustement,
Tant de braves Français, dans cet égarement?
Et foulant, à nos pieds, toute loi raisonable,
Confondre l'innocent, avec l'homme coupable?
Juger des nations, & de leur juste prix,
Par les grands scélérats, que leur sein à nourris?
Me préserve le ciel, de cet affreux langage;
Ou brille la vertu, là, je lui rends hommage.
Un assassin ne peut, me faire partager,
Son crime, si je suis, à ce crime étranger.
Ainsi tous les poignards, qu'aiguisera la France,
Tournés contre la simple, & timide innocence,
N'impriment, sur l'esprit du Monarque Prussien,
Que la haine du mal, & l'estime du bien.
Grand Roi ! tourne tes yeux, vers l'Armorique plage,
Dès que tu prend plaisir, à voir le grand courage.
La, l'immortel Gaston, le brave Marigní,
Le robuste Jarnac, le vaillant d'Orvilli,
Suivis, & soutenus, de soldats innombrables,
D'un saint entousiasme, animent leurs semblables;
Pour combattre, avec force, au nom d'un Dieu vengeur,
Vivre, vaincre, ou mourir, au chemin de l'honneur.
Étonne toi, de voir Richelieu, de Castrie,
L'infortuné Charrette, & La Chevallerie.

L'aimable descendant du fameux Lovendal ;
La Roche-Jaquelin, le vertueux Laval ;
De Chileru le fort, Mortemart le terrible,
Dantichamp le hardi, Précy jeune & sensible.
Latrémouille, Salis, De Croy, Catélinard,
Vaudreuil, tel qu'un Crillon, DeVeaux autre Bayard.
L'impatient Stofflet, le Bouillant La Puissaye,
De Vieuville, Damas, Maulevrier, Lahoussaye.
L'audacieux Monluc, l'intrépide Bermont,
Le courageux Scépaux, le fougueux Chatillon.
Vois dis-je, ces héros sur les bords de la Loire
Vainqueurs, & couronnés par les mains de la gloire
Tels que les Gédéons, & les Mathathias,
Ces chevaliers guidés, par le Dieu des combats,
En caractére d'or, portent sur leur poitrine,
Avec trois lys autour, la croix sainte & divine.
Cet étendard sacré dont nos antiques Rois,
Se servirent jadis, pour vaincre tant de fois.
Tous jurent de plonger, saintement homicides,
Leurs glaives, dans le sein de leurs fréres perfides.
Tel Le Tasse nous peint l'immortel Godefroi ;
Tancréde, des Soudans, la terreur & l'effroi ;
Et le vaillant Rainaud, couvert de son Ægide,
Trop sensible aux attraits de l'enchanteuse Armide ;
Lorsque, pour conquérir Solime & les saints lieux,
Ils suivirent, du ciel l'oracle impérieux.
Ainsi, pour rétablir, l'autel, & la couronne ;
Le temple de Thémis, les fondements du trône,
Ces soutiens de l'état, pleins d'un noble transport,
Vainqueurs au pont de Cé, dans Saumur, à Niort,

A Thouars, à Poitiers, répandent l'épouvante,
Et forcent Noirmoutiers, Angers, Fontenai, Nante.
Ainsi que des éclairs, ils volent vers luçon,
Chateau-Gontier, Laval, Ancénis, Alençon.
Saint-Briant, Moncontour, Clisson. Cholet, Mayenne.
Des bords de la Vendée, aux Bouches de la Seine;
Ils sont prompts à s'unir, & forment divers corps.
Sourds au bruit du canon, ils bravent mille morts,
Les uns, au lieu de feu, de piques, ou d'Épées,
S'arment de Pieux ferrés, ou de Serpes courbées.
D'autres, portent, en main, des Masses, ou des Faulx,
Des Haches, des Tridents, de champétres couteaux.
La fureur leur fournit ces armes meurtriéres.
Les enfants sont soldats, & les femmes guerriéres.
Tous portent, sur leur cœur, le signe de la Croix,
Et sont prets à mourir, pour leur culte, & leurs Rois.
La vertu du Très-haut, les soutient, les inspire.
Ils veulent, ou la mort, ou rétablir l'empire.
Le fer, le feu, leurs bras, ouvrent les bataillons.
Ils s'élancent partout, ainsi que des Lions;
Frappent, à coups pressés, font de larges blessures.
Renversent l'ennemi, ses chevaux, ses armures.
Heurtent, contre des tas, de morts, & de blessés.
Et foulent, sous leurs pieds, des hommes terrassés.
Un courroux obstiné, guide, pousse leur glaive;
Ils ne sçavent donner nul repos, nulle tréve.
Ils redoublent leurs coups, opposant aux ligueurs,
Poignards contre Poignards, fureurs contre fureurs.
Dans ce massacre affreux, ce n'est plus que vengeance,
Courage, desespoir, fureur, extravagance.

Des voisins ennemis, des parents effrénés,
Contre d'autres Français, des Français acharnés,
S'égorgent par devoir, s'arrachent les entrailles.
Tels, les Tigres d'Athos, se livrent des batailles,
Déchirent leurs pareils, des ongles, & des dents,
Quand, un amour jaloux, rend leurs cœurs trop ardents.
Malheureux le prémiér, qui pour faire la guerre,
De l'Olimpe, emprunta les feux, & le tonnerre!
Et qui pour mieux détruire, à la fois, les mortels,
Unit l'art destructeur, aux fléaux naturels!
Dans des bronzes creusés, introduisant la poudre,
Pour animer le fer, comme on lance la foudre.
Comme, si de nos jours, le fatal peloton,
N'étoit pas assez-tot devidé par Cloton;
Sans qu'il fallut encor, joindre à la maladie,
La foudre, pour hater une si courte vie.
Parmi tant de combats, un plus doux souvenir,
Ira de race, en race, aux peuples avenir,
Retracer l'aventure étonnante, & hardie,
De la jeune Cordai. L'amour de la Patrie,
Inspire à son grand cœur, de délivrer l'état,
D'un monstre factieux, le féroce Marat.
Pantére à face humaine, au cœur Antropofage,
Digne d'avoir pris jour, dans quelque Antre sauvage.
L'opprobre des Français, sans foi, sans probité,
Tiran de l'innocence, & de l'humanité.
Sa voix, était la voix des horribles Mégéres,
Toujours prête à dicter des décrets sanguinaires.
Chaque jour, de Moloch il rougissait l'autel,
Des entrailles, du crane, ou du cœur, d'un mortel.

Son ame se livrait à des douceurs cruelles,
Quand il faisait verser, des larmes paternelles.
Ce fut, enfin, le chef des prémiers assassins,
Qui, dans le sang Français, vinrent tremper leurs mains.
Contre cet Holoferne, une vertu divine,
Arme une autre Judith. L'intrépide Héroïne
Laisse, d'un sexe foible, & l'habit, & l'humeur,
Pour ceindre le poignard d'un citoyen vengeur.
Elle jure, en partant, de ne pas reparaitre,
Qu'elle ne l'ait plongé, dans le sein de ce traitre,
Et lavé, dans son sang, l'affront fait à son Roi,
A la nature, aux siens, aux temples, à la loi.
Telle qu'une Lionne, errant dans un bocage,
La dague dans les flancs, le cœur brulant de rage,
Qui roule, de dépit, des yeux pleins de fureur,
Et cherche à déchirer, les membres du chasseur,
Cordai vole à Paris; demande une audience
Au Sénateur malade. On ouvre, elle s'avance.
Entre, sans nul témoin, s'approche du Brigand,
Et feint, de révéler un sécret important.
Tout étoit favorable; en postillon vêtue:
Une lettre à la main, l'Amazone salue.
Courage, dit Marat, jeune homme embrasse moi;
Connais mes sentimeuts, ils sont dignes de toi.
Ta brillante jeunesse, & tes yeux, pleins de flamme,
Pour la prémière fois, attendrissent mon ame.
O jour trois fois heureux! o fortuné destin!
Discorde! inspire nous un projet assassin!
A ces mots il saisit, avec sa main atroce,
Le papier, qu'il parcourt d'un œil fier & féroce.

Et tandis que, pensif, il lit préoccupé,
D'un fer il est atteint, & coup-sur-coup frappé.
De son corps palpitant, le sang, en abondance,
De sa source, au plafond, à gros bouillons sélance.
La chaleur l'abandonne, & ses yeux ou sont peints,
En caractère noir, ses perfides desseins,
Roulent de despoir, & bientot la nuit sombre,
S'étendant par degrés les couvre de son ombre.
Il descend au Cocite, & Pluton, aux Enfers,
Est étonné, d'y voir, un esprit si pervers.

Fin du sixiéme Chant.

CHANT SEPTIÉME

Déja, la douce Automne avait, des airs arides,
Temperé les chaleurs, par ses Zéphirs humides.
La Laine, de nouveau, revêtait nos brebis;
Et les guérets, en deuil, regrettaint leurs épis.
Flore voyait ses lys, & ses roses fanées.
Les près étaint sans fleurs, les moissons terminées.
Pomone ouvrait ses bras, pour donner aux humains,
Les délices des fruits, ses liquides raisins.
Temps propice aux plaisirs! moments doux, & tranquilles!
Ou lassé par l'étude, & les soucis des villes,
Chacun, va dans les champs, à l'ombre des forets,
Lancer un plomb véloce, ou tendre des filets,
A la Grive innocente, à la tendre Fauvette,
Ou les prendre, à la glu, trompés par la chouette,
Dont le nocturne vol, attire les pinçons.
D'autres, au bord d'un fleuve, armés de hameçons,
Font une guerre aveugle, aux habitans des ondes,
Plongeant un fer courbé, dans leurs grotes profondes.
La jeunesse volage, ardente, dans ses jeux,
Suit les pas des limiers, dans de sauvages lieux,
Pour percer le Sanglier, ou la Biche légère,
L'amour, & les chagrins, noyés au fonds d'un Verre,
Font place aux ris, aux jeux, aux danses, aux festins.
Pourquoi couler si vite, heureux tems! jours serains?
Alors, l'Astre du Ciel; de l'Antartique Pole,
S'approche, & les vents chauds, par les ordres d'Éole,
Rentrent dans leur caverne, en tirans furibons,
Pour céder, aux Zéphirs, leurs regnes vagabons.

La tempête bruyante, & les vents déchaînés,
Eprouveront, souvent, nos esprits étonnés.
A nos tribords, pourront s'accrocher, des Corsaires,
Intraitables Larrons, sauvages insulaires,
Dont les féroces mains, promptes à se plonger,
Dans le sang innocent, viendront nous égorger.
Tout-au-moins, à nos cris, s'il se rendent sensibles,
Ils nous destineront, à des travaux pénibles.
Souvent, les aquilons, esprits impétueux,
Nous glaceront d'effroi, par leur souffle Orageux.
Alors, sans nul espoir, d'un port sûr, ou d'un phare,
Ils peuvent nous jetter, sous quelque Ciel barbare.
Climat inhabitable, ou d'énormes serpens,
De ces stériles lieux, uniques habitans,
Porteront la terreur, dans notre ame tremblante,
Ou dans nos corps glacés, une mort effrayante.
Et si le ciel, touché de nos vœux, de nos pleurs,
Daigne écarter de nous, ces êtres destructeurs,
Sur des sables brulans, dans des bois, sur des côtes,
Où nous ne trouverons, qu'une terre sans hotes,
Peut être, par la faim, ou la foif consumés,
Nos membres, sur ce sol, expirans, inhumés,
Privés des soins pieux, de la tendre nature,
Aux vautours affamés, serviront de pature.
Peut-être nos Français, dont l'aveugle fureur,
Séme, dans tous les lieux, la mort, & la terreur,
Tourneront, contre nous, leurs armes meurtriéres.
Et qu'alors, oubliant le nom sacré de fréres,
Nous nous verrons forcés, de repousser des coups,
Qui devraint retomber, sur d'autres, que sur nous.

Je dois vous retracer, tant de dangers possibles,
Pour éprouver des cœurs, délicats, & sensibles.
Car je n'ai prétendu, retenir sous mes lois,
Que de braves soldats, dignes de nos ganlois.
Aux yeux du monde entier, faisons voir, qui nous sommes;
Distingués du vulgaire, & du reste des hommes,
La vertu prend plaisir, à s'endurcir aux maux;
A braver les hazards, de la terre, & des eaux.
Pour le Héros Français, ce sont jeux de l'enfance;
Il n'à qu'un seul attrait, l'honneur, & la vaillance.
Soyons, pour notre Roi, toujours prets à partir.
Il ne vit que pour nous, pour lui sçachons mourir.
Il dit. & ce discours, dans le fonds de leur ame,
Porta l'activité d'une nouvelle flamme.
Telle qu'ont sçu mouvoir, les Valois, les Henris,
Au camp de Marignan, aux portes de Paris.
Le choix se fait. On part. On est loin de Trieste.
On apperçoit Corfou, quand une nuit funeste,
Dérobe, aux matelots, les astres & les mers,
Pour les envelopper, dans l'ombre, & les éclairs.
L'horizon est voilé d'un sombre, & noir nuage
Qui vole, approche, gronde, & glace le courage.
L'onde, les vents, les feux, dans les airs entassés
Se heurtent, & les eaux tombent, à flots pressés.
L'impétueux Borée, aux aquilons contraire,
Tournoyant, siffle, éléve au dessus de la terre
De larges lames d'eau, qui fondent à torrents
Sur l'escadre livrée aux rapides courants.
Des montagnes de vague, élévent, sur leur cime,
Ces vaisseaux qui bientot retombent dans l'abime

Dans leurs flancs, l'onde noire, & les vents en courroux
Frappent & font gémir tous les ponts sous leurs coups
La foudre, qui renait, & qui fuit de la nue,
Porte un prochain trépas, dans chaque ame éperdue
Le pilote interdit, le matelot sans bras,
Sans conseil, sans timon, sans voiles, & sans mats,
Roulant, de flots-en-flots, privés de tout refuge
Présentent, à l'esprit, l'image du déluge,
Lorsque, pour engloutir, les coupables humains,
Thétis ne conaissait rivages, ni terreins.
On ne voyait, dans tous, qu'une figure blême
D'Artois n'espérait plus, & tremblait pour lui même
De moment, en moment, une froide sueur,
Le long de tout son corps, coulait avec lenteur.
Dans ce péril affreux, deux jours entiers de crainte,
Firent Palir leurs fronts, ou la mort était peinte.
On ne distinguait plus l'endroit, ou l'on voguait.
L'aurore, après trois nuits, à la fin reparait;
Et le char du soleil, reprenant sa carriére
Vient rendre à l'univers sa brillante lumiére.
Le Prince, est le prémier, qui monte sur le pont.
L'équipage observait un silence profond
Amis! rassurez vous, leur dit-il, la nature
Sur l'horizon, reprend sa pompeuse parure.
Le chant de l'Alouette, & la clarté des airs,
Nous présagent la paix, & des vents, & des mers.
Hatons nous, d'aborder vers ces prochains rivages,
Ou l'on voit des rochers, & des déserts sauvages.
Il sera doux, un jour de pouvoir y songer.
Le courage est plus ferme, après un grand danger.

On descend sur la rive, on attache le cable.
Chacun s'asseoit, s'étend, & s'endord sur le Sable.
D'Artois, dans un sentier, étroit, & tortueux,
Porte un pas incertain; quand à ses pâles yeux,
Dans les flancs d'un rocher, s'offre une grotte obscure.
Ouvrage du hazard; produit de la nature.
La porte était de joncs, & de Saules croisés
Par l'art simple, & rustique, ensemble entre-lassés.
C'est dans ces lieux déserts, sur cet affreux parage,
Qu'un Pontife ignoré, jetté par le naufrage,
Habite en solitaire, & pleure, nuit, & jour,
Sur les maux de la France; échappé d'une tour,
Victime des auteurs d'une horrible anarchie,
Il s'embarqua, fuyant son ingrate patrie.
Il voit cet étranger, le reconnait soudain;
Verse des pleurs, l'aborde, & s'attache à son sein.
Cet hermite nouveau, sous une robe austère,
Cachait la dignité du sacré caractère;
Et ne voulait garder, du signe Episcopal,
Que la Croix pectorale, & l'anneau Pastoral.
Loin des soucis guerriers, qui troublent les Royaumes,
Il apprend à souffrir, à se passer des hommes.
A cultiver, en paix, les secrétes vertus.
A pleurer des moments, dans le luxe perdus.
Il songe à consumer, pieux Anachorête,
Le reste de ses jours, dans cette humble retraite.
Ses deux yeux presque éteints, son austère pâleur,
D'un zélé pénitent, annoncent la ferveur.
Sa barbe, son capuce, & cet habit de bure,
Ces sandales de bois, cette grosse ceinture,

Les rides de son front, & ses membres maigris,
Que le fer, l'insomnie, & le jeune ont flétris,
Surtout, de son abord, la candeur ineffable,
Aux yeux du voyageur, tout le rend vénérable.
Tel, du Pinceau flammand, l'immortel coloris,
Peint les Paul, les Arsène, aux grotes de Memphis.
Quand, dans le creux d'un arbre, ou d'un rocher aride,
Ils cherchaint un abri, contre un monde perfide.
Préférant, des déserts, les paisibles horreurs,
Aux douceurs de l'himen, des trésors, des honneurs.
Au pied d'un chêne vieux, sur un tapis de mousse,
Qui dominait la mer, par une pente douce,
Là tous deux, à l'écart des témoins importuns,
Pleurent en racontant, leurs désastres communs.
Omœurs! o siécle! o temps! d'éternelle mémoire!
S'écrie, en soupirant, l'habitant solitaire.
Regne heureux des Bourbons! quand le trône, & l'autel,
Se tenaint embrassés, par un nœud mutuel!
La vertu triomphait, à l'ombre de leurs ailes;
Tout-à-coup, la discorde, à des fureurs cruelles,
A livré sans pitié, ces enfants des Gaulois,
Naguéres si jaloux de leur Dieu, de leurs Rois.
Ce peuple humain poli, sensible, doux, affable,
Généreux, accessible, enjoué, vif, aimable;
Sous la loi des tirans, comment s'est-il rangé?
Comment, en un vil plomb, l'or pur s'est-il-changé?
Le seul nom de Français, n'inspire que la haine,
Et l'indignation. Contre eux, tout se déchaine.
L'étranger, le voisin, tout le monde les fuit.
La terre les abhorre, & le Ciel les pourfuit.

Semblables aux hébreux, race aveugle, & coupable,
Que le ciel a marqué, d'un signe épouvantable.
Sans Prince, sans autel, peuple errant, vil troupeau,
De l'Oingt de l'Eternel; sacrilége bourreau!
Ainsi, dégénéré, rebelle, sanguinaire,
Le Français a perdu son ancien caractère
Si je veux l'excuser, mes soins sont superflus.
Je cherche sa nature, & ne la trouve plus.
J'ai vû mon sanctuaire, à des instrus impies
Livré par ces méchants, & mes brebis chéries,
Sous la griffe, & la dent de ces loups carnassiers,
Désertéurs de l'Eglise, & de ses vrais sentiers.
J'ai vu, de l'arche sainte (ah! j'en frémis encore)
Le pain mistérieux, que tout le ciel adore,
Enlevé, sans respect, par de vils apostats,
Et passer, de l'autel, sous les pieds des soldats.
J'ai vu les biens sacrés, patrimoine des Prêtres,
Pillés, saisis, vendus, à des juifs, à des traitres.
Et les anciens Pasteurs, fidéles à leur Dieu,
Par une garde armée, arrachés du saint lieu.
J'ai vu du temple, enfin, les prêtres, les lévites,
Les filles de Sion, les pieux Cénobites,
Refusant d'encenser, l'idole de Baal,
Proscrits, & dispersés par un arret fatal.
De climats, en climats, trainant leur existence,
Ils vont fuyant, partout, l'implacable vengeance
De leurs fréres armés. Les uns, vers l'Appennin
D'autres, vers la Tamise, ou les rives du Rhin,
Portent leurs pas tremblants; les roches Helvétiques
Les marais Hollandais, & les plaines Belgiques.

Du Russe encor grossier, le solitaire bord,
Le sol brulant du Sud, & les glaces du Nord,
Deviennent leur séjour. Dans leur craintive course,
Le hazard ou plutot, Dieu seul est leur ressource.
Ils n'ont plus de patrie ; elle les a proscrits.
Contre leurs oppresseurs, ils cherchent des abris.
Tel, un vol innocent, de colombes timides,
A l'aspect de l'orage, ou des faucons avides,
Se disperse, & s'enfuit, dans les creux d'un rocher.
On tel, dans la tempête, un pâle & vieux nocher,
Aborde un port voisin, dans l'anse de quelque isle,
Ou jette l'ancre, au fonds d'une rade tranquille.
D'un pas prompt, & tremblant l'un va dans les déserts ;
L'autre cherche un asile, errant de mers en mers.
Loin même des tirans, incertains dans leur fuite ;
Ils craindront de les voir, peut-être, à leur poursuite.
Encore, après avoir évité le trépas,
O ciel ! qu'ils souffriront, dans ces divers climats !
Langage, préjugés, privations cruelles,
Et des peuples lointains, nouveaux droits, lois nouvelles !
Rarement accueillis, froidement consolés ;
Quelquefois secourus, & jamais honorés ;
Ils se verront, contraints, las de leur existence ;
D'implorer, de la mort, la dure jouissance.
Dans le livre éternel, dans nos fastes sacrés,
En caractère d'or, un jour seront gravés,
Les noms de ces martirs, que la faim, la détresse,
Les naufrages, le fer, les cachots, la tristesse,
Immolent, en tous lieux, aux barbares fureurs ;
Dieu veuille soutenir, & leurs corps & leurs cœurs !

Dans cet Antre voûté, qu'entourent ces Arbustes,
Je ne puis murmurer contre les soins augustes,
Que le Ciel prend de moi. Que faut-il en ces lieux,
Pour remplir les désirs d'un solitaire heureux?
Dans mes besoins pressans, des Racines amères,
Que portent, en tout tems, ces côtes étrangéres,
Sous la cendre, ou dans l'eau, cuites médiocrement,
Graces a l'Eternel, sont mon seul aliment.
De ce Roc escarpé, l'eau qui coule, avec peine,
Dans ce bassin étroit, est ma seule fontaine.
Quelquefois, de la mer, les agitations,
Sur ce sable mouvant, jettent quelques poissons;
Plus souvent, le hazard, sur cette aride plage,
Me fait cueillir les fruits, de quelque arbre sauvage.
Peu suffit au mortel, qui ne désire rien;
Ma Cabanne, & ma Croix, font mon unique bien.
Trop heureux d'avoir fui la féroce colére,
Des monstres, que vomit la France meurtriére!
Des nocturnes oiseaux, les aigus sifflements,
Des Tigres, & des Ours, les perçants hurlements,
Unis à ces Volcans, qui du fonds de l'averne,
Comme un bruyant tonnerre, ébranlent ma caverne,
La tempête, & les vents, qui sifflent, dans les airs,
Et montrent, à mes yeux, le gouffre affreux des mers,
Tant de dangers unis, me causent moins d'alarmes,
Que les confuses voix, & les tranchantes armes,
Des forcenés Français. Leur instrument de mort,
Qu'ils font, dans tous les lieux, rouler avec transport;
Ces armes, ces bourreaux, ces piques effrayantes;
Promenant, dans Paris, mille têtes sanglantes,

Excitaint, dans mon cœur, plus d'horreur, plus d'effroi,
Que tout ce que j'entends, & tout ce que je voi.
D'Artois, fixant l'hermite, & cette étrange rive,
Prêtoit à son discours, une oreille attentive;
Il admire la paix, que goute, en ce désert,
Séparé des mortels, sous un humble couvert,
Ce prélat, autrefois nourri dans l'opulence,
Favori de la cour, nageant dans l'abondance.
Douce métamorphose! oh combien le malheur,
Change, en si peu de tems, & le gout, & le cœur!
Les révers font chérir l'ombre des solitudes.
C'est là, que l'homme sage, exempt d'inquiétudes,
Foule aux pieds, les soucis des perfides honneurs,
Et voit le faux éclat, des fragiles grandeurs.
Vaincu par les remords, des voluptés flatteuses,
Si chéres, autrefois, & si délicieuses,
Il préfére, à nos mets, le suc des végétaux.
Aux exquises liqueurs, le pur cristal des eaux;
Et les lambris dorés, des palais magnifiques,
A ses yeux, sont moins beaux, que les voutes rustiques.
Dans ce sauvage lieu, les Lions sont d'accord.
Les Loups n'y donnent point, à leurs égaux, la mort.
Et j'ai vu des Français, outrageant la nature,
Dans le sein fraternel, plonger leur main impure.
Et pour mieux endurcir & leur cœur, & leur main,
Dans le crane ennemi, boire le sang humain.
Cruels persécuteurs, de leur Roi légitime!
Ils l'ont mis dans les fers; & par un nouveau crime,
Peut-être qu'un Poignard... Oh Dieu! quel noir soupçon,
Egare mon esprit? & trouble ma raison?

Je ne suis plus surpris, qu'aux fastes de l'histoire,
On lise que des Rois foulant aux pieds, leur gloire
Et le charme des cours, ont abdiqué leurs droits,
Pour chercher les déserts, & les cloitres étroits
A leurs sages regards, le brillant diadême,
Et leurs sceptres dorés, étaint d'un poids extrême.
Sur le Trône, de loin, tout est délicieux.
Mais tout change, de prés, & tout est épineux.
Peut-on voir, auprès d'eux, la noire perfidie,
Le mensonge flatteur, la tendre hipocrisie,
La lache trahison, & l'adroit scélérat,
Sans présumer leur chûte, & celle de l'Etat?
Heureux donc qui fuyant, la puissance suprême
Sous un chaume innocent, peut jouir de lui même.
Eloigné du tumulte, & des soucis humains,
Il y coule content, des jours purs, & sereins.
Du sort, il ne craint plus, le caprice funeste;
Le trouble, les remords, des plaisirs qu'il déteste.
Ni de l'ambition, les efforts intrigants,
Combattus, par l'envie, & l'intêret des grands.
C'est, à l'ombre des Bois, sous un dais de feuillage,
Qu'il voit, que la fortune offre un dur esclavage.
Que cette Deité, sans motif, sans raison,
Change les ris, en pleurs, & son or en poison.
Que, quand elle enrichit les Rois qu'elle environne,
Sa main leur vend, bien cher, ce qu'on croit qu'elle donne.
L'amant de ces déserts, trouve tout sur ces bords;
Bonnheur, repos, vertu le plus grand des tr sors.
La véritable paix, fait toute sa richesse;
Et lorsque son œil voit la parque qui le presse,

Soumis à son ciseau, que le destin conduit,
Il descend, en héros, dans l'éternelle nuit.
De grace, dites nous, ame sainte, & tranquille!
Quels sont ces bords, ces mers, & le nom de cette isle,
Dit d'Artois? que ne puis-je ici vivre avec vous,
Que cet Antre à d'attraits! que ces déserts sont doux!
Cet état obéit au Roi de Partenope.
Dit l'hermite, autrefois, le sauvage Ciclope
L'habitait; ce tiran, barbare malfaiteur,
Que l'histoire nous peint, d'une énorme grandeur.
Les compagnons d'Ulisse, échappés au naufrage,
Servirent de pature, à cet Antropophage.
Sous les murs de Catane, & dans de longs tombeaux,
Du monstre Poliphéme, on montre encor les os;
Et ceux des Lestrigons, excés de la nature,
Des Titans révoltés, vile progéniture.
D'ici, je vois souvent, les bouches de l'Ætna
Vomir des feux poudreux; le mugissant Silla,
Vis-a-vis de Caribde, aussi, se fait entendre.
Envain, de l'un & l'autre, on voudrait se défendre,
Quand un vaisseau s'engage, entre leurs tourbillons,
C'en est fait, il circule, & va couler au fonds.
Cependant les agrèts, brisés par la tempête,
Se trouvent réparés. Le pilote s'apprête.
Borée agite l'air, & fait flotter les lys;
L'onde est calme, & Phébus sort du sein de Thétis.
Il éclaire, déja, le sommet des montagnes;
redore les vallons, rechauffe les campagnes.
D'Artois, que le destin appelle, en d'autres lieux,
Arrose de ses pleurs, ce sol délicieux.

La grotte, le désert, & cette paix profonde,
Ont dégoûté son cœur des vanités du monde.
Mais, aux vœux de Louis, il devoit se prêter,
Et trop paisibles lieux, il fallut vous quitter.

Fin du septième Chant.

MAZ 201303